Spiritus

CAHIERS DE SPIRITUALITÉ MISSIONNAIRE

18

la foi en la parole

D. NOTHOMB — QUI PORTERA L'ÉVANGILE AUX PAIENS ?

J.-M. FENASSE — PROCLAMATION MISSIONNAIRE DE LA PAROLE

JULES CAMBIER — PAUL, TÉMOIN DU CHRIST

YVES RAGUIN — AUX SOURCES DE L'OPTIMISME MISSIONNAIRE

JEAN-LOUIS LUNOT — LA PUISSANCE DE LA PAROLE SELON LIBERMANN

LOUIS RÉTIF — AUX QUATRE VENTS DES ONDES

AIMÉ DUVAL — JE CHANTE JÉSUS CHRIST

saint paul et la parole de dieu

& *F. GILS, M. LEGRAIN, A. RÉTIF, CH. STIERER, ETC.*

SPIRITUS
TOME V
1964
40, RUE
LA FONTAINE
PARIS XVI
NUMÉRO 18
FÉVRIER 1964

la foi en la parole

nous sommes les mission
naires de jésus ; nous som
mes les continuateurs de
sa mission, les hérauts de
son message. nous n'avons
pas d'autre intérêt que
celui d'annoncer notre foi
nous ne demandons rien
sinon la liberté de profes
ser et de proposer, à qui
veut bien en toute liberté
l'accueillir, ce lien nouveau
instauré entre les hommes
et dieu par jésus christ
notre seigneur. paul vi
bethléem. épiphanie mil
neuf cent soixante-quatre

Il est capital au propos de notre revue d'arracher le mot « missionnaire » à l'affadissement d'une dilution indéfinie. Si tous les baptisés partagent la mission du Christ comme ils participent à son sacerdoce et sont ainsi habilités à témoigner de lui, tous ne sont pas envoyés aux nations, pas plus que tous ne sont appelés aux charges du ministère. Pour le salut du monde, il est donc urgent que le Collège apostolique rende un sens à la vocation missionnaire et qu'il aide les missionnaires d'aujourd'hui à retrouver leur fonction propre. « Qui portera l'Evangile aux païens ? » Le missionnaire est celui-là, spécialement appelé et envoyé pour annoncer la nouvelle du salut à ceux qui ne l'ont pas encore entendue. Pour le missionnaire, vivre sa vocation, c'est donc se rappeler que son premier devoir est de « proclamer la Parole »... et non point de construire ! Mais, pour cela, il faut y croire. C'est la foi en la Parole qui le fait « témoin du Christ » à l'exemple de Paul et qui maintient jaillissantes, à travers les déserts de son épreuve ou de ses échecs, « les sources de son optimisme ». C'est la foi en « la puissance de la Parole », lue dans l'Ecriture et écoutée dans l'Esprit, qui anime et vivifie sa prédication. C'est elle encore qui inspire ses infatigables initiatives pour la porter « aux quatre vents des ondes » ou la faire résonner, comme une insidieuse chanson, aux quatre coins des cœurs inhabités.

Dans son souci d'explorer peu à peu les dimensions d'une authentique spiritualité missionnaire, Spiritus ne pouvait donc pas ne pas s'arrêter un jour au carrefour de l'acte missionnaire par excellence qu'est l'annonce de la Parole. Ce faisant, son dessein n'est pas d'élaborer une théologie de la prédication missionnaire ni d'éclairer tout ce qui conditionne la transmission du message dans notre monde actuel ; il ne vise qu'à dégager, illustrer, fortifier les attitudes d'âmes impliquées dans l'action missionnaire, ses exigences spirituelles et sa fécondité pour la sainteté de l'apôtre, les dons de grâce aussi qui accompagnent ou constituent une telle vocation. De la spiritualité à la pastorale, le lien est étroit mais la perspective distincte et le regard complémentaire, ici plus objectif et là plus réflexif.

En signant ce cahier, notre pensée s'en va une fois de plus vers le malheureux Congo de Léopoldville, vers le malheureux Rwanda, vers tous leurs prêtres déchirés et nous nous recueillons sur la tombe toute fraîche des trois missionnaires oblats, Gérard Defever, Nicolas Hardy, Pierre Laebens, massacrés à Kilembe, dans la nuit du 22 au 23 janvier 1964. *Spiritanus*

lettre aux romains, 10,15 :
comment prêcher sans être d'abord envoyé

QUI PORTERA L'ÉVANGILE AUX PAÏENS ?

C'est devenu un lieu commun d'affirmer que tout chrétien doit prendre sa part à la diffusion de l'Evangile dans le monde entier et dans tous les milieux de vie. Le seul fait d'être baptisé comporte, dit-on, cette obligation essentielle. Plusieurs interventions à la seconde session de Vatican II ont proclamé le devoir qui incombe à tout chrétien non seulement de témoigner sa foi par sa conduite, mais de la diffuser par sa parole, même s'il n'en a pas reçu un mandat exprès.

Les motifs qui sont invoqués pour justifier ce devoir fondamental sont nombreux. On peut les grouper autour des quatre suivants : reconnaissance envers Dieu pour le don de la foi, fidélité à la grâce du baptême et de la confirmation, charité envers le prochain, amour de la Gloire de Dieu, enfin.

Quel que soit le bien-fondé de ces assertions, on peut se demander dans quelle mesure on les retrouve dans les écrits du Nouveau Testament, c'est-à-dire dans quelle mesure ceux-ci confient à tous les chrétiens indistinctement la charge de porter la parole de Dieu à ceux qui ne l'ont pas encore reçue.

Une enquête dans les évangiles pourrait aboutir à une certaine déception [1]. Mais nous nous contenterons d'un sondage dans les

épîtres de saint Paul, que nous complèterons par un tableau inspiré des Actes des Apôtres.

Une première constatation provoque un certain étonnement. Interrogeons les livres sérieux et classiques qui tentent de présenter une synthèse de la pensée paulinienne. Bien sûr, on ne cesse de nous dire que le chrétien mu par l'Esprit imite le Christ et pratique la charité, celle-ci se diversifiant dans toute une gamme de vertus. Cependant l'impression générale que laisse la lecture de ces œuvres solides est que le chrétien peut atteindre la perfection de sa croissance vertueuse sans qu'il se soit appliqué à transmettre à ceux qui l'ignorent le message apostolique [2]. Mais au-delà des commentateurs, abordons directement les écrits pauliniens.

1. Les textes évangéliques qui engagent les disciples, non spécialement mandatés, à enseigner aux autres la Bonne Nouvelle du salut, ne sont ni nombreux ni clairs. Quand le Seigneur dit : « Vous êtes le sel de la terre... vous êtes la lumière du monde » (Matt. 5, 13.14) il s'adresse à tous, mais il envisage plus l'exemple que la Parole à annoncer. La phrase souvent citée : « Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le au grand jour, et ce que vous entendez dans le creux de l'oreille, proclamez-le sur les toits », est adressée aux seuls Douze dans Matt. 10, 27 et s'interprète dans un tout autre sens en Luc 12, 3 où ces mêmes mots affirment que l'hypocrisie finit toujours par être percée et le mensonge démasqué. Les injonctions à annoncer l'Evangile de Matt. 10 et 28, 18-20, Marc 16, 15, etc. concernent les Douze, et celles de Luc 10, les Soixante-douze qui ont reçu mission spéciale.
Il y a des cas typiques cependant, où les simples croyants proclament *spontanément* la Bonne Nouvelle et en sont loués : les bergers lors de la naissance de Jésus (Luc 1, 17.20), la Samaritaine (Jean 4, 28.29.39.42), les disciples d'Emmaüs (Luc 24, 35 ; Marc 16, 13). Les saintes femmes sont personnellement chargées par Jésus d'apporter un message aux Apôtres et « à tous les autres » (Marc 16, 7 ; Matt. 28, 7-10 ; Luc 24, 9 ; Jean 20, 17). Remarquable est le cas du possédé guéri que le Seigneur ne garde pas « dans sa compagnie » mais auquel il enjoint : « Va chez toi auprès des tiens et annonce-leur tout ce que le Seigneur a fait pour toi dans sa miséricorde » (Marc 5, 19-20 ; Luc 8, 38-39) ; ce qu'il s'empresse de faire, avec succès d'ailleurs. La prière de Jésus pour l'unité des siens contient une phrase qui suppose la mission confiée à chaque chrétien de faire connaître aux autres le Nom du Père (Jean 17, 6-9 et 20).
En résumé, il ne paraît pas que le Christ ait donné à tous les chrétiens indistinctement l'ordre précis d'annoncer l'Evangile. Cette mission, il l'a confiée à certains d'entre eux spécialement choisis pour cela. De tous, par contre, il exige de « recevoir la Parole et de la mettre en pratique ». Il est cependant comme sous-entendu que tous auront leur part dans la diffusion de la Parole.
Mgr ANCEL, dans une intervention remarquée au cours de la 55e Congrégation générale du Concile Vatican II, a tiré tout le profit possible des textes évangéliques en faveur de l'apostolat des laïcs. Voir *la Croix* du 26-10-63, ou la *Documentation Catholique* du 1-12-63, n. 1413, col. 1579.
2. Je me limite, à titre d'exemples, à ceux qu'un missionnaire peut consulter sans trop de peine.
F. PRAT, *La théologie de saint Paul* (Paris, Beauchesne, édition 1961 présentée par le P. Daniélou). Tout un chapitre est consacré à la morale chrétienne (t. II, pp. 375-426), mais pas une ligne ne parle du devoir qui consiste à enseigner la parole de Dieu à ceux qui l'ignorent.
J. BONSIRVEN, *L'Evangile de Paul* (Paris, Aubier 1946). L'auteur ne nous expose nulle part que l'Apôtre aurait enjoint à tous les chrétiens de se faire « missionnaires » ou « évangélistes ».

EXPLORATION DES ÉCRITS DE SAINT PAUL

les « spécialistes » de la parole

Tout de suite, une évidence saute aux yeux. Il y a parmi les chrétiens une catégorie privilégiée dont le propre est d'avoir reçu la mission spéciale d'annoncer l'Evangile : ce sont les apôtres. Qui sont-ils ?

a/ Tout d'abord, le groupe des Douze choisis par Jésus au cours de sa vie mortelle (1 Cor. 15, 5 ; Gal. 1, 19 ; Eph. 3, 5 ; 4, 11). A ce collège, Paul a été personnellement adjoint par un appel divin, une grâce particulière qui provient d'une volonté expresse de Dieu et de Jésus Christ (Rom. 1, 1.5 ; 1 Cor. 1, 1 ; 2 Cor. 1, 1 ; Gal. 2, 9 ; Rom. 15, 15 ; 1 Cor. 3, 10 ; 9, 5 ; Col. 1, 1 ; Eph. 1, 1 ; 2 Tim. 1, 1 ; Tit. 1, 3, etc.).

b/ Mais ce groupe s'élargit. D'autres que les Douze et que Paul sont appelés « apôtres » (1 Cor. 4, 9 ; 9, 5 ? ; 15, 7 ; 2 Cor. 11, 13 ; 1 Thess. 2,7). Ils méritent ce nom parce qu'ils ont reçu, comme les premiers, la mission essentiellement attachée à la qualité d'apôtre, à savoir celle d'évangéliser, de prêcher, de révéler le Mystère, de proclamer la Parole... (*v.* g. Rom. 1, 1.5 ; 1 Cor. 1, 17 ; 9, 15-17 ; Gal. 2, 7 ; Eph. 3, 8 ; Col. 1, 23-25, etc.).

Une telle mission est une grâce. On ne choisit pas soi-même d'aller évangéliser : on y est gratuitement appelé. En même temps, c'est une obligation grave, puisqu'elle n'est pas l'effet d'une initiative personnelle ou humaine (1 Cor. 9, 15-17). « Comment croire (au Seigneur) sans d'abord l'entendre ? Et comment entendre sans prédicateur ? Et comment prêcher sans être d'abord envoyé ? » (Rom. 10, 14-15).

c/ Remarquons que d'autres personnages sont appelés « apôtres » sans être investis de la fonction habituelle de prêcher. Ils sont

J. HUBY, *Mystiques paulinienne et johannique* (Desclée de Br. 1946). Tout en insistant, comme les deux précédents, sur le primat évident de la charité, laquelle est universelle, le P. Huby n'observe pas que, pour Paul, tout chrétien ait le devoir d'annoncer l'Evangile.

Mgr L. CERFAUX, *Le chrétien dans la théologie paulinienne* (Paris, Cerf, 1962). Sauf quelques brèves allusions ici ou là tout au long de 500 pages, rien qui permette de ranger parmi les obligations essentielles de la vie chrétienne celle d'enseigner la Bonne Nouvelle aux incroyants. Il est vrai que l'éminent exégète nous avertit qu'il a « renoncé à disserter des mœurs et des activités chrétiennes » (p. 24). N'empêche que sa description du chrétien, selon saint Paul, et en particulier les « Quelques traits caractéristiques du chrétien » qui forment une sorte de conclusion au monumental ouvrage (pp. 504-505) ne contiennent aucune mention d'un prosélytisme ou d'un « zèle apostolique », au sens moderne de ce mot, qui serait une qualité inhérente à l'« être » chrétien.

« délégués » par l'Eglise pour tel service déterminé et passager d'entraide ou de charité (Rom. 16, 7 ; 2 Cor. 8, 23 ; Phil. 2, 25). Ainsi, « peu à peu, la dénomination d'apôtre s'étend à tous ceux qui reçoivent, dans l'œuvre de l'évangélisation chrétienne, une mission quelconque, même temporaire » [3].

d/ Il y a encore les « archi-apôtres » dont Paul parle avec ironie dans la deuxième aux Corinthiens (11, 5 et 12, 11) et qui enseignent un autre évangile que le vrai.

e/ En revanche, d'autres fidèles, sans mériter le titre d'apôtres, sont également chargés du ministère de la prédication. Timothée et Tite, par exemple, doivent s'y appliquer avec un zèle inlassable (1 Tim. 4, 6.13.16 ; 6, 2b.3.17.20 ; 2 Tim. 1, 13 ; 2, 14.15.24 ; 4, 2.5 ; Tit. 2, 1.6-8.15 ; 3, 1). On peut y joindre Silvain (1 Cor. 1, 19 ; 1 Thess. 1, 1 ; 2 Thess. 1, 1). Les « épiscopes » et les « presbytres » sont pareillement tenus au service de la Parole (1 Tim. 3, 2 ; 5, 17 ; Tit. 1, 9). De même, les « higoumènes » ou chefs de certaines communautés (Hébr. 13, 7 ; Gal. 6, 6).

f/ Enfin, certains « charismes » de l'Esprit sont directement ordonnés à l'enseignement. Paul signale ainsi les évangélistes (Eph. 4, 11) [4], les docteurs (Eph. 4, 11 ; 1 Cor. 12, 28-29) et surtout les prophètes [5] (1 Cor. 12, 10 ; 14, 1-3. 5-6. 29-33). Mais ceux-ci n'enseignent pas les non-chrétiens (1 Cor. 14, 2).

Il ne manque donc pas, dans la communauté chrétienne, de « spécialistes » de la Parole, chargés de la transmettre, de la proclamer à temps et à contretemps, « d'exhorter avec patience inlassable et souci d'instruire » (2 Tim. 4, 2).

g/ D'autres maîtres, hélas, ne manquent pas non plus, qui « trafiquent de la Parole de Dieu » ou la « falsifient » (2 Cor. 2, 17 ; 4, 2). Les épîtres pastorales sont remplies des appréhensions du vieux Paul devant la prolifération des faux docteurs (1 Tim. 1, 3-7.10 ; 4, 2 ; 6, 4.20 ; 2 Tim. 2, 14.16.25 ; 3, 6-9 ; 4, 3-4 ; Tit. 1, 10-11.16 ; 3, 9). On comprend qu'il faille se méfier de ceux qui parlent sans une véritable mission divine. Prêcher sans être envoyé, c'est cela précisément « trafiquer de la parole de Dieu » (2 Cor. 2, 17). D'autre part, la motion divine ne suffit pas, puisque les charismatiques eux-mêmes, bien qu'inspirés par l'Esprit, sont soumis au contrôle apostolique (1 Cor. 14, 37) [6].

3. Sur tout ceci, voir CERFAUX, *op. cit.*, pp. 101-105.
4. CERFAUX propose de les identifier aux « apôtres au sens large », *op. cit.*, p. 233.
5. A bien distinguer des prophètes de *1 Cor. 12, 28-29* et *Eph. 4, 11*, lesquels seraient le groupe des Douze, plus Paul.
6. Voir CERFAUX, *op. cit.*, p. 234.

En conclusion, nous pouvons tenir pour assuré qu'une vocation spéciale, une grâce réservée à certains et une mission authentique sont des conditions indispensables requises pour pouvoir enseigner la Parole, prêcher l'Evangile ou révéler le Mystère du Christ. En un mot : « Comment prêcher sans être envoyé ? »

vocation chrétienne et vocation missionnaire

La question se repose alors : la grâce de la vie chrétienne comporte-t-elle par elle-même cet appel, et par conséquent l'obligation et la capacité d'y satisfaire ? On peut y répondre par divers biais. Qu'il nous suffise ici de suivre deux pistes qui paraissent les plus directes. Interrogeons d'abord Paul sur le terme qu'il assigne à la vocation chrétienne. Nous écouterons ensuite les exhortations qu'il adresse aux chrétiens à pratiquer les vertus qui découlent de leur condition nouvelle de fils de Dieu et de membres du Christ, habités et sanctifiés par l'Esprit saint.

Il n'est pas nécessaire de s'attarder sur la première voie. Le thème de la vocation chrétienne est bien connu. Le seul point qui nous intéresse présentement est de voir à quoi elle aboutit.

Deux fins principales orientent l'appel qui a touché les chrétiens. D'une part, « le Royaume de Dieu et la Gloire de notre Seigneur Jésus Christ » (1 Thess. 2, 12 ; 2 Thess. 2, 14 ; Hébr. 3, 1 ; Phil. 3, 14) ou « la vie éternelle » (1 Tim. 6, 12) et d'autre part, la sainteté, dans l'amour et la pureté (1 Thess. 4, 7 ; Eph. 1, 4 ; 1 Cor. 1, 2 ; Rom. 1, 7), sainteté qui comporte la « liberté » (Gal. 5, 13) et la paix (Col. 3, 15). Cette sainteté n'est d'ailleurs pas autre chose que « la communion au Fils de Dieu Jésus Christ notre Seigneur » (1 Cor. 1, 9), ou, mieux, selon le grand texte de l'épître aux Romains (8, 28-30) qui synthétise toute cette doctrine, la « reproduction de l'image du fils afin qu'il soit l'aîné d'une multitude de frères ». L'identification au Christ se fait par étapes : « communion à ses souffrances » d'abord (Phil. 3, 10), « conformité à son corps de gloire » enfin (Phil. 3, 21). Gloire céleste et sainteté ici-bas, l'une et l'autre par participation au Christ, voilà à quoi tout chrétien est appelé.

On le voit : il s'agit d'une tout autre vocation que celle qui faisait, de Paul par exemple, un apôtre. La vocation apostolique est directement orientée vers la prédication (Rom. 1, 1.5 ; Gal. 1, 16 ; Eph. 3, 1-9, etc.), elle est « fonctionnelle ». La vocation chrétienne, elle, se résoud dans la transformation intérieure et personnelle de l'élu. Elle est, pourrait-on dire, « ontologique ». La première tourne l'appelé vers les hommes. La seconde, directement vers

Dieu en Jésus Christ et, par conséquent, vers les hommes dans le mouvement même de la charité divine. Mais il n'apparaît pas que la vocation chrétienne suffise à donner l'aptitude et le devoir de prêcher l'Evangile à ceux qui ne l'ont pas encore reçu.

On pourrait objecter un passage de la deuxième aux Corinthiens (4, 13) où, après une citation du psaume 116 (v. 10) d'après les *Septante* - « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé » - Paul conclut : « Nous croyons, nous aussi, et c'est pourquoi nous parlons ». Le seul fait de croire comporterait l'obligation de proclamer la Parole et de l'enseigner aux autres. En réalité le sens littéral est celui-ci : « Nous croyons (que le Christ est ressuscité) et c'est pourquoi nous avons le courage de parler ». La séquence n'est pas « foi-parole », mais « foi-courage » d'accomplir sa mission propre qui, pour l'apôtre, est de parler.

témoignage de vie et prière pour les missionnaires

Suivons maintenant l'autre piste. Dans la plupart des épîtres pauliniennes, on trouve une partie parénétique (ou d'exhortation). Peut-être l'Apôtre y donne-t-il des directives à ses fidèles concernant ce que nous appelons de nos jours « l'apostolat missionnaire » ou le zèle à répandre l'Evangile parmi les infidèles ?

Les épîtres aux Thessaloniciens préparent les croyants à l'Avènement du Christ en les invitant à la prière, au travail, à la sainteté, à la charité fraternelle, à la persévérance. Mais cela se pratique à l'intérieur de la communauté. Sans doute, la première lettre (3, 12 et 5, 15) exhorte à « abonder dans l'amour » et « à faire le bien envers tous » ; il ne s'agit cependant pas de prosélytisme chrétien. Dans la deuxième (3, 1), Paul exhorte à une prière franchement apostolique, mais c'est en faveur de son ministère à lui.

Les grandes épîtres sont-elles plus engageantes ? Les chapitres 12 et 15 de l'épître aux Romains fournissaient mille occasions de faire appel au « zèle apostolique » des fidèles. L'exhortation à la charité envers les ennemis (12, 14-21), est magnifique, mais rien n'y est dit d'une activité « missionnaire » à leur égard. Si le chrétien doit revêtir les armes de lumière (13, 12), cela veut dire qu'il doit pratiquer les vertus qui conviennent aux affranchis du monde mauvais. La conscience délicate du chrétien adulte dans ses rapports avec les « faibles » (ch. 14) est destinée à l'édification mutuelle entre frères. Si les fidèles doivent prendre part aux activités apostoliques de Paul, c'est par leurs prières (15, 30).

Les deux épîtres aux Corinthiens sont bourrées d'aperçus sur le ministère apostolique. Mais celui-ci, nous le savons, est la fonction

propre de ceux qui en ont reçu grâce et mission spéciales. On ne voit pas que les croyants par leur seul baptême aient à y prendre une part directe [7].

Les épîtres de la captivité semblent fournir quelques exhortations explicites à l'« apostolat direct » des fidèles « ordinaires ». Ces recommandations, peu nombreuses, passent presque inaperçues et se retrouvent principalement dans la lettre aux Philippiens. Nous les examinerons plus loin.

Observons d'abord que la parénèse aux Ephésiens, si riche en exhortations à la charité sous toutes ses formes, se développe sans qu'on y fasse mention d'un enseignement de l'Evangile à donner à ceux du dehors. La parole d'édification (4, 29) est prononcée au sein de la communauté. Comme dans les lettres aux Thessaloniciens (1 Thess. 5, 5) et aux Romains (13, 12), Paul invite les chrétiens à se comporter en enfants de lumière, mais c'est, ici encore, pour les inciter à la pratique des vertus.

Dans la *Bible de Jérusalem*, le début du chapitre quatre de la lettre aux Colossiens (4, 2-6) est intitulé : « Esprit apostolique ». Ces versets cependant ne dépassent pas la perspective de l'exemple, rappelant l'attrait de la charité : langage aimable et plein d'à propos. Seule la prière y est envisagée expressément dans une optique d'apostolat missionnaire. Mais elle est destinée, de nouveau, à obtenir l'efficacité de la prédication de Paul.

Il reste les Pastorales. Celles-ci réservent l'enseignement de la doctrine aux personnages que nous connaissons et qui en ont reçu mandat. Les « hommes sûrs, capables d'en instruire les autres » (2 Tim. 2, 2) sont probablement des « épiscopes » ou des « presbytres ». A l'opposé, il y a les faux docteurs mentionnés plus haut. Entre les deux catégories - les spécialistes et les séducteurs - aucune autre n'est envisagée. A peine laisse-t-on supposer (1 Tim. 6, 3) que tels fidèles, non mandatés, enseignent d'une manière convenable. En tout cas, aucune latitude n'est laissée aux femmes pour instruire les autres (1 Tim. 2, 11-12).

Quant à l'épître aux Hébreux, aucune invitation ne s'y trouve adressée aux simples fidèles de s'adonner à l'enseignement de l'Evangile aux infidèles.

7. *1 Cor. 10, 32-33* n'envisage pas la prédication mais l'exemple et les comportements sociaux inspirés par la charité. En *Gal. 6, 9-10,* Paul ne dit rien de plus qu'en *1 Thess. 5, 15.*

les chrétiens se préparent à l'annonce de la paix

Le bilan établi jusqu'ici est maigre. Non, vraiment, l'Apôtre ne paraît guère infuser aux chrétiens ce zèle infatigable pour la diffusion de la Parole qui justement le caractérise ! Devons-nous en rester là ? Nous n'avons pas épuisé le message de Paul. En cours de route, nous avons laissé l'une ou l'autre recommandation qu'il faut maintenant relever. De plus, à côté des exhortations, il y a des faits, et ceux-ci sont parfois plus révélateurs que des directives explicites.

Le premier mot d'ordre par lequel Paul semble engager les fidèles à l'« apostolat » est celui de la lettre aux Ephésiens (6, 14-15) : « Tenez-vous donc debout, avec la vérité pour ceinture, la justice pour cuirasse, et pour chaussures *le zèle à propager l'Evangile de la paix*... recevez le casque du salut et le glaive de l'Esprit, c'est-à-dire la parole de Dieu » (Traduction de la *Bible de Jérusalem).* Il s'agit, au verset 15, d'une citation libre d'Isaïe (52, 7), reprise plus littéralement en *Romains 10, 15,* où le texte est appliqué aux apôtres « de profession », dûment mandatés. Il y a surtout le parallèle avec *1 Thessaloniciens 5, 8,* où le « zèle » n'est pas mentionné. On hésite cependant à traduire *étoïmasia* par « zèle », comme le font la *Bible de Jérusalem,* celle de Maredsous, Segond, Médebielle, etc. Ne faudrait-il pas y voir plutôt, soit la promptitude que l'Evangile de paix donne aux chrétiens, soldats du Christ, pour résister aux puissances sataniques - cette promptitude n'étant autre chose qu'une vie chrétienne parfaite [8] - soit l'empressement éveillé et attentif par lequel on se prépare à recevoir la Bonne Nouvelle eschatologique ? Le contexte et la citation d'Isaïe inviteraient à le penser. Mgr Cerfaux, à propos de tout ce passage (6, 13-17), parle de « l'armement du chrétien pour le combat eschatologique » *(op. cit.,* p. 460). Les « chaussures » seraient le symbole de la vigilance du croyant prêt à entendre l'annonce de l'avènement du Christ, et non celui de son ardeur à prêcher l'Evangile. S'il en est ainsi, cette exhortation à l'activité proprement missionnaire du chrétien ordinaire n'en serait plus une.

les chrétiens portent en eux la parole de vie

L'épître aux Philippiens contient deux injonctions pressantes qui semblent aller davantage dans le sens d'une invitation à l'apos-

8. Ainsi Chrysostome, Jérôme, Vosté citant Abbott, Westcoot, Meinertz. Egalement Zorell dans son *Lexicon,* et Ch. Masson. Cf. J. M. VOSTÉ, « *Commentarius ad epistolam ad Ephesios* », Rome 1932, p. 253 ; Ch. MASSON, *L'Epître de saint Paul aux Ephésiens.* Ed. Delachaux et Niestlé, 1952, p. 221. Fr. ZORELL, *Lexicon Graecum Novi Testamenti.* Ed. Lethielleux, Paris 1931, au mot ἑτοιμασία.

tolat. « A tous les saints qui sont à Philippes avec leurs épiscopes et leurs diacres », l'Apôtre écrit : « Menez une vie digne de l'évangile du Christ, afin que je constate... que vous tenez ferme dans un même esprit, luttant de concert et d'un cœur unanime pour la foi de l'Evangile » (1, 27). Il se pourrait cependant que Paul n'envisage qu'une fidélité inébranlable aux exigences de la foi, même au milieu des persécutions.

Sommes-nous plus près, au chapitre suivant (2, 14-16), de la pensée que nous cherchons ? Paul y exhorte les Philippiens : « Agissez en tout sans murmures ni contestations afin de vous rendre irréprochables et purs, enfants de Dieu sans tache au sein d'une génération dévoyée et pervertie, d'un monde *où vous brillez comme des foyers de lumière en lui présentant la Parole de vie* » (Traduction de la *Bible de Jérusalem).* Mais de nouveau, peut-on traduire l'expression grecque (λόγον ζωῆς ἐπέχοντες) par : « en lui présentant la Parole » ? Osty traduit mieux : « Gardez fermement la Parole de vie »[9]. L'ancien Crampon : « étant en possession de... » ; Médebielle : « recevez fermement... » ; Crampon-Tricot : « Tenez ferme la Parole... » ; Maredsous : « Vous êtes porteurs de la Parole... » ; Segond : « Portant la Parole... » Les chrétiens, riches de cette parole, peuvent donc se comporter en vrais enfants de Dieu. Quant à l'éclat par lequel « ils brillent comme des astres dans le monde », il peut parfaitement se comprendre de l'exemple lumineux de leurs vertus. On ne peut donc pas affirmer avec certitude que nous sommes, avec ce texte, en possession d'une invitation adressée aux chrétiens ordinaires en vue de les engager à l'activité missionnaire directe, par l'enseignement et la parole.

les coopérateurs de paul, associés à la grâce de son apostolat

Mais, à côté des exhortations, il y a les faits. L'épître aux Philippiens nous en révèle deux. Paul porte dans son cœur les chrétiens de Philippes parce que, dit-il, « dans mes chaînes comme dans la défense et l'affermissement de l'Evangile, vous vous associez tous à la grâce qui m'est faite » (συγκοινωνούς μου τῆς χάριτος... Phil. 1, 5-7). Quelle est cette grâce, sinon celle de l'apostolat auprès des païens (Rom. 1, 5 ; 15, 15 ; 1 Cor. 3, 10 ; Gal. 2, 9 ; Eph. 3, 2, 7) ? A cette grâce, tous, à Philippes, participent ; en d'autres mots, tous prennent part (mais on ne dit pas comment : prière, sympa-

9. Egalement ROSH (*Haltet fest am Worte des Lebens*) ; STORR ; HUBY (dans *Les épîtres de la Captivité*. Coll. *Verbum Salutis*. Ed. Beauchesne, Paris 1935, p. 288).

thie, secours, ou davantage ?) à l'activité proprement apostolique de Paul auprès des infidèles.

Plus loin, l'Apôtre ajoute que là d'où il écrit (Rome, Ephèse ou Césarée ?) « la plupart des frères, enhardis dans le Seigneur du fait même de ces chaînes, redoublent d'une belle audace à proclamer sans crainte la Parole » (Phil. 1, 14). Sans doute, parmi eux, certains le font « par envie..., mais pour les autres c'est vraiment dans de bons sentiments qu'ils prêchent le Christ... » (1, 15). Quoiqu'il en soit, « le Christ est annoncé », et par des chrétiens ordinaires, n'ayant sans doute reçu aucun mandat spécial.

Déjà dix (ou cinq) ans auparavant, l'exemple rayonnant des chrétiens de Thessalonique avait mérité les éloges de Paul. « Vous êtes devenus un modèle pour tous les croyants de Macédoine et d'Achaïe. De chez vous, en effet, la parole du Seigneur retentit (ἐξήχηται) [10], et pas seulement en Macédoine et en Achaïe, mais de tous côtés votre foi en Dieu s'est répandue... » (1 Thess. 1, 8). On pourrait penser, à première lecture, que les croyants de cette ville ont apporté la Parole dans d'autres régions. En réalité, il semble bien que « Paul pense plutôt au rententissement des événements provoqués à Thessalonique par la parole du Seigneur. On a parlé dans toutes les églises de cette étonnante victoire de l'Evangile » [11]. Leur foi, c'est-à-dire leur conversion, a fait l'objet de la renommée universelle, « elle est connue et louée par tous, et ainsi... la parole de Dieu a amplifié ses échos en Macédoine, Achaïe et en tout lieu, au fur et à mesure que s'élançait l'annonce de la conversion des Thessaloniciens » [12]. On ne dit donc pas que ces derniers ont parcouru le pays pour diffuser la Parole.

Peut-être avons-nous un meilleur indice d'une participation des « non-mandatés » à l'apostolat des « chargés de mission » dans la mention des collaborateurs de Paul. Il en est en effet qui semblent ne faire partie ni des apôtres, ni des charismatiques, ni des autres « ministres de la Parole ». Ainsi Prisca, Aquilas, Urbain, qui sont des « sunergoï », c'est-à-dire des coopérateurs, au même titre que Timothée (Rom. 16, 3.9.21), puis Tychique, le « diacre » de Paul (Col. 4, 7 et Eph. 6, 21), le cher « sunergos » Philémon de même que Aristarque et Demas (Philem. 1, 24), Sysyge, Clément et les autres « sunergoï » évoqués dans les lettres aux Philippiens (4, 3) et aux Colossiens (4, 11)...

10. Traduction *Bible de Jérusalem*, Maredsous, Crampon, Buzy, Osty, Rigaux, Segond, etc. Crampon-Tricot : « s'est diffusée ».
11. Ch. MASSON, *Les deux épîtres de saint Paul aux Thessaloniciens*, Ed. Delachaux et Niestlé, 1957, p. 22.
12. B. RIGAUX, *Saint Paul. Les épîtres aux Thessaloniciens*, Coll. *Etudes bibliques*, Ed. Gabalda, Paris 1956, p. 386.

Il faut le reconnaître. Notre récolte n'est pas abondante. Dans les lettres de saint Paul, nous n'avons trouvé aucun passage qui fasse mention, sans conteste, d'une obligation incombant au chrétien non mandaté d'exercer par la parole son zèle missionnaire auprès des non-chrétiens [13].

LE TÉMOIGNAGE DES ACTES

Mais Paul n'a pas laissé que des écrits. Il a fondé des églises. Les *Actes des Apôtres*, le livre de son compagnon Luc, nous les décrivent. Elles sont d'ailleurs, elles aussi, comme « (des) lettre(s) du Christ, rédigées par (ses) soins, écrites non avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant, non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair, sur (leurs) cœurs » (2 Cor. 3, 2-3). Pour connaître l'enseignement de Paul, il faut aussi lire ces lettres-là, c'est-à-dire observer le comportement des chrétiens formés par lui. Ouvrons donc les *Actes* [14].

les prédicateurs attitrés

Tout le livre décrit la croissance de la Parole (6, 7 ; 12, 24 ; 19, 20) et sa diffusion (13, 49). Les responsables de la prédication et de l'évangélisation sont évidemment les Apôtres, c'est-à-dire les Douze (1, 8.25-26 ; 2, 14.42 ; 4, 1.20 ; 5, 19-21.28.40-42 ; 6, 2-4 ; 8, 25 ; 15, 9, etc.), et spécialement Pierre qui souvent fait office de porte-parole (1, 15 ; 2, 37 ; 3, 4.6.12 ; 4,8 ; 5, 3.8.9, etc.). Saul et Barnabé, qui sont d'abord qualifiés de « prophètes et de docteurs » (13, 1), méritent eux aussi le titre d'apôtres (14, 4.14). Tout de suite, ils manifestent une extrême activité d'évangélisation (13, 5.16.42.44 ; 14, 1.3.7.21.25 ; 15, 35.36). Saul avait commencé à « prêcher Jésus » aussitôt après son baptême (9, 20.27 ; 11, 26). Nommé désormais Paul, on le voit enseigner soit avec Barnabé ou Timothée (16, 6.10), ou Luc (16, 13, etc.), ou Silas (16, 32 ; 17, 11) ; soit seul (17, 18.22 ; 18, 5-11 ; 19, 8-10 ; 20, 20 ; 24, 24 ; 26, 20-23 ; 28, 23.31).

13. Le P. LECUYER, c.s.sp., dans un article intitulé *Suffit-il aux laïcs de témoigner la foi ?* (*Catéchèse* n° 8, juillet 1962, pp. 265-278), apporte à cette thèse d'excellents appuis patristiques. Il cite aussi de nombreux textes scripturaires, mais sans les passer au crible de l'exégèse.
14. Dans les pages suivantes, les références sans mention de livre renvoient aux *Actes des Apôtres*.

D'autres, pourtant, s'adonnent « officiellement » au ministère de la Parole : parmi les « Sept » de Jérusalem, Etienne (6, 10 ; 7), et Philippe (8, 5-6.12.35.40) ; des « prophètes » (11, 27) dont Jude et Silas (15, 22.32), des « anciens » (20, 28.32). On cite encore d'autres collaborateurs : Timothée et Eraste (19, 22), deux des auxiliaires de Paul, Gaïus et Aristarque, qui ne sont qualifiés que de « compagnons de voyage » (19, 29). Pour son troisième passage en Macédoine, Paul est assisté de tout un groupe (20, 4). Ils accompagnent l'Apôtre ; il n'est pas dit qu'ils enseignent.

En revanche, les *Actes* affirment explicitement que « beaucoup d'autres » s'associaient à Paul et Barnabé dans leurs prédications d'Antioche, enseignant et annonçant « la Bonne Nouvelle, la parole du Seigneur », aux chrétiens comme aux non-chrétiens (15, 35). Qui étaient ces prédicateurs ? Sauf peut-être Silas (si le verset 34 est authentique), ils nous sont inconnus. On ne peut exclure qu'il y ait eu parmi eux des chrétiens bénévoles non spécialement mandatés pour l'évangélisation.

On mentionne aussi, comme dans les Pastorales, les faux docteurs dont il faut se méfier (20, 30).

d'autres chrétiens spontanément et sans mandat...

Le second livre de Luc parle-t-il, en plus des « spécialistes » ou des intrus, de simples chrétiens qui, n'ayant reçu aucune mission expresse, enseigneraient l'Evangile à ceux qui l'ignorent ? Assurément. Peut-être déjà ceux d'Antioche dont nous venons de parler.

Le quatrième chapitre contient une prière (24-30), récitée par tous les fidèles présents, ou du moins en leur nom. Or ceux-ci s'adressant au Seigneur, lui demandent : « Etends ta main pour permettre à tes serviteurs d'annoncer ta parole en toute assurance » (4, 29). Aussitôt exaucés et remplis de l'Esprit Saint, « ils se mirent à annoncer la Parole avec assurance » (4, 7, 31).

Qui sont ces « serviteurs » ? Certains exégètes opinent pour tous les fidèles assemblés en ce lieu ; d'autres ne parlent que des apôtres [15]. On peut hésiter. Cependant, il ne semble pas probable que ces néophytes de la veille se soient mis à évangéliser.

15. Tous les fidèles présents : E. JACQUIER, *Les Actes des Apôtres*, Coll. *Etudes bibliques*, Ed. Gabalda 1926, Paris, p. 143 ; A. BOUDOU, *Les Actes des Apôtres*, Coll. *Verbum Salutis*, Ed. Beauchesne, Paris 1933, p. 89.
Les apôtres seuls : J. RENIE, *Actes des Apôtres*, La Sainte Bible Pirot-Clamer, Ed. Letouzey, Paris 1949, p. 85 ; J. DUPONT, *Les Actes des Apôtres, Bible de Jérusalem* (en fascicules), Ed. du Cerf, Paris 1953, p. 61, n. j.

Surtout, la demande du don des miracles (4, 30) « suggère que cette prière, si elle n'est pas dite exclusivement par la bouche des apôtres, est dite exclusivement pour eux en tant qu'ils sont les prédicateurs attitrés de l'Evangile » [16].

Remarquable et incontestable cette fois le cas des Hellénistes de Jérusalem. Persécutés, « ils se dispersèrent dans les campagnes de Judée et de Samarie » (8, 1). On note expressément qu'il ne s'agit pas des Apôtres ; et on ajoute qu'« ils s'en allèrent de lieu en lieu en annonçant la parole de la Bonne Nouvelle » (8, 4). Parmi eux, il y a quand même des évangélistes « officiels », tel Philippe (8. 5). Mais d'autres, spontanément et sans mandat, ont diffusé leur foi et ils en sont manifestement loués.

On en reparle plus loin :

Ceux-là donc qui avaient été dispersés lors de la tribulation survenue à l'occasion d'Etienne, poussèrent jusqu'en Phénicie, à Chypre et à Antioche, mais sans prêcher la Parole à d'autres qu'aux Juifs. Il y avait toutefois parmi eux quelques Chypriotes et Cyrénéens qui, venus à Antioche, s'adressaient aussi aux Grecs, leur annonçant la bonne nouvelle du Seigneur Jésus. La main du Seigneur les secondait, et grand fut le nombre de ceux qui embrassaient la foi et se convertirent au Seigneur (11, 19-21).

De toute évidence, ce sont des chrétiens ordinaires qui ont entrepris cette action de prédication missionnaire bénie de Dieu, sans que personne les en ait chargés officiellement. « C'est que *le devoir* missionnaire n'intéresse pas la seule hiérarchie », pense pouvoir conclure le P. Rénié [17].

Dès que Jérusalem en est informé, un délégué, dûment mandaté cette fois, Barnabé, y est envoyé pour authentifier et confirmer cet « apostolat », et « pour s'assurer que la prédication de l'Evangile avait été exacte » [18]. Qu'on observe cependant qu'il ne s'agit pas d'une église paulinienne. Saul est encore à Tarse quand les premiers fondements de l'église d'Antioche sont posés par de simples chrétiens, « missionnaires improvisés » [19].

Dans les églises qu'il fonde, Paul confie l'enseignement aux Anciens (14, 23 ; 20, 28-32) et, comme les Pastorales en font foi, aux « épiscopes ». Il ne manque pas pour autant de chrétiens qui, sans être nantis de cette fonction, enseignent aux autres, même aux païens. Du moins, nous en connaissons certainement

16. Dom Jordi M. RIERA, *Actes dels Apostols*, La Biblia, Montserrat 1933, p. 296.
17. *Op. cit.*, p. 168. Voir aussi l'intervention de Mgr ANCEL à la 55e Congrégation générale de Vatican II, le 25-10-63. Ci-dessus note 1.
18. E. JACQUIER, *op. cit.*, p. 349.
19. A. BOUDOU, *op. cit.*, p. 240.

trois. Apollos d'abord (18, 24-26), qui « dans la ferveur de son âme prêchait et enseignait avec exactitude ce qui concerne Jésus ». Exactitude relative, puisque deux autres fidèles, mieux au courant, Priscille et Aquila, le mettent davantage à la hauteur de cette tâche délicate. Paul lui-même (si les disciples de 19, 1 ont été initiés par Apollos, ce qui n'est pas certain), doit compléter, voire redresser les lacunes de cette instruction sommaire (19, 1-3).

Le couple Aquila et Priscille (Actes 18, 2.26 ; Rom. 16, 3 ; 1 Cor. 16, 19 ; 2 Tim. 4, 19) a souvent été considéré, et avec raison, comme le type de ces chrétiens qui, animés d'un zèle spontané, s'adonnent à la propagation de l'Evangile. Ils eurent sans doute des émules, mais le livre des Actes ne les signale pas.

CONCLUSIONS

Notre enquête, limitée aux textes pauliniens, cherchait à dégager ce que l'Apôtre enseigne sur la part que doit prendre le chrétien « ordinaire » dans la diffusion de l'Evangile parmi les païens, c'est-à-dire dans ce qu'on nomme de nos jours « l'apostolat missionnaire », au sens précis et fort de l'expression. Or, sur ce point, les *Actes* ne font que confirmer l'enseignement des épîtres. Nous pouvons le résumer dans les propositions suivantes :

1/ La prédication authentique de l'Evangile aux non-chrétiens, telle qu'elle puisse fonder une Eglise, requiert absolument un appel exprès et une mission divine, l'un et l'autre étant une grâce qui n'est pas accordée à tous.

2/ On ne voit pas où Paul envisagerait que chaque chrétien, par le seul fait de son baptême ou en vertu d'une véritable obligation de charité, soit personnellement responsable ou chargé d'enseigner aux infidèles la Bonne Nouvelle du salut [20].

3/ Tout chrétien, en revanche, est exhorté avec insistance à prier pour que « la Parole accomplisse sa course et soit glorifiée » (2 Thess. 3, 1) et pour que les Apôtres « annoncent la Parole en toute assurance » (Actes 4, 29 ; Rom. 15, 30 ; 2 Cor. 1, 11 ; Eph. 6, 19 ; Col. 4, 3).

20. Voir déjà, dans ce sens, Karl RAHNER, *Mission et grâce*, Ed. Mame 1962, t. I, p. 211.

21. Selon une distinction et un vocabulaire proposés par le P. LIÉGÉ, *Sacerdoce, laïcat, parole* dans *Parole et Mission*, oct. 1960, p. 600.

4/ Mais lorsque le chrétien, « dans la ferveur de son âme » et sensibilisé par le dynamisme universel de sa foi et de sa charité, se fait spontanément le collaborateur actif des évangélisateurs attitrés et prend part à la propagation de la Bonne Nouvelle par toutes sortes de contributions personnelles, jusqu'à l'enseigner oralement à l'occasion, il ne peut qu'en être loué. C'est même là une chose qui semble à Paul toute normale. A ses yeux, elle va tellement de soi qu'il ne juge pas nécessaire d'en faire l'objet d'une exhortation expresse, bien qu'il se réjouisse quand il la constate. Il ne s'agit pas toutefois d'évangélisation proprement dite, mais de « pré-évangélisation » [21]. Aussi est-il requis que cet « apostolat » bénévole et privé soit complété, contrôlé et confirmé par l'enseignement de ceux qui ont reçu un mandat authentique de proclamer l'Evangile aux non-chrétiens.

5/ Si l'on avait interrogé Paul sur la « motivation » de son apostolat auprès des païens, il paraît bien certain qu'il n'aurait directement invoqué aucun des quatre motifs signalés dans notre introduction. Il aurait tout simplement répondu : « Je suis apôtre des Gentils parce que j'y suis appelé et que je suis envoyé vers eux ». Ce n'était pas une réflexion sur son baptême, ni sur la gloire à rendre à Dieu, ni même sur la seule charité (dont il fait l'éloge dans le chapitre treize de la première aux Corinthiens sans la moindre allusion à l'ardeur pour étendre le Royaume de Dieu), qui lui imposaient de prêcher l'Evangile aux non-chrétiens : c'était tout simplement sa vocation personnelle, la mission dont il était personnellement chargé par le Seigneur.

Qu'il en soit ainsi du missionnaire d'aujourd'hui. « Spécialiste » de la diffusion de l'Evangile auprès de ceux qui l'ignorent, missionnaire responsable d'une Parole qui ne peut être enchaînée (2 Tim. 2, 9), puisse-t-il ressentir comme Paul, d'une manière lancinante, l'obligation qu'il a de la proclamer et de la faire courir.

« Prêcher l'Evangile... c'est une nécessité qui m'incombe. Oui, malheur à moi si je ne prêchais pas l'Evangile. Si j'avais l'initiative de cette tâche, j'aurais droit, certes, à une récompense ; si je ne l'ai pas, c'est une charge qui m'est confiée » (1 Cor. 9, 16).

RWANDA - DOMINIQUE NOTHOMB PB

contribution exégétique à l'étude du kérygme

LA PROCLAMATION MISSIONNAIRE DE LA PAROLE

L'essentiel de la doctrine de la première expansion chrétienne peut se résumer d'un mot que l'apostolat moderne a déjà largement intégré dans son vocabulaire : le kérygme. Malheureusement - il faut lucidement le reconnaître - cette terminologie d'origine essentiellement exégétique - « kérygme et catéchèse », « présentation kérygmatique du message », etc. - n'est peut-être pas suffisamment assimilée par le clergé et l'élite du peuple chrétien. Malgré l'innombrable littérature parue à ce sujet dans les revues catholiques et autres, surtout depuis 1945, il ne sera donc pas inutile d'y revenir. Nous participerons ainsi, dans un sens réel et profond, au « retour aux sources » qui semble animer le corps tout entier - tête et membres - de l'Eglise du XXe siècle ?

Mais il convient d'abord de définir plus exactement notre propos. En effet, le terme de « théologie kérygmatique » recouvre et embrasse divers domaines qui, bien que connexes, n'en sont pas moins distincts. C'est ainsi qu'il ne sera pas question dans ces quelques notes, du mouvement issu des travaux de l'école d'Innsbrück [1]. Selon les tenants de ce mouvement d'idées, à côté de la théologie « scientifique », il faudrait faire une place plus grande, sinon unique [2], à une « théologie vivante », une théologie

« utile à la prédication ». Le « kérygme », élargi, s'identifierait dès lors à la « prédication »[3]. Sans méconnaître les résultats étonnants obtenus dans cette perspective nouvelle pour l'enseignement de la théologie et le renouveau pastoral actuel, nous estimons préférable, avec des théologiens avertis comme le P. Congar, de distinguer soigneusement les plans et les niveaux[4]. Laissant à d'autres plus compétents en la matière le soin de développer les richesses découvertes par une théologie à l'écoute du monde moderne et du renouveau missionnaire et pastoral, notre but sera plus modeste et plus strictement exégétique. Nous voudrions revenir sur les notions de base qui ont d'ailleurs servi de tremplin à cet immense brassage d'idées. Ce sera notre façon de remplir, dans l'Eglise, notre rôle de théologien exégète au service de « l'annonce missionnaire de l'Evangile ».

Comme les études exégétiques récentes l'ont suffisamment mis en lumière la prédication chrétienne à ses débuts comportait divers genres, diverses façons de s'exprimer. On peut énumérer brièvement les principales : 1/ la *catéchèse* ou la *didachè* était une espèce d'enseignement baptismal assez détaillé comprenant une explication large de la foi chrétienne ; 2/ la *parénèse* consistait, d'autre part, en un enseignement inculquant essentiellement les obligations morales pratiques[5] ; 3/ la *didascalie*, elle, était comme un catéchisme de persévérance, un enseignement religieux supérieur ; 4/ mais il y avait surtout le *kérygme* qui précédait dans le temps et dépassait en importance tous les autres genres. C'est en effet par ce terme que l'on désigne la première annonce de la Bonne Nouvelle, la première annonce du Salut donné par Dieu aux hommes « en Jésus Christ par l'Esprit Saint ». Cette prédication constituait le choc initial par lequel le non-croyant était mis en contact avec les vérités essentielles de la foi. Il s'agissait donc avant tout d'une prédication de conversion ou de décision, inaugu-

1. J. A. JUNGMANN, H. RAHNER, Fr. DANDER, Fr. LAKNER, etc., mouvement connu en Allemagne et en Autriche sous le nom de « Verkündigungstheologie ».
2. Cf., entre autres, J.-B. LOTZ, *Wissenschaft und Verkündigung*, dans *Zeitschrift für katholische Theologie*, 1936, p. 499.
3. Cela n'est pas toujours clairement dit mais pratiquement sous-entendu. On peut cependant s'étonner de ce qui est, soyons nets, un « rétrécissement » du sens du mot prédication. Le kérygme est un terme technique : il a une signification bien précise et, si nous l'avons redécouvert aujourd'hui, laissons-lui son sens précis : n'en faisons pas un mot passe-partout qui finira - et plus rapidement encore sans doute - par perdre son goût et sa saveur tout comme l'ancienne « prédication ».
4. Y.-M. CONGAR, o.p., *La foi et la théologie*. Ed. Desclée (Coll. *Le Mystère chrétien*, 1), Paris-Tournai 1962, pp. 185-188.
5. Le P. DEWAILLY préfère à ce terme - qui a l'inconvénient de ne pas se trouver dans le Nouveau Testament - celui de *paraclèse* : exhortation « dont la valeur de réconfort est orientée vers l'affermissement des cœurs ». Cf. *La jeune église de Thessalonique*, Ed. du Cerf, Paris 1963, pp. 27-29.

rant le long travail de la grâce qui devait aboutir, parfois après une longue et lente maturation, à la « constitution de l'Homme parfait, dans la force de l'âge, qui réalise la plénitude du Christ » (Eph. 4, 13). On comprend dès lors facilement l'intérêt considérable que peuvent représenter, pour une spiritualité missionnaire convenablement axée, l'étude, la considération religieuse approfondie et la méditation fréquente du kérygme néo-testamentaire. Si le missionnaire continue de nos jours l'œuvre confiée par le Christ à ses disciples (Marc 15, 16), si - selon la très belle expression de Mgr de Mazenod à ses fils [6] - les Apôtres sont vraiment « nos premiers Pères » - quoi de plus logique et de plus normal que d'essayer de comprendre et de « redécouvrir » les centres d'intérêt, et même la pédagogie de ceux que la Sagesse divine avait choisis comme les premiers dépositaires de son message ?...

DES PROPHÈTES AUX APOTRES

Kérygme ! Ce mot étrange est tout simplement décalqué du grec où l'on trouve, avec le substantif *kérugma*, le verbe *kérusseïn* et le sujet *kérux*.

Racine fort répandue dans la grécité classique, son emploi devient presque technique dans les écrits canoniques du Nouveau Testament. Le terme n'a pas de correspondant exact dans l'hébreu de l'Ancien Testament mais il traduit, dans les *Septante*, une foule d'autres vocables et d'expressions composées qui reviennent à ce sens fondamental : crier fort, pousser un cri à voix haute, faire du bruit. Si, dans la tradition vétero-testamentaire, il signifie une « annonce », une « proclamation », il n'a d'aucune façon le privilège d'être spécialement attaché à une annonce déterminée. Il fait simplement appel à l'image du héraut. De plus, il faut remarquer que ce terme se trouve rarement employé pour désigner la prédication des prophètes de l'ancienne alliance.

Le texte fameux qui ouvre le chapitre 61 d'Isaïe est une exception :

L'Esprit du Seigneur Yahvé est sur moi...
Il m'a envoyé porter la bonne nouvelle (« évangéliser »)...
annoncer (« kérusseïn ») aux captifs l'amnistie
et aux prisonniers la liberté.

La citation solennelle de ce passage par le Christ (cf. Luc 4, 18 ss) aura sans doute un rôle déterminant sur le vocabulaire du

6. *Constit. et Reg.* Pars II, Cap. III, § 1, n° 287.

Nouveau Testament. Mais il importe de souligner que la prédication de pénitence du Baptiste, l'annonce du Jour du Seigneur, la venue sur terre du Verbe créateur, le rôle de maître et de docteur attribué à Jésus - toutes choses qui ont un sens fort dans le Nouveau Testament - sont sans rapport direct avec le kérygme de l'Ancien Testament. Inversement, le kérygme de jubilation messianique des prophètes Sophonie (3, 14) et Zacharie (9, 9) - « Pousse des cris de joie, fille de Sion » - semble n'avoir aucun équivalent dans la littérature néo-testamentaire.

Luc, cependant, nous a conservé la signification ordinaire et profane du terme : « Tout ce que vous avez dit à l'oreille, dans les pièces les plus retirées, sera *proclamé* sur les toits » (12, 3). Comme dans le grec classique et l'Ancien Testament, le kérygme se dit ici de n'importe quelle proclamation faite à haute voix. Mais bien d'autres passages du Nouveau Testament lui donnent un sens technique qu'il nous faut désormais découvrir au fil des textes.

kérygme, évangélisation, témoignage

Aujourd'hui, lorsqu'il est question de la manifestation aux hommes de la parole de Dieu, c'est le terme de « prédication » qui se trouve le plus communément employé. C'est ainsi déjà que Luther traduisait le verbe *kérusseïn* [7]. En fait, le Nouveau Testament est bien plus fertile dans la formulation de cette idée que notre théologie ne l'est dans l'analyse de ce concept. Pour rendre le thème de l'annonce, il connaît, en plus de *kérusseïn*, une foule d'autres expressions. Le lexique théologique de Kittel n'en compte pas moins de trente-deux qui signifient : dire, parler, expliquer, faire connaître, annoncer, témoigner, enseigner, livrer, montrer, démontrer, faire une homélie sur, etc. [8]. Et il ne faut pas oublier que le grec, grâce au jeu savant et délicat de ses particules, permet toute une gamme de significations et de nuances aussi riches et diverses que difficiles à cerner et à rendre. Le fait que nous n'utilisions plus aujourd'hui que quelques formules, comme « prêcher » ou « annoncer l'Evangile », donne à penser quelles nuances de sens le passage du grec à nos langues modernes a pu laisser dans l'ombre et, finalement, précipiter dans le trou de l'oubli. Il ne peut faire de doute, à cet égard, que l'Eglise primitive disposait d'une « réalité » autrement vivante et sentie.

7. Cf. les différentes éditions de la traduction de Luther encore réimprimées de nos jours, entre autres, celles de la *Privileg. Württ, Bibelanstalt,* Stuttgart.
8. G. FRIEDRICH, dans *Theologisches Wörterbuch von Kittel,* t. III, Stuttgart 1938, p. 702, 5-11. Cet article qui traite de tous les termes se rapportant à la racine « kérussein » (pp. 682-717) est fondamental pour l'étude du kérygme.

Quel est donc le sens premier du mot *kérygme ?* C'est avant tout la proclamation d'un événement et, en ce sens, il se rapproche du terme « évangile ». Mais, dans les écrits johanniques, notre expression est curieusement absente (sauf en Apoc. 5, 2) et se trouve ordinairement remplacée par le mot *martus* (témoignage ; cf. martyre) [9]. Plutôt que d'« annoncer », Jean « témoigne » (Jean 3, 11 ; 15, 27 ; 1 Jean 1, 1). Sa proclamation de l'alliance nouvelle devient ainsi principalement un « témoignage », en même temps qu'elle se présente comme l'accomplissement de l'annonce créatrice qui ouvre la révélation de l'Ancien Testament (Jean 1, 1 ; cf. Gen. 1, 1). A cette grande exception près, le verbe *kérusseïn* se rencontre dans presque tous les livres du Nouveau Testament et cela environ soixante et une fois [10]. Si on ajoute au verbe l'usage des substantifs *kérygme* et *kérux* (respectivement huit et trois fois), on aura une certaine idée de l'importance scripturaire du concept dont nous recherchons la signification. Il ne s'agit là que de statistiques matérielles, bien sûr, mais la fréquence d'emploi d'un mot n'est-elle pas un signe non ambigu de l'influence, sur une mentalité, de l'idée qu'il recouvre ?

Dans les textes dont nous avons parlé, l'accent n'est pas mis d'abord sur le fait que la Bonne Nouvelle contiendrait quelque chose d'absolument et d'entièrement nouveau : une nouvelle doctrine, une nouvelle considération au sujet de Dieu, un nouveau culte ou quelque chose de ce genre. Non pas que le contenu du message chrétien soit sans originalité, mais il semble bien que l'intérêt des auteurs du Nouveau Testament se porte avant tout sur l'action même de le proclamer. C'est l'annonce elle-même qui est nouvelle, qui constitue quelque chose de neuf et d'inouï (au sens de « jamais encore entendu »). Le kérygme montre que ce que les Prophètes attendaient, ce que tous les livres de la Loi annonçaient ou laissaient entendre, se trouve dès lors à la porte, à portée de la main. Voilà en quoi l'annonce elle-même est nouvelle. Par le kérygme arrive enfin le Royaume de Dieu , et s'accomplit l'irruption de la puissance de Dieu parmi les hommes.

9. Cf. H. STRAHMANN, art. « martus » dans le *Theol. Wörtb. Kittel,* t. IV, p. 477. Cf. aussi « evangelion, evangelisestaï » dans le t. II.
10. 14 fois dans Marc, 9 fois dans Luc, 9 fois dans Matt., 8 ou 12 fois dans les Actes, 17 fois chez saint Paul, une fois dans la première lettre de Pierre et une fois dans l'Apocalypse. Le terme est encore absent de l'épître de Jacques et de l'épître aux Hébreux mais ici, le style et le sujet n'en appelaient pas l'usage.

un prophète et plus qu'un prophète

Le sens de notre expression s'éclairera sûrement si nous prenons la peine de considérer qui sont les porteurs de cette annonce nouvelle, les hérauts du kérygme.

Les Juifs peuvent annoncer et proclamer le « kérygme de la Loi » comme dit saint Paul (Rom. 2, 21). Même l'apôtre Jacques, au concile de Jérusalem, dira que « Moïse a depuis les temps anciens ses « kérygmateurs » qui le lisent dans les synagogues tous les jours de sabbat » (Actes 15, 21).

Cependant, c'est Jean-Baptiste qui sera le premier à porter le kérygme dans le sens du Nouveau Testament (Marc 1, 4 ss ; Luc 3, 3 ss ; Matt. 3, 1ss). Il n'y a peut-être pas grand monde dans le désert où Jean annonce le kérygme, mais il faut que le salut qui vient prenne son départ du désert. Le précurseur n'est pas comme un maître au milieu de la communauté, mais, se « tenant à la porte », il réveille les gens de leur sommeil et, comme les prophètes, les rend attentifs à ce qui va arriver. Jean s'inscrit, c'est trop clair, dans la grande ligne du prophétisme de l'Ancien Testament et non dans celle des « prédicateurs de la Loi ». Prophète, il l'est particulièrement en ce qu'il fait découvrir ce qui déjà se dresse dans un avenir tout proche : le Messie qui est là, que les Juifs « ne connaissent pas mais qui se trouve au milieu d'eux » (Jean 1, 26 ; Marc 1, 7). Son grand mot - « Faites pénitence » - est mis en relation avec la proximité du Royaume de Dieu (Matt. 3, 1). Mais Jean-Baptiste, s'il est tourné vers l'avenir, entraîne avec lui tout l'espoir fidèle de l'Ancien Testament. L'ancienne prophétie trouve en lui un renouvellement et un approfondissement : le pardon des péchés, le règne de Dieu, la venue du Messie, la sanctification du peuple, tout ce qui constituait la plus haute espérance et le sommet des désirs du peuple élu, et particulièrement des prophètes, se trouve comme à l'état pur chez le Baptiste. Mais la ferveur de son message et son importance viennent surtout de la conviction profonde de l'accomplissement tout proche. Jean-Baptiste cimente ainsi le « pont » qui relie les deux alliances. Il tend au Christ à bout de bras toute la religiosité d'Israël, et il prévient le peuple élu que tout ce qu'il plaçait dans un futur plus ou moins lointain se trouve maintenant quasi réalisé.

la parole qui s'annonce elle-même

Mais c'est le Christ Jésus qui va, par sa prédication du kérygme, « actuer » ou « actualiser » l'annonce promise par Jean-Baptiste. Ce sera l'œuvre propre de Jésus que d'annoncer la Parole, de

proclamer le kérygme : « Allons ailleurs dans les bourgs voisins afin que j'y *annonce* aussi. Car c'est pour cela que je suis sorti » (Marc 1, 38). C'est pour cela que Jésus est « sorti du Père et venu dans le monde » (Jean 16, 28). La lecture, à la synagogue de Nazareth, du texte kérygmatique d'Isaïe (61, 1 ss) résume encore parfaitement la mission du Christ : « Aujourd'hui, s'accomplit ce passage de l'Ecriture » (Luc 4, 21). Les derniers versets du chapitre quatre de Saint Luc mettent bien en relief l'équivalence du kérygme et de la « bonne nouvelle », de l'« Evangile ». Le quatrième évangile achève l'identification de Jésus avec la Parole même de Dieu. Cependant, chez les Synoptiques, on pourrait avoir l'impression que Jésus se trouve sur le même pied que Jean-Baptiste ; il semble, comme lui, simple « héraut » de la Parole. Après que ce dernier a été mis en prison, le Christ paraît même lui emprunter ses formules et prêcher de manière identique : « Faites pénitence car le Royaume des Cieux est proche » (Matt. 4, 17 ; cf. Marc 1, 14 ss). On dirait qu'il ne dit rien de nouveau, qu'il reprend simplement ce que le Baptiste a enseigné. Pourtant, à la réflexion, il faut bien reconnaître que la différence est grande. Dans le kérygme du Christ se trouve un élément essentiellement original. Si Jean annonçait l'approche de l'accomplissement, Jésus, de son côté, présente son annonce comme quelque chose d'arrivé, d'accompli, comme un événement déjà réalisé. Ce qui était annoncé comme proche par le Baptiste devient, avec Jésus, dans l'instant de la connaissance qu'il apporte, réalité présente et concrète. La parole proclamée dépasse ainsi de beaucoup celle qu'un messager vient crier sur une place (Luc 4, 18 ss). Elle s'identifie à celui qui l'annonce, comme l'a perçu l'intuition géniale de saint Jean : « Et le Verbe est venu chez lui... » C'est alors, et alors seulement, que la parole divine se fait force créatrice dans un sens autrement profond que dans le récit de la Genèse, et qu'elle donne ce qu'elle annonce par le fait même qu'elle est proférée.

Mais il semble que le kérygme du Christ dépasse les limites de son ministère terrestre. L'épisode mystérieux de la descente de Jésus aux enfers, entre le Vendredi Saint et la nuit de la Résurrection, réserve, dirait-on, un kérygme spécial à la race pécheresse descendant de Noé (1 Pierre 3, 19 ss). Quand le Christ descend vers eux et leur annonce le salut de la Bonne Nouvelle, il se dévoile comme le Vainqueur indompté qui se situe au-dessus de toute puissance. Sa parole, son kérygme lui donne donc pouvoir dans le royaume même de la mort. Remarquons simplement que rien ne nous est dit sur le résultat de cette annonce. Comme toute prédication est « séparation » et prélude du jugement universel,

qu'est-il arrivé à ceux qui ont entendu cette annonce ? Saint Pierre ne nous le dit pas. Il faut remarquer encore que saint Pierre a l'air d'exclure de la prédication « infernale » ceux qui n'ont pas participé à l'alliance noachique. On peut également se poser la question de savoir si ceux qui ont précédé cette époque ont reçu, eux aussi, l'annonce kérygmatique.

le christ continue à parler par ses apôtres

Même dans le temps de son « élévation », de sa « glorification » comme dirait saint Jean, dans son état de ressuscité, le Christ parle encore aux hommes. En fait, dans la parole de ses envoyés, Jésus est présent de telle façon que le kérygme ainsi proclamé est en même temps parole d'homme et parole de Dieu. Voilà pourquoi un kérygme vrai n'est pas seulement une prédication sur le Christ mais une prédication *du* Christ lui-même : « Qui vous écoute, m'écoute » (Luc 10, 16). Il n'en reste pas moins que cette parole est mystère. Tout comme, aux jours de sa vie mortelle, le vrai Dieu restait caché derrière l'homme véritable, Jésus, ainsi le croyant d'aujourd'hui - dont la condition n'est pas plus défavorisée que celle des auditeurs mêmes du Christ - entend la parole de Dieu uniquement à travers une parole humaine (Rom. 10, 14). Le Christ demeure donc, à toutes les périodes de l'histoire, l'annonciateur de la Parole et cette parole est toujours aussi actuelle, de l'actualité même de Dieu et du Christ Seigneur (Rom. 10, 17). C'est pourquoi Paul osera mettre sa propre prédication dans une relation extrêmement étroite avec la personne de Jésus (2 Cor. 1, 18 ss). L'apôtre des Gentils laissera même entendre que faire résonner le contenu du message évangélique n'est pas encore le kérygme. C'est du milieu des paroles des prédicateurs, comme d'une condition présupposée, que va finalement sourdre le vrai kérygme de Jésus, l'action divine et christique, celle qui sauve, libère du péché et assure la vie éternelle.

On pourrait croire, au premier abord, que ceux qui font l'objet d'un miracle du Christ, qui sont guéris par lui, deviennent aussitôt des « hérauts » du kérygme (Marc 1, 44 ss ; 7, 36). A dire vrai, il s'agit là non point de véritables porteurs du kérygme néo-testamentaire mais de purs témoins - et même pas au sens fort que Jean donne à ce mot. Car c'est bien souvent contre la volonté même du Christ qu'ils annoncent ; ils sont mus davantage par l'étonnement que par la vraie foi. Le Christ ne les encouragera que dans la mesure où du rôle de témoins, au sens purement juridique du terme, ils passent réellement au rôle de « hérauts » dans le sens déjà technique du terme (Marc 5, 19 ; Luc 8, 39).

Ceux qui recevront une mission kérygmatique authentique de la part de Jésus, ce sont naturellement ses Apôtres et ses Disciples. Tout comme Jean-Baptiste et le Christ, ils parleront au peuple et lui annonceront, en formules brèves, la pénitence et l'avènement du Royaume (Marc 6, 12 ; Matt. 10, 7). A la différence de celle de Jean, leur prédication sera accompagnée de miracles et de guérisons. C'est qu'au temps des Apôtres, la proximité du Royaume est telle que celui-ci comporte comme une présence actuelle. Leurs miracles seront même plus grands que ceux opérés par le Christ (Marc 16, 17-18 ; Jean 5, 20). Après la Pentecôte en effet, la bonne nouvelle de l'Evangile ne sera plus réservée, comme au temps de la vie du Christ, à un cercle restreint, à la façon d'une gnose ou d'une connaissance secrète. Leur prédication sera, au contraire, marquée des signes de Dieu, pour recevoir la plus grande diffusion possible.

Ce qu'ils annonceront, ils le proclameront sans crainte, et cela, pour que chacun puisse l'entendre (Matt. 10, 27), « à temps et à contretemps » (2 Tim. 4, 2), sans aucune considération humaine. La fin viendra quand le monde entier l'aura entendu (Matt. 24, 14).

grandeur et misère des missionnaires

La prédication du kérygme, l'annonce apostolique font donc partie du plan divin de salut sur les hommes tout autant que les souffrances et la résurrection du Christ. Il ne suffit pas que le Christ ait vécu, qu'il soit mort et ressuscité : ces œuvres de salut doivent encore être « annoncées » pour devenir réalités salvifiques pour chaque membre de l'humanité. C'est la raison pour laquelle le Nouveau Testament ne parle pas seulement de croix mais encore de « *parole* de la croix, force de Dieu » (1 Cor. 1, 18), pas seulement de réconciliation mais encore de « *parole* de réconciliation » (2 Cor. 5, 19).

Et ce seront des hommes pécheurs qui seront chargés de cette étonnante mission, non de grands savants dont la science confond, non de remarquables orateurs, ni essentiellement des thaumaturges. Ils ne seront que des hérauts de cette parole ; toute leur valeur viendra de cette mission : sans elle, ils ne seront rien (1 Cor. 1, 22 ss ; 2, 4). Dieu ne veut pas que la Parole soit liée et dépendante de quelque façon de conditions trop humaines. A travers une prédication ou une annonce difficile ou déficiente, le Christ peut et doit se faire connaître (Phil. 1, 15). Le Christ se révèle ainsi plus grand que ses messagers : ce n'est pas la qualité éthique ou ascétique, l'expérience ou quelque technique nouvelle

et soigneusement mise au point, qui porteront le message, mais le Christ seul (2 Cor. 4, 5).

Bien sûr, la vie morale de celui qui porte le kérygme n'en est pas pour autant négligeable. Il ne peut y avoir de hiatus entre ce que la voix proclame et ce que le prédicateur met en pratique. Saint Paul ne veut pas que le missionnaire chrétien ressemble à certains mauvais prédicateurs juifs (Rom. 2, 21) et il fait pénitence pour qu'il y ait corrélation entre ce qu'il proclame et ce qu'il ressent dans son corps (1 Cor. 9, 27), « de peur de se trouver lui-même réprouvé après avoir enseigné les autres ». Cependant, ce qu'il est essentiel de bien comprendre, c'est que le message de Jésus n'est pas à lui-même sa propre fin. Le kérygme lie les hommes non pas tant au prédicateur qu'à Jésus seul. C'est finalement le Christ qui seul est « Seigneur », c'est lui que l'Apôtre annonce et non pas lui-même (2 Cor. 4, 5).

DE LA FOLIE DU MESSAGE A L'OBÉISSANCE DU CROYANT

Mais il n'y a pas de message sans contenu ni de proclamation sans objet. Que savons-nous du kérygme néo-testamentaire ? Quelles lignes essentielles pouvons-nous y découvrir ? C'est ce qui nous reste à voir. En effet, ce qui a été dit de l'annonce kérygmatique (où l'action d'annoncer a par elle-même son efficacité) ne signifie pas pour autant que le contenu de celle-ci soit accessoire ou secondaire. C'est justement parce que cette action est lourde de signification et que, par elle, ce qui est annoncé devient réalité, qu'il est important d'en évaluer le contenu. Celui-ci n'est évidemment pas déterminé par la situation de celui qui l'écoute. Il ne dépend pas non plus des sentiments personnels du prédicateur, mais il se trouve constitué en lui-même tel que Dieu l'a voulu dans sa prudence et sa sagesse.

l'avènement du royaume de dieu et l'appel à la pénitence

Au cœur du kérygme néo-testamentaire, il y a le souverain domaine de Dieu. Le message n'est pas tant une explication plus claire ou plus détaillée de l'essence même du royaume de Dieu : il est avant tout « proclamation », « annonce » d'un événement qui est justement l'avènement du Royaume. Que Jésus soit venu prêcher signifie donc avant tout qu'il est venu proclamer la venue,

l'approche, la présence même du Royaume de Dieu. Les autres déterminations sont à comprendre essentiellement à partir de cette actualisation concrète et définitive.

En relation étroite avec la prédication du Royaume, se trouve en second lieu l'appel à la pénitence (Matt. 3, 1 ss ; 4, 17). Car la cause et le fondement de la vraie *metanoïa*, de la vraie « conversion », ce n'est pas la méchanceté ou la faiblesse de l'homme, mais bien l'approche du Royaume. Quand Dieu vient et approche, l'homme doit changer, se « détourner » du mal et de lui-même et s'« orienter » ainsi vers Dieu. La pénitence ne force, en aucun cas, le Royaume à venir, pas plus qu'elle ne hâte son avènement. Mais elle crée les dispositions de participation à ce Royaume : « Préparez-vous, car le Royaume de Dieu est proche ». Que les Apôtres (Matt. 10, 7 ; Luc 9, 2) annoncent la proximité du Royaume ou bien, ailleurs, qu'ils semblent n'annoncer que la pénitence (Marc 6, 12), cela ne fait donc pas de différence.

pour la rémission des péchés

Enfin, le kérygme du Royaume est toujours annonce et appel à la pénitence « pour la rémission des péchés » (Marc 1, 4 ; Luc 3, 3 ; Luc 14, 47). Le Royaume s'identifie avec la rémission des péchés. Si la parole de Dieu annoncée est bien de Dieu, si elle est vraiment une force qui agit et qui crée ce qu'elle signifie, son premier effet sera, sans nul doute, l'éloignement de ce qui sépare essentiellement de Dieu, le péché. Si le pardon des péchés est un jugement - krisis - où l'homme se trouve confronté avec lui-même et avec Dieu, le message de l'apôtre, qui annonce « le Juge des vivants et des morts » (Actes 10, 42), proclame aussi, avec les Prophètes, « que ceux qui croient en lui, reçoivent le pardon de leurs péchés ». On peut dire que la justice et la grâce sont ainsi conciliées et résumées dans la même parole. Dès lors, il n'est pas étonnant que l'annonce du message provoque séparation, mise à part, discrimination : pour l'un, ce sera le salut, pour l'autre le « jugement » (de condamnation) ; pour l'un, le kérygme de la croix sera scandale et stupidité, pour l'autre, force de Dieu et sagesse (1 Cor. 1, 23 ss).

par le christ ressuscité

Mais on ne peut parler de royaume sans roi. Le roi sera le *kurios kristos*, le Christ Seigneur. Le Christ sera annoncé tantôt comme le « Messie » (Actes 8, 5), tantôt comme « Fils de Dieu » (Actes

9, 20). On parlera parfois du « Crucifié » (1 Cor. 1, 23) ou du « Ressuscité » (1 Cor. 15, 12). Mais, au fond, il sera toujours question du « Christ total », qui est devenu « Seigneur » par la mort et la résurrection et est annoncé et proclamé comme tel (2 Cor. 4, 5). Le Christ terrestre - l'homme-Jésus - et le Christ spirituel - Jésus-Christ-Seigneur - ne se laissent pas ainsi séparer. Il ne s'agit nullement dans le kérygme de la prédication du mythe d'un dieu mort et ressuscitant. Pas plus qu'il n'y est question d'une « idée » qui serait comme en dehors du temps. Non, il s'agit ici de l'annonce d'un événement unique, existentiel : la vie du Christ et son apparition dans le temps qui s'« éternise » tout en demeurant présente. La résurrection du Christ a fait de cet événement localisable dans l'histoire humaine un fait « permanent », un acte qui « perdure » (Actes 9, 20 ; 19, 13).

Ainsi la proclamation solennelle du Christ Seigneur n'est pas un simple enseignement historique au sujet des paroles et des actions passées du Christ. Tout ce que l'on peut raconter à son propos est « vide » (1 Cor. 15, 14), c'est de l'« histoire ancienne », des événements passés sans valeur, si ces événements ne sont pas compris dans la foi actuelle au Ressuscité. C'est la « réalité » de la Résurrection qui constitue et fonde la plénitude du kérygme évangélique. Celui-ci n'est pas doctrine humaine, connaissable de connaissance humaine, que l'on pourrait apprendre à connaître à l'égal de n'importe quelle histoire. Il est prédication d'une « histoire de salut » qui devient vie et réalité du salut par référence au fait permanent de la Résurrection : c'est alors seulement qu'il prend toute sa valeur. Voilà pourquoi ce n'est pas tant le contenu du message qui agit mais bien Dieu qui opère dans ce message. S'il doit être annoncé non seulement au monde mais encore à la communauté chrétienne (2 Tim. 4, 2), c'est parce qu'il est avant tout « force de Dieu » (1 Cor. 1, 24). C'est cette force de Dieu qui est la raison de sa valeur percutante. Dès lors, il ne peut souffrir de mélange (Gal. 5, 11) et son radicalisme éveille haine et méfiance. De là, persécution et peines pour ceux qui le portent.

la foi qui sauve

On comprend désormais pourquoi l'on peut dire que l'annonce kérygmatique ne s'adresse pas principalement à l'intelligence de celui qui l'entend. Son objectif, c'est la « foi » de l'auditeur (1 Cor 2, 4 ss). Jésus, nous l'avons vu, n'apporte pas tellement un enseignement nouveau qui parle à l'intelligence mais un message qui attend une réponse de foi. Le contenu même de ce message est insupportable au sentiment de l'homme « charnel »,

car il traite essentiellement d'un « crucifié » (1 Cor. 1, 21). De là l'opposition des Grecs comme des Juifs. Le croyant seul, à qui tout est donné avec cette annonce, s'attache, et comprend ce message de folie ou de scandale ».

Si le kérygme tient tant de place dans le Nouveau Testament, ce n'est pas parce qu'on pourrait y voir une démonstration de Dieu ou de son action dans le monde, mais c'est avant tout parce qu'il rappelle continuellement le rôle essentiel de la foi. Cette foi, tout comme le message qui la provoque, se contente de peu de mots. Elle reçoit la prédication kérygmatique malgré sa « folie » et c'est cela justement qui est le salut pour les hommes. Finalement, l'audition de ce message devient une obéissance. Et l'action provoquée par cette obéissance, par cette démission devant Dieu, devient, par là même, non pas une œuvre humaine mais une « œuvre de Dieu ». La foi qui jaillit chez les hommes à cause du message, est ainsi un don de la Parole elle-même (Rom. 10, 8). C'est ce qui fait que la foi et le kérygme ont le même contenu (1 Cor. 15, 14).

« le royaume du kérygme »

Pour aller plus avant, il nous faudrait nous livrer à une étude aussi profonde que serrées des relations qui interviennent entre kérygme et évangile, kérygme et témoignage, kérygme et révélation, kérygme et mission. Il faudrait s'adonner à une comparaison stricte et précise des Synoptiques et de Saint Jean. Mais il faudrait surtout, à l'aide d'une critique rigoureuse et intransigeante, pénétrer dans les Actes des Apôtres, si justement appelés « le royaume du kérygme » et considérer en particulier les discours si révélateurs de saint Pierre et de saint Paul. Il nous faudrait même commencer par là. Car il n'est personne qui ignore de nos jours que si les évangiles sont bien un « témoignage », ils sont avant tout une catéchèse. Les épîtres, de même, relèvent plutôt de la catéchèse, de la didascalie et de la parénèse. Les

11. Voir ci-dessous notre bibliographie.
12. Cf. A RÉTIF, *Foi au Christ et Mission*. Ed. du Cerf, Paris 1953, p. 31. Voici les plus importants : Actes 2, 14-39 ; 3, 12-26 ; 7 ; 10, 34-43 ; 13, 16-41 ; 17, 22-31. Sur ce dernier, voir cependant l'étude du P. BUIS parue dans *Spiritus* n° 17, *Le discours à l'Aréopage*.
13. Nous avons déjà donné des exemples de ce travail dans deux articles de l'excellente revue de vulgarisation *Bible et Terre Sainte* (Paris, Bonne Presse) auxquels nous nous permettons de renvoyer. Cf. J.-M. FENASSE, *Pierre et Corneille, le centurion : une rencontre importante pour le développement futur de l'Eglise*, dans *Bible et Terre Sainte* n° 41, oct.-nov. 1961, pp. 4-5 ; *Jésus est ressuscité, ibidem* n° 53, avril 1963, pp. 2-3.

Actes des Apôtres ,au contraire, visent expressément à nous raconter les débuts de l'expansion chrétienne. Nous courons donc plus de chance d'y retrouver les premières manifestations de la foi, bien que des éléments kérygmatiques puissent aussi être décelés dans les épîtres comme dans les évangiles. Mais il ne manque pas déjà de recherches considérables sur ces matières [11]. Contentons-nous, pour terminer, de conseiller la lecture des principaux discours kérygmatiques du livre des Actes. Le père André Rétif en a dressé la liste complète [12]. Leur méditation pourra nous familiariser avec la prédication des Apôtres, les premiers missionnaires [13]. En particulier, le discours de Pierre chez le païen Corneille résume d'une manière magistrale les données essentielles du kérygme apostolique primitif. On y découvrira aussi l'importance extraordinaire accordée à la « mort » et à la « résurrection », fait unique, sans précédent, dont les Apôtres se veulent avant tout les témoins et qui constitue ainsi le grand « événement » qu'ils veulent porter à la connaissance du monde entier. Nos quatre évangiles ne sont que le développement « catéchétique » de cet important témoignage apostolique, sans lequel il n'y aurait aujourd'hui ni évangiles écrits, ni missionnaires allant aux confins de la terre pour l'annoncer aux peuples, « afin d'illuminer ceux qui se tiennent dans les ténèbres et l'ombre de la mort, afin de guider nos pas dans le chemin de la paix ».

LOUVAIN - JEAN-MARIE FENASSE OMI

bibliographie

A *Comme introduction, on peut lire :*

1. R. GIRAULT, **Suggestions pour une théologie missionnaire** dans *J'ai rencontré le Dieu Vivant*, Paris 1952.
2. P. HITZ, c.ss.r., **L'annonce missionnaire de l'Evangile.** Ed. du Cerf, Paris 1954.
3. A. RÉTIF, s.j., **Foi au Christ et Mission d'après les Actes des Apôtres.** *Ibid.*, Paris 1953.

B *Etudes plus importantes ou plus accessibles de la tendance « théologie kérygmatique ». Ces essais partent d'études exégétiques en les dépassant et en essayant de les « actualiser ». Si on désire y découvrir ce qui, exégétiquement, concerne le kérygme néo-testamentaire, on tiendra compte des remarques du début de notre article.*

4. M. ALBERTZ, **Die Botschaft des Neuen Testaments,** 1, Zürich 1947.
5. R. AUBERT, **De Theologia kerygmatica** dans *Collect. Mechlinensia*, 31 (1946), pp. 629-633.
6. L. DE CONINCK, s.j., **La théologie kérygmatique** dans *Lumen Vitae*, 1948, pp. 102-105.
7. J. DE FRAINE, s.j., **Evangelische boodschap en moderne denken,** dans *Streven*, Bruges-Bruxelles-Louvain, t. 6, 1953, pp. 203-216.

8. G. EBELING, **Theologie und Verkündigung,** Tübingen 1962.
9. J.-R. GEISELMANN, **Jesus-Christus. Die Urform des Apostolischen Kerygmas als Norm unserer Verkündigung und Theologie von Jesus-Christus,** Stuttgart 1951.
10. A.-M. HENRY, o.p., et l'équipe de « Parole et Mission », **L'annonce de l'Evangile aujourd'hui.** Ed. du Cerf, Paris 1962.
11. W. HOLSTEN, **Das Kerygma und der Mensch,** München 1953.
12. K. KESSLER, **Das Neutestamentliche Kerygma als Theologisches Problem,** Wobbermin 1939.
13. J. KONRAD, **Zum Thema Verkündigung und Situation** dans *Festschrift für Günther Sehn,* Neukirchen, 1957.
14. J.-B. LOTZ, **Wissenschaft und Verkündigung** dans *Zeitschrift für Katholische Theologie,* 1936, pp. 465-501.
15. H. RAHNER, s.j., **Eine Theologie der Verkündigung,** Fribourg-en-Br. 1939.
16. H. SCHURMANN, H. RAHNER, **Kerygma. Kerygmatische Theologie** dans *Lexikon für Theologie und Kirche,* t. 6, Fribourg-en-Br., 1961, col. 122-126.
17. K. STENDHAL, **Kerygma und Kerygmatisch** dans *Theologische Literaturzeitung,* 77 (1952), col. 715-720.
18. A. STOLZ, **De Theologia Kerygmatica** dans *Angelicum* 17 (1940), pp. 337-351.
19. C. H. THOMPSON, **Theology of the Kerygma.** A study of the Primitive Teaching, Engwood Cliffs 1962.
20. F. M. WILLIAM, etc., **Verkündigung und Glaube** dans *Festschrift F. X. Arnold,* Fribourg-en-Br. 1958.

C *Etudes se situant davantage au plan exégétique :*

21. R. ASTING, **Die Verkündigung des Wortes im Urchristentum dargestelit an den Begriffen « Wort Gottes », « Evangelium » und « Zeugnis »,** Stuttgart 1939.
22. C. H. DODD, **The Apostolic Preaching and its Developments,** Londres 1936.
23. C. H. DODD, **Le Kérygme apostolique dans le 4e évangile** dans *Revue d'Histoire et de Philosophie rel.,* 31 (1951), pp. 265-274.
24. J. GEWIESS, **Die Urapostolische Heilsverkündigung nach der Apostolgeschichte,** Breslau 1939.
25. R. GIRAULT, **La présentation du message chrétien, essai théologique,** thèse de l'Inst. Cath. de Paris 1948.
26. F.-W. GROSHEIDE, **The Pauline Epistles as Kerygma** dans *Studia Paulina in honorem J. de Zwaan,* Haarlem 1963, pp. 139-145.
27. E. HIRSCH, **Das alte Testament und die Predigt des Evangeliums,** Tübingen 1938.
28. J. JEREMIAS, **Das Problem des Historischen Jesus,** 2e édition, Stuttgart 1960.
29. R. LEIJS, s.j., **La prédication des Apôtres** dans *Nouv. Rev. Théol.* 69 (1947), pp. 605-618.
30. C. F. NOSGEN, **Geschichte der Apostolischen Verkündigung,** Stuttgart 1893.
31. A. OEPKE, **Die Missionspredigt des Apostels Paulus,** Leipzig 1920.
32. A. RÉTIF, **Christ in Apostolic Preaching,** dans *Theological Digest,* mai 1952, pp. 30-32.
33. Id., **Qu'est-ce que le kérygme ?** dans *Nouv. Rev. Théol.* 71 (1949), pp. 910-922.
34. Id., **La Prédication kérygmatique dans les Actes des Apôtres,** thèse de l'Univ. grégorienne, Rome 1948.
35. J. SCHMITT, **Jésus ressuscité dans la prédication apostolique,** Paris 1949.
36. J.-J. VINCENT, **Didactic Kerygma in the Synoptic Gospels** dans *Scott Journal Theol.,* 10 (1957), pp. 262-273.

Rappelons aussi la bibliographie sur **Kérygme et Mission** parue dans le n° 15 de **Parole et Mission** (octobre 1961).

J.-M. FENASSE

PAUL TÉMOIN DU CHRIST

Tout chrétien est appelé par le Christ à témoigner de lui, et parfois jusqu'à mourir pour manifester son attachement à sa personne et à sa vérité (Matt. 10, 18). Cependant, le titre de témoin est lié d'une manière privilégiée à la personne des apôtres, à celle des Douze en particulier (Actes 1, 8). Dans le collège apostolique, Matthias prendra la place de Judas, de préférence à Barsabbas : mais les deux candidats avaient été les témoins de la vie publique de Jésus, « depuis le baptême de Jean jusqu'à la glorification du Christ » (Actes 1, 22) ; le témoignage des Apôtres portait cependant en ordre principal sur la résurrection du Christ Sauveur (Actes 1, 22 ; 2, 32 ; 4, 33, etc.), ce qui implique un témoignage rendu à la personne du Christ et à son message de salut. Tant les fidèles (Matt. 10, 20 ; Luc 12, 12) que les Apôtres (Actes 1, 8) le rendent par la force de l'Esprit Saint.

Si saint Paul n'a pas été choisi comme apôtre par le Christ pendant la vie terrestre de celui-ci ; s'il n'a pas été, tout comme les Douze, le témoin de la vie terrestre de Jésus, il reste que, tout comme eux, il a « vu » le Christ ressuscité (1 Cor. 11, 1 ; 15, 8), et il a été appelé par le Christ lui-même à en témoigner (Gal. 1, 16) ; de plus, c'est son ministère, d'un ordre tout particulier, qui réalisera le programme de la mission universelle confiée aux Apôtres par le Christ (Actes 1, 8). Tout comme les autres

apôtres il rendra son témoignage par la force de l'Esprit et il le fera jusqu'à être jeté en prison et à mourir pour témoigner de la personne et du message rédempteur du Christ.

En tout cas, il occupe, parmi les Apôtres, une place à part · cela par la manière dont le Christ l'a choisi - une investiture apostolique par apocalypse (Gal. 1, 16) - et aussi par la qualité de son témoignage : en font foi sa connaissance exceptionnelle de la personne du Christ et, corrélativement, l'intelligence de sa vocation le rattachant au service du Seigneur Jésus. La qualité de son action apparaît aussi dans sa fidélité au plan de salut divin dont il doit porter témoignage devant le monde entier, dans sa fidélité à la doctrine du Christ qui l'éclaire et le conduit. Enfin, sa qualité de témoin privilégié apparaît encore dans l'intelligence unique qu'il a de l'Evangile et dans la manière dont il réalise dans le monde entier « la proclamation du témoignage de Dieu » (1 Cor. 2, 1).

TÉMOIN PRIVILÉGIÉ ET SERVITEUR SOUFFRANT

Saint Paul est un témoin préparé par Dieu et choisi par le Christ suivant une manière extraordinaire. Dans une apocalypse - une vision de révélation - il voit le Christ ressuscité, connaît qu'il est le Fils de Dieu et reçoit la vocation de le prêcher parmi toutes les nations (Gal. 1, 12 ss). Sa première instruction chrétienne ne lui vient pas de la tradition ni de la catéchèse qui commençait à se transmettre dans l'Eglise, mais, tout comme ce fut le cas des autres apôtres, il la reçoit du Seigneur Jésus. C'est une vocation qui est un miracle de Dieu et qui bouleverse le signe des valeurs religieuses tenues jusqu'ici par saint Paul comme sacrées et divines [1]. De persécuteur du Christ et de son Eglise, il en devient le témoin qui tient désormais pour rien tout ce qui avait fait jusque là le but religieux de sa vie (Phil. 3, 7 ss). A partir de ce moment, la nouveauté de la vie religieuse de Paul est entièrement marquée par la personne du Christ qui est entrée vraiment dans sa vie et en prend toute la place ; il est désormais le serviteur du Christ et, à cause du Seigneur Jésus, le « serviteur » des chrétiens (2 Cor. 4, 5).

1. Cf. J. CAMBIER, *La connaissance charnelle et la connaissance spirituelle du Christ par saint Paul dans 2 Cor. 5, 16* dans *Littérature et Théologie pauliniennes*, Desclée de Brouwer, 1960, pp. 72-92.

L'apôtre et le témoin du Christ se définissant par référence au Christ, Paul possède une connaissance privilégiée de la personne du Sauveur (cf. Eph. 3, 2 ss). C'est de lui qu'il a reçu sa révélation pour en témoigner à toutes les nations, tout comme les prophètes de l'Ancien Testament la recevaient de Yahvé ; ceux-ci à cause de leur témoignage porté à la vérité divine seront souvent mis à mort (cf. Matt. 23, 30 s) ; Paul aussi poussera son témoignage jusque là. Il suivra la même voie que son Maître et Seigneur Jésus : c'est aux Juifs persécuteurs du Christ qu'il devra son arrestation et son martyre, parce que, fidèle au Christ, il témoignait de la nouveauté de vie dans le Christ, en somme de la liberté chrétienne vis-à-vis du judaïsme. Il avait d'ailleurs pris un titre qui le liait intimement à Jésus : « Paul, apôtre du Christ » (début de Gal., 1 et 2 Cor., Col., Eph.) est l'équivalent de « Paul, serviteur du Christ » (début de Rom. et de Phil.). Il a, tout comme le Christ, repensé sa vocation en fonction de l'image et du type du Serviteur souffrant du *Livre d'Isaïe* (Is. 42 ; 53). Paul qui a résumé la prédication du message en écrivant aux Corinthiens qu'il ne connaissait plus désormais que le Christ crucifié sait que, pour rendre témoignage au Christ crucifié et ressuscité, il doit accepter les souffrances qui accompagnent désormais tout apostolat : le Christ veut des témoins à sa ressemblance et qui continuent fidèlement la vie rédemptrice du Christ parmi les hommes. Paul peut attester qu'il porte en sa personne les « marques » du Christ (Gal. 6, 17) et « la mise à mort du Christ » (2 Cor. 4, 10), continuant ainsi pour l'Eglise les tribulations du Christ (Col. 1, 24).

l'humilité apostolique

Le mépris recueilli par l'apôtre et la faiblesse et petitesse de son rôle aux yeux des hommes continuent la figure du Serviteur Souffrant ; la force de Dieu qui a ressuscité le Christ passe à travers la faiblesse de l'apôtre pour susciter la vie du Christ dans les chrétiens (2 Cor. 13, 4). Il est parmi les frères un reflet de plus en plus parfait de la gloire du Seigneur Jésus (2 Cor. 3, 18), reflet du Seigneur glorieux - par la puissance de vie que Dieu produit à travers sa faiblesse - comme celui du Christ souffrant ; comme le Christ, il est doux et humble, spécialement quand il est obligé de faire valoir son autorité dans une communauté qui essaie de la secouer (2 Cor. 10, 1 ss), l'ambassadeur de la réconciliation avec Dieu, réconciliation obtenue par le Christ. Parce que sa personne continue celle du Christ, son action apostolique ne peut apparaître comme une conquête triomphale du monde païen au Christ, mais comme un combat où, à travers la

faiblesse de l'homme, triomphe la force de Dieu [2]. « Cet effacement derrière l'action de Dieu oblige Paul à l'humilité : il accepte d'être le dernier parmi les apôtres et même parmi les chrétiens (Eph. 3, 8) ; dans le même sens, il se dit « le serviteur de l'Evangile » (Col. 1, 23), « le serviteur de l'Eglise » (Col. 1, 25). Tout en revendiquant son autorité apostolique, il se compte lui-même pour rien (2 Cor. 12, 11). Cette intelligence de l'action de Dieu à travers son ministère est le fruit de la foi : la reconnaissance de la toute-puissance de Dieu qui apparaît le mieux lorsqu'elle se manifeste à travers la faiblesse humaine. La conviction de continuer le ministère du Christ et de lui être rattaché explique seule l'assurance de l'apôtre en même temps que la conscience de son autorité : il affirme n'être inférieur en rien à de soi-disant « super-apôtres » qu'un certain temps un groupe de Corinthiens préfèrent à Paul, leur père dans la foi (2 Cor. 11, 5). Son assurance et sa vanterie lui viennent de Dieu qui lui a tout donné, ainsi que du Seigneur Jésus qui la cautionne (2 Cor. 10, 12-18 ; 1 Thess. 2, 2.4). Les faibles moyens dont Paul dispose en face d'une tâche colossale et les résultats malgré tout surprenants de son ministère, tout cela prouve la force de Dieu qui agit en son apôtre. Une de ses affirmations va très loin en ce sens : son action apostolique n'a de résultat que dans la mesure où Dieu la lui accorde ; il est le serviteur de la foi dans la mesure du don de Dieu, rien de plus (1 Cor. 3, 5). Paul reconnaît n'avoir de pouvoir que par Dieu et au nom de la vérité (2 Cor. 13, 8) ; la force divine lui est donnée pour l'édification des fidèles, pour les faire parvenir à la maturité de la vie chrétienne (voir Eph. 4, 13 et surtout Col. 1, 28). On comprend qu'avec cette vue de foi profonde, Paul accepte de renoncer à tout honneur et privilège pour exercer plus parfaitement son rôle de serviteur de Dieu et du Christ au milieu de ses frères (voir surtout 1 Cor. 9 et aussi Rom. 9, 3) [3]. »

L'humilité lui permet d'être un témoin fidèle : il n'a rien de la mentalité d'un propriétaire qui profiterait de sa fonction d'apôtre, pas plus que l'esprit d'un novateur ; l'humilité lui permet le désintéressement et la fidélité qui conditionnent le témoignage fidèle. Même les charismes ne peuvent mettre sa personne en vedette ; il veille à ce qu'ils conservent leur but providentiel : assurer l'efficacité de son rôle de témoin du Christ dans la fidélité ; il ne peut songer à en tirer une gloire personnelle (2 Cor. 12, 5).

2. Cf. J. CAMBIER, *Le critère paulinien du ministère apostolique,* dans *Biblica,* t. XLIII (1962), pp. 481-518.
3. J. CAMBIER, art. *Paul,* dans DBS, t. VI, col. 279-387 ; col. 322.

Sa connaissance du Christ fait de Paul un apôtre qui connaît d'une manière privilégiée le témoignage à rendre de l'évangile. Sa fidélité et son amour du Christ en font un témoin véridique de la personne et de l'évangile du Christ.

TÉMOIN VÉRIDIQUE

fidèle au plan du père

Paul est un témoin vrai et véridique dont l'autorité remonte à Dieu lui-même qui l'avait prédestiné dès sa naissance à devenir le témoin du Christ auprès des nations (Gal. 1, 15 ss). Le résultat de son action apostolique est sa lettre de créance qu'il présente aux Corinthiens qui discutent son autorité d'apôtre : « ils sont une lettre du Christ écrite par l'Esprit du Dieu vivant » (2 Cor. 3, 1-3). Il ne trafique pas de la vérité - comme le font ses concurrents à Corinthe qui exploitent les chrétiens (2 Cor. 11, 20) - mais il prêche l'évangile du Christ devant Dieu, avec l'autorité de Dieu (2 Cor. 2, 17 ; 4, 2) ; sa conduite est dictée par la fidélité au Dieu éternel et vrai (2 Cor. 1, 17 ss), et ce n'est pas aux hommes qu'il cherche à plaire. Même dans la réalité concrète de sa mission, saint Paul reste fidèle au plan de salut manifesté par Dieu dans l'histoire sainte. Les Juifs sont le peuple élu de Dieu ; c'est aussi à eux que lui, l'apôtre des nations, adressera d'abord sa prédication (Rom. 1, 16 ; 9-11), continuant ainsi la tradition divine dans la communication du salut aux hommes. La narration des Actes confirme cette fidélité qui ne peut être considérée comme une habileté de sa part, l'expérience ayant dû très tôt le convaincre du peu de succès de sa mission auprès de ses compatriotes.

fidèle à l'évangile du christ

« Je ne me prêche pas moi-même, mais le Christ Jésus, le Seigneur » (2 Cor. 4, 5). Par ces paroles on voit que Paul avait bien conscience de prêcher le véritable évangile du Christ, celui que les Apôtres de Jérusalem avaient commencé à prêcher. Il ne pourrait admettre que son évangile, la bonne nouvelle du salut, qu'il a reçu du Christ lui-même (Gal. 1, 11 ss) soit différent de celui des églises de Palestine. Après trois ans d'évangélisation, à la suite sans doute des premières difficultés que lui suscitaient des

judaïsants venus de Jérusalem, il était allé trouver Pierre et Jacques à Jérusalem et avait conféré avec eux pendant quinze jours. Les difficultés devenant plus grandes, une véritable crise d'unité d'Eglise menaçait son apostolat. De fait, les menées des judaïsants jetaient le trouble dans la jeune chrétienté très ouverte d'Antioche, à qui, en plus du message chrétien, on voulait imposer des obligations spécifiquement juives. Paul, accompagné de Barnabé, remonta à Jérusalem ; ceci se passait quinze ans après son premier voyage à Jérusalem ; une décision solennelle était attendue des autorités de Jérusalem. Il semblait impossible à Paul que la mission auprès des Gentils ait manqué de fidélité dans la présentation du témoignage évangélique ; le problème de conscience qui se posait à l'Eglise devait être douloureux pour Paul (Gal. 2, 1 ss) : il fallait qu'il fût résolu dans la clarté par les autorités assemblées à Jérusalem. Paul obtint gain de cause pour la vérité de l'Evangile ; il était reconnu comme témoin fidèle du Christ et même son rôle de chef de l'église de la gentilité accepté officiellement. Ce ne sera pas la fin des persécutions pour Paul de la part des judaïsants ; mais du moins son action était-elle désormais officiellement reconnue. A l'occasion de nouvelles difficultés dans les communautés chrétiennes de Galatie, Paul rappellera à ses chrétiens chancelants les grandes lignes de son évangile ; le ton polémique de la lettre aux Galates laisse voir l'apôtre courageux et combatif autant que le fidèle défenseur du véritable évangile du Christ.

Quelques années plus tard, une expérience missionnaire à Athènes - si l'on en croit son compagnon Luc (Actes 17, 16-34), saint Paul avait essayé de capter son auditoire féru de philosophie avant de leur exposer le message du Christ mort et ressuscité pour notre salut - qui se solda par un échec, renforça encore la fidélité de Paul dans la présentation de l'évangile du Christ. Désormais il ne veut plus connaître que le Christ mis en croix, source de notre salut. Il a davantage conscience maintenant de sa faiblesse à faire accepter l'évangile du Christ par les païens ; dans une nouvelle expérience missionnaire à Corinthe, il ne veut plus attendre le succès de son témoignage apostolique que de la force même de la parole de Dieu et de l'action de l'Esprit Saint (1 Cor. 2, 1-5). Il sait mieux qu'il est le témoin et comme le canal de la vérité efficiente de la parole de Dieu qui fait connaître le Christ par l'Esprit Saint.

Vingt ans de réflexion chrétienne et d'apostolat missionnaire dans tout l'Orient chrétien aboutiront à un exposé théologique, l'épître aux Romains, qui est devenu pour toutes les générations de l'avenir la page capitale pour l'intelligence du message du Christ,

au même titre que nos évangiles. L'épître aux Romains mérite à Paul la qualification de témoin de l'évangile, au même titre que les auteurs de nos évangiles canoniques.

le christ des évangiles dans les lettres de paul

Tout le monde reconnaît l'importance de la personne du Seigneur Jésus pour l'intelligence de la religion et de la théologie de Paul. Mais, selon certains auteurs, Paul n'aurait pas prêché le Christ de nos évangiles. Sur le modèle des mystères grecs, il aurait construit un être céleste et divin tout préparé à être accepté par ses auditoires grecs. Quand on connaît la fidélité de Paul, on comprend mal comment on a pu proposer pareille hypothèse. La lecture des épîtres dans une perspective chrétienne ne permet pas cette interprétation ; les Anciens qui savaient lire leurs textes n'avaient jamais imaginé semblable théorie. Le Seigneur Jésus que Paul « a vu » à Damas est un être céleste certes, mais aussi un être historique, né d'une femme (Gal. 4, 4) et descendant de la race de David (Rom. 1, 3). Sa réflexion théologique sur l'histoire sainte du véritable Israël et sur la personne du Christ ne l'a jamais coupé du Christ de l'histoire. C'est du Christ historique qu'il nous parle, celui qui mourut pour nos péchés, fut mis au tombeau, ressuscita le troisième jour (1 Cor. 15, 3 ss), fut proclamé Seigneur par le Père (Phil. 2, 9-11) et nous sanctifiant à partir et à cause de sa résurrection par l'action de l'Esprit Saint (Rom. 1, 4). Si la réflexion théologique de Paul a surtout mis en relief le tout premier donné de la tradition chrétienne primitive : « le Christ est mort et ressuscité », il reste qu'il a relevé assez de points concrets qui montrent sa connaissance d'une tradition évangélique : Jésus est né d'une femme ; il est venu à la fin de la première période de l'histoire sainte (Gal. 4, 4 ; Marc 1, 15) ; il institua la Cène la nuit où il fut livré (1 Cor 11, 23 ; les récits de la Passion dans nos évangiles canoniques) ; Paul témoigne que Jésus vécut une vraie vie humaine avec tout ce que cela comporte de limitation, de « faiblesse », dira-t-il (2 Cor. 13, 4 ; Phil. 2, 6-8), acceptant la mort de la croix. Paul connaît le collège des Douze choisis par le Christ (1 Cor. 15, 5), citant les noms de Pierre et de Jean et celui de Jacques, le frère du Seigneur (Gal. 1, 18 ss) ; il enseigne la fidélité aux traditions de l'église de Judée et, dans la première épître aux Corinthiens il cite spécialement la tradition de la Cène et celle de la résurrection du Christ ; il mentionne des paroles du Christ sur l'indissolubilité du mariage (1 Cor. 7, 10 ; Marc 10, 12) et sur le salaire que mérite l'ouvrier évangélique (1 Cor. 9, 14 ; Luc 10, 7). Très probablement

2 Cor. 10, 1 est le rappel d'un point évangélique fondamental : la douceur-humilité enseignée par Jésus (Matt. 11, 29). Paul n'avait pas, dans ses lettres, à transcrire les évangiles ; il suffit que l'on voie clairement que le Christ dont il parle est bien celui qui s'est manifesté dans l'histoire et dont nos évangiles nous rapportent les dits et les faits. Les lettres de saint Paul ne sont qu'un moyen subsidiaire d'exercer son témoignage du Christ ; son travail principal était de le prêcher (cf. 1 Cor. 1, 17).

fidélité et adaptation

Sa fidélité à l'évangile du Christ est une fidélité vivante ; elle s'adapte aux milieux évangélisés : à Corinthe il présente l'évangile comme une doctrine de sagesse ; en Asie Mineure le Christ est présenté comme Seigneur céleste bien au-dessus de toutes les puissances célestes qu'avaient invoquées autrefois les chrétiens de ses communautés et qui les séduisaient encore. Le développement de la réflexion religieuse de Paul fera que des centres d'intérêt différents prendront successivement la vedette dans sa prédication. « Non pas que Paul change de théologie évidemment ; mais la perspective eschatologique, qui est présente dans toute l'œuvre de Paul, est fort soulignée dans les premières lettres (1 et 2 Thess.) ; les valeurs de vie chrétienne, présentes dès le début et qui reviendront dans les épîtres de la captivité, dominent dans les grandes épîtres (Gal., 1 et 2 Cor., Rom.) ; enfin dans l'épître aux Colossiens et aux Ephésiens, les préoccupations ecclésiologiques sont plus accentuées [4]. »

Si Paul a parfois usé de force vis-à-vis de certaines communautés (Gal. 3, 1 ss ; 2 Cor. 10, 1 ss ; Rom. 16, 17-20), jamais l'énergie dont il fait montre n'est un moyen de défendre ses idées personnelles : c'est sa personnalité de témoin de la vérité du Christ qui le rend aussi violent et absolu. Par contre, quand la vérité de l'Evangile n'est pas en cause, il est capable de concessions qui étonnent dans le chef des défenseurs de la liberté des Gentils (Nations) [5] et il recommande aux « forts » - ceux qui ont la connaissance des droits que leur donne la liberté chrétienne - d'être compréhensifs vis-à-vis des « faibles » ; lui-même donnant l'exemple, se fait tout à tous, et cela uniquement pour mieux faire accepter le témoignage qu'il porte en faveur de l'Evangile (1 Cor. 9, 22 ss). Il est serviteur de la vérité du Christ et son témoin fidèle.

4. Art. *Paul*, DBS, t. VI, col. 292.
5. Cf. la décision de laisser circoncire Timothée : Actes 16, 3.

Paul, pendant des années, a vécu l'expérience de continuer la passion du Christ, de sentir passer la force rédemptrice de la vie du Seigneur à travers son témoignage apostolique (2 Cor. 13, 3 ss). Il rappelle cette même expérience quand il écrit aux Philippiens : « Je souhaiterais mourir pour être définitivement avec le Christ, mais il vaut sans doute mieux pour vous que je continue sur terre l'œuvre du Christ » (Phil. 1, 21-26). L'attitude de Paul trouve son explication dans une confidence : sa vie comme sa mort glorifient le Christ (Phil. 1, 20), parce que « pour moi, leur écrit-il, vivre c'est le Christ » (Phil. 1, 21). Quelques années plus tôt, rappelant aux Galates qu'il avait sacrifié sa religion de bon Juif pour être crucifié avec le Christ, et cela à la gloire du Père, il leur fait aussi cette confidence sur la profondeur de sa consécration au Christ : « Ma vie n'est plus la mienne, c'est la vie du Christ en moi » (Gal. 2, 20). Ce témoin unique du Christ pourra écrire à ses chrétiens : « Imitez-moi comme j'imite le Christ » (1 Cor. 11, 1 ; 4, 16 ; 1 Thess. 1, 6).

fidèle à l'esprit du christ

C'est par la force de l'Esprit Saint que Paul rend son témoignage au Christ qu'il appelle « une diaconie de l'Esprit » (2 Cor. 3, 8). Si c'est une révélation du Seigneur Jésus qui lui a donné sa première instruction chrétienne, celle-ci s'approfondit par l'Esprit du Seigneur, « car le régime religieux introduit par le Seigneur Jésus est celui de l'Esprit Saint » (2 Cor. 3, 17). Pour comprendre le message du Christ dont il est le témoin, pour diriger ses communautés « dans les voies du Seigneur Jésus », Paul est parfois obligé de rappeler à ses fidèles qu'il possède lui aussi l'Esprit de Dieu (1 Cor. 7, 40). Il peut écrire aux chrétiens d'Asie : la façon dont je parle de l'Evangile - et à ce moment de sa vie, Paul l'appelle parfois le mystère du Christ ou le mystère de Dieu - doit vous convaincre de l'intelligence que j'en ai reçue. Ainsi, la révélation de l'Ancien Testament s'est développée et organisée autour de l'intuition fondamentale que fut la révélation du Seigneur Jésus à Damas (Gal. 1, 16) ; elle s'est étoffée par les renseignements à lui transmis par la première catéchèse chrétienne ; enfin elle s'est approfondie par d'autres « révélations » du Seigneur Jésus (2 Cor. 12, 1-4) et surtout par l'intelligence que l'Esprit Saint, lui donnait de l'Evangile. Le même Esprit lui donnait sa force, qui dans la vie de Paul s'exprime dans la patience à accepter le mépris des hommes et dans les conditions de faiblesse à travers lesquelles il doit donner son témoignage à la vérité du Christ. La liberté « spirituelle » de Paul lui vient de l'Esprit Saint : « là où est l'Esprit du Seigneur, écrit-il, là est la

liberté » (2 Cor. 3, 17) : on peut dire que la liberté spirituelle du chrétien est corrélative à la profondeur de sa connaissance spirituelle du Christ et de son message. La connaissance toute particulière qu'en a l'apôtre Paul a fait de lui un témoin privilégié du message chrétien.

témoin soucieux de parler à tout l'univers

Sans doute Paul est-il servi par une intelligence remarquable - un exposé comme *1 Cor. 1, 18 - 4, 21,* les synthèses de *Romains* et *Ephésiens* en sont la preuve - et par une volonté forte doublée d'un caractère entier ; il était ainsi un homme d'action né : il faut en tenir compte pour expliquer son activité de témoin du Christ. Mais sans vouloir séparer les qualités humaines de Paul de la force divine qui l'a habilité à rendre témoignage au salut apporté par le Christ, il faut reconnaître que le principal élément d'explication de l'activité de Paul réside dans la connaissance de foi s'exprimant en charité que Paul avait à un degré éminent. Il a compris mieux que n'importe quel autre apôtre que l'évangile du Christ est une force divine opérant le salut en tout croyant, qu'il soit païen ou juif ; c'est la justice salvifique du Père apportant la vie de l'Esprit à ceux qui croient au Christ mort et ressuscité pour nous sauver. Le salut étant apporté par le seul Seigneur Jésus, Paul insiste sur le fait que l'institution juive n'est plus nécessaire au salut et que l'on ne peut donc plus l'imposer aux païens qui se convertissent au Seigneur Jésus : ce serait laisser croire que la grâce du Christ ne suffit pas au salut ! Ainsi, la défense de la liberté du chrétien, expression de la fidélité à l'Evangile, était-elle liée à l'universalité de la prédication de l'Evangile : Paul, l'apôtre des nations, se devait d'être en même temps le défenseur de la liberté des chrétiens ; la pureté de l'Evangile était une condition de son universalité (Gal. 2, 1-10 ; Actes 15). Paul, témoin privilégié de cette doctrine, a également été, dans le concret de l'histoire, le réalisateur d'un apostolat universel, témoignant du Christ dans tout le monde oriental connu de son temps et concevant le projet d'une prédication analogue dans le monde occidental de l'époque (Rom. 15, 14-24).

La valeur-clé expliquant la vie de saint Paul est son ministère apostolique, c'est-à-dire la manière dont il porte témoignage au Christ en prêchant son évangile.

Saint Paul a pu être le témoin par excellence du Christ parce qu'il

possédait à un degré éminent la liberté chrétienne : libre vis-à-vis de tout, il pouvait appartenir pleinement au Christ, « connaître » et accepter pleinement son Seigneur ; parfaitement libre de tout esclavage vis-à-vis de toute valeur terrestre, il pouvait se faire tout à tous ; il était ainsi dans un état de grâce de fidélité pour porter le témoignage du Christ parmi les nations avec générosité et désintéressement, avec vérité et charité, conservant ses églises dans la vérité du Christ sans garder la surcharge du judaïsme, les maintenant cependant dans la soumission à l'autorité apostolique et dans l'acceptation des traditions des églises de Judée.

Dans notre monde actuel, toute valeur humaine doit, pour se faire accepter, se situer d'une manière obligée dans une dimension universelle ; cela vaut d'une manière urgente pour l'évangile du Christ qui s'adresse à tous les hommes de toutes les nations. Saint Paul, témoin par excellence du Christ, nous rappelle le souci de vérité en même temps que celui de l'universalité, et par conséquent la nécessité de l'adaptation du message essentiel aux diverses cultures des hommes afin que chaque peuple, chaque civilisation rende gloire à Dieu par le même Seigneur Jésus, d'un seul cœur et dans l'unité de la seule Eglise du Christ, mais dans la diversité de ses moyens de culture et de mentalité.

Il est consolant pour les chrétiens d'aujourd'hui que le chef de l'Eglise catholique, le pape Paul VI, ait voulu, en prenant le nom de l'apôtre des Gentils, manifester l'urgence pour l'Eglise de permettre à tous les peuples du monde d'exprimer, dans la diversité de ses moyens, son acceptation de l'unique vérité du Christ. Cette œuvre de vérité et de patience pourrait permettre enfin la réalisation du vœu de saint Paul : tous les peuples de la terre loueront d'une manière différente - signe de sincérité et d'authenticité humaine, mais dans l'unique vérité - la vérité divine révélée en la Personne du Christ - le Dieu et le Père de Notre Seigneur Jésus Christ (cf. Rom. 15, 5 ss) : ce serait le resplendissement de la vérité par le témoignage varié que lui rendraient toutes les nations de la terre. Ce serait aussi la réalisation historique de la vérité théologique affirmée par saint Paul pour caractériser la situation de tous les hommes depuis la proclamation du salut par le Christ : « Il n'y a donc plus de Grec et de Juif, de circoncision et d'incirconcision, de Barbare, de Scythe, d'esclave, d'homme libre ; de toutes façons, dans toutes les nations, il n'y a plus que le Christ » (Col. 3, 11 ; cf. Gal. 3, 28).

LEOPOLDVILLE - JULES CAMBIER SDB
PROFESSEUR A L'UNIVERSITE LOVANIUM

AUX SOURCES DE L'OPTIMISME MISSIONNAIRE

Saint Paul apparaît comme le modèle des apôtres de tous les temps, pour sa foi en l'efficacité de l'apostolat. Mais, sans vouloir rabaisser la grandeur de l'Apôtre, beaucoup pensent que les premiers temps de l'Eglise furent des temps privilégiés ; la grâce était alors plus abondante et l'Esprit Saint travaillait plus ouvertement. Aujourd'hui, l'Eglise semble piétiner. L'explosion démographique recule dans un avenir inimaginable le jour de la conversion de l'humanité. Partout surgissent de terribles obstacles à l'évangélisation des peuples. Le missionnaire doit-il, pour reprendre courage, se figurer le jour où la terre sera tellement surchargée d'habitants qu'elle n'en pourra porter davantage ? Il serait alors possible pour l'Eglise de rattraper à la course l'humanité enfin bloquée dans son expansion. Le missionnaire a d'autres raisons d'espérer. Il peut se dire que la diffusion de la vérité chrétienne n'obéit pas aux mêmes statistiques que l'accroissement de la population. Certains pays se sont, au cours de l'histoire, réveillés chrétiens sans l'avoir voulu, par la volonté d'un prince. Il peut aussi arriver que l'atmosphère dans un pays soit tellement imprégnée de christianisme que la population marche insensiblement vers le baptême. Ceci s'est produit et peut encore se produire.

Saint Paul ne semble jamais avoir raisonné ainsi. Il ne raisonnait guère sur ces choses. Il avançait d'âme en âme. C'est ainsi qu'il a bâti ses chrétientés. A toute âme bien disposée il présentait le Christ et nombreuses sont, dans l'apostolat de Paul, les conversions individuelles auxquelles il a consacré toute son âme. Une âme est une âme et vaut un monde. Ce que Paul disait de son zèle pour ces petites communautés qu'il avait fondées, il le disait de chacune des âmes qu'il avait données au Christ.

Mais ce n'était pas sur le nombre des conversions que Paul fondait son enthousiasme. Cet enthousiasme était fondé non sur le résultat mais sur la certitude qu'il avait de faire ce que le Christ lui demandait de faire. Son action n'était pas son action personnelle. Elle était celle du Christ.

Nous savons tous, en mission, combien il est facile de se laisser décourager par les difficultés et par l'insuccès. Nous sommes venus en mission pour réussir et nous devons chercher le succès. Mais il nous faut des âmes capables de résister à la corrosion du découragement. Or ce qui donne aux apôtres l'enthousiasme et la foi conquérante, Paul le sait et il peut nous l'apprendre.

Son secret tient en trois certitudes : la certitude d'avoir donné sa foi au Christ et de ne s'être pas trompé en le faisant ; certitude que l'homme est capable de s'ouvrir à la grâce de Dieu et de la recevoir ; certitude que la puissance active de l'apostolat est non dans le charme de la parole humaine mais dans la puissance active et victorieuse de la parole de Dieu.

LA FOI AU CHRIST

« Je sais en qui j'ai cru » (2 Tim. 1, 12). Cette parole est une des clés de la psychologie paulinienne. Paul sait en qui il a cru, en qui il a mis sa confiance. Cette assurance lui permet de se lancer dans une entreprise surhumaine, l'évangélisation du monde païen. Rien ne pourra l'arrêter, ni les coups, ni l'insuccès, ni les déboires, car son assurance n'est pas en lui.

les certitudes fondamentales de l'apôtre

Paul a eu, devant Damas, la certitude fulgurante de la réalité du Christ, de sa vie historique, de sa mort, de sa résurrection, de sa gloire et de sa vie en chacun de ces pauvres fidèles qu'il poursuit de sa haine. En cette minute de vision, son univers s'est renversé.

Il croyait faire plaisir à Dieu en poursuivant les disciples de son Fils. Or, ce méprisé, ce renégat, cet imposteur, ce crucifié, il doit y croire maintenant... Cette croix, cette rédemption dont parlent ceux qu'il persécute, il y croit. Comme Juif traditionnaliste il y voyait un scandale, comme Juif teinté d'hellénisme il en percevait la folie... Et à cela maintenant, l'ayant compris, il croit.

Les *Actes* nous disent que Paul, quand il se releva de terre, avait les yeux grands ouverts mais ne voyait rien (Actes 9, 8). Il fallut le conduire par la main. Le Christ l'avait ébloui et rendu aveugle. Ce choc laissa Paul comme un pauvre homme abattu, secoué jusque dans les profondeurs de son être, anéanti sur les ruines de la foi de son enfance. « Trois jours durant, il resta sans voir, ne mangeant et ne buvant rien » (Actes 9, 9). Il faudra que le Seigneur envoie Ananie lui imposer les mains pour lui rendre la vue et faire descendre sur lui l'Esprit Saint.

Le Seigneur, selon sa manière ordinaire d'agir envers les âmes de choix, l'avait abattu et aussitôt relevé... Où était la grande fierté de Paul en ces jours de Damas ? Paul, terrassé, avait été « pris » par le Seigneur. Cette saisie par le Seigneur a marqué toute sa psychologie.

Tant que Paul n'avait fait qu'attaquer le Christ dans ses fidèles, il semblait triompher. Mais quand le Christ se manifesta en personne, dans sa gloire, le persécuteur reçut le coup décisif. Vaincu, Paul a été saisi par le Christ. C'est ce qui fonde sa foi. Il y fait une allusion dans sa lettre aux Philippiens à qui il écrit : « ...Je poursuis ma course pour tâcher de saisir, ayant été saisi moi-même par le Christ Jésus » (Phil. 3, 2). Sa foi se base sur une lumière illuminant la saisie de son être par Celui qui se montrait. Ceci explique pourquoi, dans son explication du mystère du Christ, il passe constamment des lumières de la foi à l'attachement au Christ et à la vie en Lui.

A cette certitude de l'existence du Christ dans sa gloire, s'ajoute pour Paul celle de sa vocation particulière. Il se sait « mis à part dès le sein de sa mère et appelé par sa grâce » pour que Dieu lui « révèle son fils », afin qu'il puisse « l'annoncer parmi les païens » (Gal. 1, 15-16). Il sait que le Christ a fait tomber les hésitations d'Ananie en lui disant : « Va, car cet homme est un instrument pour porter mon nom devant les païens, les rois et les enfants d'Israël. Moi-même, en effet, je lui montrerai tout ce qu'il lui faudra souffrir pour mon nom » (Actes 9, 16).

Je parlerai plus loin de l'assurance qu'a Paul de la puissance transformante de la grâce et de la force de la Parole de Dieu. Mais l'assurance fondamentale, celle qu'il faut présenter la

première, parce qu'elle fonde son attachement au Christ et anime son zèle apostolique, c'est la connaissance qu'il a du lien indéfectible qui l'unit au Christ.

Paul a cru en celui qui l'avait saisi. Dans son expérience de Damas, il a vu le Seigneur, il a découvert son mystère. Il est passé du plan de la Loi à celui de la grâce. Désormais il ne parlera plus sens humain mais connaissance divine. Le mystère qu'il a découvert est devenu sa vie, et pour lui, vivre c'est le Christ.

C'est à cette profondeur qu'il essaie de faire descendre ses fidèles. Le Christ, il l'a vu et il le connaît tout autant que ceux qui l'ont suivi pendant son ministère. Quand on met en doute cette connaissance du Seigneur qui est la condition requise pour être mis au nombre des apôtres, il réplique : « Ne suis-je pas apôtre ? N'ai-je pas vu Jésus, notre Seigneur ? » (1 Cor. 9, 7). Il a vu le Seigneur et le Seigneur l'a choisi. Cela lui suffit.

l'immensité de sa vision

Dans sa vision, Paul a saisi la hauteur, la profondeur, la largeur du mystère du Christ (Eph. 3, 8-12 et 14-19). Il a vu le Christ plus intensément et plus intimement que la plupart de ceux qui ont vécu avec lui. C'est pourquoi il en parle avec une exultation qu'on ne trouve dans aucun autre texte sinon dans ceux de saint Jean. Cette ardeur brûle encore dans les épîtres qu'il nous a laissées. Paul peut se dire apôtre et plus apôtre que les autres pour avoir pénétré plus profondément que les autres dans le mystère de la mort et de la résurrection du Christ.

Dans la plupart de ses épîtres, il se contente de redire ce que le Christ apporte à ceux qui croient en lui, mais dans sa lettre aux Colossiens il présente une extraordinaire vision du Christ dans sa réalité divine et dans ses relations à l'univers entier.

> Il est l'image du Dieu invisible, Premier-né de toute créature, car c'est en lui qu'ont été créées toutes choses, dans les cieux et sur la terre, les visibles et les invisibles... Il est le principe... Dieu s'est plu à faire habiter en lui toute la plénitude et par lui à réconcilier tous les êtres pour lui, aussi bien sur la terre que dans les cieux, en faisant la paix par le sang de sa croix (Col. 1, 15 ss).

C'est cet ensemble qui forme l'univers de vision de l'Apôtre quand il part à la conquête du monde gréco-romain. Il voit toutes choses dans le Christ, celles d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Dans le Christ est fondée sa foi, en lui est l'espérance de son action. Il sait que jamais il ne sera séparé de Lui. Si fort est cet attachement qu'il fonde son enthousiasme et le soutient au milieu du déchirement intérieur, et des épreuves de l'apostolat. Paul va

répétant que sa foi n'est pas vaine et qu'il sait en qui il a cru. Pour tout homme qui croit, la même expérience est possible, tout espoir est permis.

l'intransigeance du messager

Pour gagner tous les hommes au Christ, Paul se fait juif avec les Juifs, gentil avec les Gentils. Mais s'il se fait ainsi tout à tous, c'est pour qu'il n'y ait bientôt ni Juifs, ni Gentils, mais des hommes transformés en Jésus Christ. Il combat tout particularisme en refusant d'attacher ses convertis à sa personne. Il ne veut pas que les uns se réclament d'Apollos, d'autres de Pierre et d'autres de Paul. Toutes les communautés qu'il a fondées, il les veut unies dans le Christ ainsi que chacun de leurs membres. Il est impitoyable contre ceux qui veulent diviser le Christ. Et pour rendre claire sa doctrine il développe la théologie du Corps mystique. Paul ramène ses convertis aux points essentiels de sa propre expérience qui lui a fait voir qu'il n'y avait qu'un seul Christ en tous, dans l'Apôtre et dans les fidèles.

En agissant ainsi, Paul allait contre les tendances naturelles de ses fidèles habitués aux rivalités de personnes sur le plan communautaire et à l'éclectisme religieux. Il se fait juif avec les Juifs, gentil avec les Gentils, sur le plan de la charité, mais sur le plan du message on peut dire que son attitude est caractérisée par une « inadaptation » fondamentale. En étudiant l'attitude de Paul, ce paradoxe devient une évidence. J'oserai dire que ce qui fait la force de Paul, c'est son inadaptation. Avec les milieux judaïsants qui voudraient un compromis, il demeure intransigeant. La Loi est remplacée par la grâce, il ne faut pas revenir en arrière. Dans la présentation du mystère de la Croix, il sait qu'il heurte et les Juifs et les Gentils. La Croix est un scandale pour les premiers et folie pour les autres. L'homme va à la gloire de la résurrection en passant par la Croix. Il ne peut rien vouloir d'autre ni rien prêcher d'autre que cette voie qui passe par la Croix. Ainsi le Christ l'a voulu et vécu. Paul n'y peut rien changer. Ce message, il ne le rabaisse pas pour le faire accepter par la faiblesse humaine. Il compte sur la puissance du Christ crucifié pour faire dans l'âme des autres ce qu'elle a fait dans la sienne.

missionnaires d'aujourd'hui

C'est toujours à l'expérience de la puissance du Christ agissant dans son âme que l'apôtre doit revenir pour fonder son optimisme. Ce n'est ni la joie des conversions nombreuses, ni le succès dans

la fondation de l'Eglise qui finalement donnent du cœur au missionnaire, c'est l'assurance de ne faire qu'un avec le Christ dans les joies comme dans les peines de l'apostolat, et d'être le dispensateur de sa grâce. Seule résiste à l'érosion de tous les déboires - nombreux dans l'œuvre missionnaire - la foi au Christ qui a sauvé le monde par sa parole, par sa mort et par sa résurrection. Je pense qu'il est bon d'insister sur cette gratuité de l'activité apostolique. Toute notre assurance nous vient de la conscience que nous avons de faire l'œuvre du Père et de son Fils. Or, cette conscience, nous l'avons dans la foi au Christ.

Sans cette assurance, dans quel océan d'incertitude seraient plongés grand nombre de missionnaires ? Allons-nous mesurer le plaisir que Dieu prend à nos entreprises au succès qu'elles rencontrent ? Bien naïf celui qui pense que la grâce produit ses fruits les plus abondants et les plus beaux là où se déploient plus d'activité ou de savoir-faire. Combien n'ont pour tout soutien dans leur labeur que la certitude d'être avec le Christ, de travailler avec lui... sans pouvoir froisser entre leurs doigts de beaux épis sortis de grains qu'ils ont semés.

S'il est une chose qui nous est bien cachée, c'est le temps et la profondeur de l'avènement du Sauveur dans les âmes. Le corps mystique du Christ est en pleine croissance, mais nous ne pouvons saisir les lois de cette croissance. Dieu en garde le secret. Ainsi travaillons-nous avec le Christ, appliquant la force du Christ à la conversion des âmes, pour obtenir des résultats qui déconcertent. Des années et des années d'efforts en pays d'Islam n'ont apparemment produit que de maigres résultats. Une décade d'effort dans une autre mission et une population chrétienne a surgi de tous les coins de la masse païenne. Ce qui fait la différence c'est parfois le zèle des apôtres, parfois la valeur des méthodes, mais le plus souvent c'est un ensemble de conditions politiques, sociales, culturelles, psychologiques, morales et religieuses. Il y a des pays qui sont mûrs pour l'Evangile. D'autres ne le sont pas encore. Pour d'autres, l'Eglise a laissé passer l'heure.

Dans bien des cas, l'Eglise a profité d'une situation privilégiée, dans un pays mûr pour l'Evangile. D'ordinaire, cette maturité n'est pas le fruit de l'effort de l'Eglise. Cependant, dans bien des missions, c'est l'effort intelligent des missionnaires, le sens des exigences du temps, l'adaptation des méthodes qui a décidé de la victoire de la grâce. Il est impossible d'analyser les facteurs de succès des missions. Il y aurait pourtant là une étude de première utilité. Le point important que je veux simplement présenter, c'est la complexité d'un problème que certains simplifient un peu

trop. La grande difficulté que rencontre l'Eglise, c'est de savoir où elle doit faire porter son effort et comment l'organiser pour une plus grande gloire de Dieu et le plus grand bien des âmes. Il y a dans la pratique bien des erreurs. Les missionnaires le savent. Mais ce qui les console quand ils sont dans les coins les plus ingrats de la vigne du Seigneur, c'est l'assurance qu'ils appartiennent au Christ.

C'est, en définitive, sur cette foi inébranlable au Christ que nous basons notre enthousiasme d'apôtre. Cette foi nous fait voir, au-delà des échecs et des misères de l'apostolat, le triomphe de Celui en qui nous avons cru.

LA FOI EN L'HOMME NOUVEAU

L'expérience personnelle et le ministère apostolique fournissaient à Paul le second ressort de son enthousiasme et de son optimisme. Terrassé par le Christ, transformé au plus intime de lui-même, il savait à quelle profondeur la grâce pouvait agir et changer un homme. Paul, par son expérience, savait que la grâce avait fait de lui un homme nouveau dans le Christ.

la grâce est plus forte que le péché

Ce n'est pas quand il essaie de se faire écouter des Athéniens en leur disant qu'ils sont de la race de Dieu qu'il montre sa vraie foi en l'homme, mais c'est quand il parle de la naissance de l'homme nouveau. Saint Irénée explique comment le Christ « a apporté la nouveauté totale en se donnant lui-même ». Saint Paul, fort de son expérience, peut affirmer que la foi au Christ apporte un renouvellement qui transforme l'être humain jusque dans ses profondeurs tout en le laissant se débattre au milieu de ses misères et de ses tentations. En celui qui croit, la grâce est plus forte que le péché.

Peu d'hommes ont ressenti avec autant d'acuité la lutte entre la chair et l'esprit, mais Paul savait que la grâce était plus forte. Quand la chair semblait sur le point de l'emporter et qu'il criait vers Dieu, celui-ci lui disait simplement : « ma grâce te suffit » (2 Cor. 12, 9). Or, cette grâce avait été surabondante en lui, tellement que de persécuteur du Christ elle l'avait fait un autre Christ.

Si cette expérience n'avait été qu'une expérience personnelle et n'avait pu être renouvelée par d'autres, Paul n'aurait eu qu'à se

retirer dans la solitude. Or Paul, tout au long de son ministère, avait vu la grâce produire de merveilleux fruits dans des multitudes d'âmes de bonne volonté. C'est cette expérience sans cesse renouvelée qui le portait vers de nouvelles conquêtes.

Paul voit ses chrétiens de fraîche date s'insérer dans le Corps mystique, et vivre pleinement de sa vie. Pas plus en eux qu'en Paul, la grâce de Dieu n'a été vaine. Dans l'avenir lointain se profile déjà la silhouette de cette église qui aura un jour la parfaite stature du Christ. Paul sait que ses chrétiens connaissent des luttes semblables aux siennes, sans compter la tentation de retourner aux faux dieux pour les convertis du paganisme et aux observances de la Loi pour ceux qui viennent du judaïsme. Il sait que le péché abonde, dans ses communautés, mais que la grâce surabonde. La foi et la grâce ont en eux vaincu la chair et le monde.

Vous vous êtes dépouillés du vieil homme avec ses agissements et vous avez revêtu le nouveau, celui qui s'achemine vers la vraie connaissance en se renouvelant à l'image de son créateur. Là, il n'est plus question de Grec ou de Juif, de circoncision ou d'incirconcision, de Barbare, de Scythe, d'esclave, d'homme libre ; il n'y a que le Christ, qui est tout et en tout (Col. 3, 9-11).

En lisant les épîtres, nous découvrons bien vite en quelle estime Paul tenait ses chrétiens. S'il n'était pas aveugle sur leurs fautes, il était bien plus sensible au travail de la grâce dans leurs âmes et aux possibilités de sainteté qu'elles offraient. De cela il rendait continuellement grâces à Dieu.

Si le fondement de l'enthousiasme apostolique de Paul est sa foi au Christ, on peut dire sans exagération que sa foi en l'homme y entre à part égale, en ce sens qu'il croit à la puissance de la grâce et à la capacité de l'homme à recevoir Dieu. Dans l'action de la grâce, l'homme est « capable » de Dieu. S'il n'en était pas ainsi, Dieu n'aurait pas fait tant de frais pour la sanctification du monde.

l'incarnation établit l'immense capacité de l'homme

Le fondement de cette « foi en l'homme » n'est pas tellement l'action de la grâce perçue dans les âmes que le fait même de l'Incarnation. Cette Incarnation prouve l'immense amour de Dieu pour nous, mais elle nous révèle l'immense capacité de l'homme. Dans la psychologie de Paul, la foi en Dieu est inséparable de la foi en l'amour manifesté dans l'Incarnation. Il pourrait avoir écrit ces phrases de saint Jean :

Voyez quel grand amour nous a donné le Père, pour que nous soyons appelés enfants de Dieu - car nous le sommes... Bien-aimés, dès maintenant, nous sommes

enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Nous savons que lors de cette manifestation nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est (1 Jean 3, 1-2).

C'est donc dans l'Incarnation et dans l'accession à la filiation divine que l'homme est reconnu capable de Dieu. Il est remarquable que Paul qui n'a jamais vu le Christ durant sa vie terrestre insiste avec tant de force sur la réalité de l'Incarnation. Il n'y a pas dans l'Ecriture de mots plus forts que ceux de Paul sur ce sujet, excepté celui de Jean : le Verbe s'est fait chair.

Paul élevé dans la pure tradition juive savait quelle était la force de l'interdiction de représenter Yahvé sous des traits humains. Dieu se réservait de nous donner la seule image valable de lui-même en faisant prendre chair à son Verbe. Cette image. Paul nous la présente pour nous en faire admirer la grandeur, mais aussi pour fonder notre espoir, car le Christ, Fils unique du Père, Verbe incarné est le premier-né de la nouvelle race des enfants de Dieu.

le mystère de mort et de résurrection réalisé dans ses chrétiens

Par son incarnation, le Verbe entre dans une lignée humaine, « issu de la lignée de David selon la chair » (Rom. 1, 3). Il devenait ainsi membre de ce peuple choisi de l'ancienne alliance encore régi par une loi impuissante en face du péché. Dans cette loi, ni oblation, ni sacrifices, ni prescriptions légales ne pouvaient rétablir la paix entre Dieu et l'homme. C'est pour suppléer à ces déficiences que le Verbe venait en ce monde disant à son Père : « Tu n'as voulu ni sacrifice, ni oblation, mais tu m'as façonné un corps » (Hebr. 10, 5).

Tant que Paul était dans le judaïsme, il ne pouvait se rendre compte de l'impuissance foncière de la Loi. Ce qui est étonnant c'est la manière dont il a perçu le changement radical opéré en lui par la grâce. Ce changement radical est une nouvelle naissance, fruit de la venue du Christ dans l'âme. Le péché est mort en son âme. Paul le sait. Il sait aussi qu'il meurt de la même manière dans l'âme des chrétiens.

De fait, chose impossible à la Loi que la chair rendait impuissante, Dieu en envoyant son propre fils avec une chair semblable à celle du péché et en vue du péché, a condamné le péché dans la chair, afin que la justice de la Loi s'accomplît en nous dont la conduite n'obéit pas à la chair mais à l'esprit (Rom. 8, 1-4).

Pour triompher du péché dans l'homme et détruire son orgueil, le Verbe est venu « en condition d'esclave ». Comme cette humiliation n'aurait pas encore suffi à faire pénétrer la réparation au plus profond des sources de la faute, « il est passé par les mêmes

épreuves que nous, hormis le péché » (Hebr. 4, 5). Plus encore, ce Fils sans péché « Dieu l'a fait péché pour nous, afin que nous devenions justice en lui » (2 Cor. 5, 15). Il est difficile de trouver formules plus fortes pour exprimer l'action du Fils de Dieu dans notre chair de péché.

Fait péché pour nous, il a porté ce péché sur la croix, et c'est là que le péché a trouvé la mort... Mort sur la croix, le péché a été absorbé dans la gloire de la résurrection.

Pour Paul, ce n'est pas une théorie. Il a vécu cette réalité. Mais si cette expérience ne lui était que personnelle, il ne pourrait en parler avec tant de force. Or il voit ce mystère de mort et de résurrection réalisé dans ses chrétiens par le baptême et la vie chrétienne (Rom. 6, 3-13).

Ignorez-vous que nous tous qui avons été baptisés dans le Christ Jésus, c'est en sa mort que nous avons été baptisés ? Nous avons donc été mis au tombeau avec lui par un baptême en union à sa mort, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts pour la gloire du Père, nous vivions, nous aussi, d'une vie nouvelle...

le souffle qu'il faut pour entraîner les âmes

Voilà ce qu'est le mystère du Christ dans les âmes. Sur de tels horizons de rachat, de salut et de vie chrétienne, les perspectives de l'apostolat deviennent exaltantes. Les âmes ne peuvent pas ne pas ressentir la contagion de la joie de Paul. Et on comprend pourquoi Paul avait une telle emprise sur elles. Il ne les tenait pas en leur apprenant simplement des prières et des pratiques religieuses ; il les révélait à elles-mêmes dans la lumière de la grâce qui les avait transformées et il les élevait dans le souffle de sa propre exultation. A la fin de sa vie, dans une lettre à son cher Timothée, il pouvait chanter cet hymne à la révélation du mystère du Christ :

Il est grand le mystère de la piété :
Il a été manifesté dans la chair,
justifié dans l'Esprit,
vu des Anges,
proclamé chez les païens,
cru dans le monde,
enlevé dans la gloire (1 Tim. 3, 6).

Quand Paul écrivait ces lignes, il avait l'expérience de sa vie d'apôtre. La grâce pouvait faire dans les âmes les merveilles qu'elle avait faites dans la sienne. Ce n'est pas un homme déçu qui regarde son œuvre. Il n'a pas été victime d'une illusion. Il sait en qui il a cru, il a mené le bon combat, il a gardé la foi. Il sait

qu'une couronne lui est réservée, à lui et à tous ceux qui auront attendu avec amour l'Apparition du Christ (2 Tim. 4, 6-7).

Nombreux étaient au temps de Paul les apôtres de l'Evangile, mais combien avaient une vue aussi prenante du mystère du Christ ? Leur enthousiasme n'avait pas des racines aussi profondes que celui de Paul. Notre apôtre a subi beaucoup d'épreuves, mais jamais son enthousiasme n'a été abattu. Il a vu le péché dans ses communautés ; pourtant il n'a pas perdu courage et jamais il n'a pris une attitude d'homme déçu.

missionnaires d'aujourd'hui

Le problème demeure pour les missionnaires de tous les temps de cette profonde déception qui risque de les saisir après les années d'apostolat ou infructueux ou fructueux simplement en apparence. Beaucoup d'entre eux, après des années de travail diraient volontiers, comme les deux disciples d'Emmaüs : « Nous espérions ». Ils espéraient peut-être des succès faciles, des conversions innombrables grâce à des méthodes merveilleuses. Et puis, ils se sont heurtés à des difficultés pour lesquelles ils n'étaient pas armés. Leur expérience personnelle de Dieu n'était sans doute pas assez profonde. Si elle l'était, ils ont laissé les échecs saper peu à peu leur confiance en Dieu... et puis la lourdeur naturelle a accentué le découragement. Ils ont fini par douter de la puissance de la grâce dans les âmes. Ils pensaient peut-être que la grâce allait les changer immédiatement. Ils n'ont pas su attendre et ce zèle humain a tout gâté...

Il est impossible de se figurer toutes les causes de découragement qui peuvent finalement ruiner une œuvre apostolique. Mais il est possible, en regardant Paul, de savoir sur quoi s'appuyer pour garder une confiance semblable à la sienne : foi en Dieu, foi en l'homme. Les deux vont de pair. Il en est comme des deux commandements, car si l'homme est « capable » de Dieu, c'est par la disposition de la grâce divine. L'espoir fondé dans le Christ d'une divinisation de l'homme par la grâce, justifie l'optimisme de l'apôtre.

Les motifs qu'avait Paul de croire à la capacité de l'homme de recevoir Dieu demeurent toujours. L'Incarnation nous est aussi présente qu'à lui... et la longue histoire de l'Eglise avec ses martyrs, ses saints et ses milliards de fidèles amis de Dieu nous est un témoignage de plus de la divinisation des âmes par la grâce. Aux témoins qu'avait Paul, combien ne pouvons-nous pas en ajouter !

LA FOI EN LA PAROLE

« Vivante est la parole de Dieu, efficace et plus incisive qu'aucun glaive » (Hebr. 4, 12). Ce qu'était la parole de Dieu au temps de Paul, elle le demeure maintenant. Si l'apôtre des temps modernes y croit, elle peut encore faire des merveilles.

Paul avait le verbe fort, incisif, mordant parfois. Mais l'enthousiasme que ses paroles suscitaient n'aurait pas eu de suite, s'il n'avait été l'instrument de la proclamation du mystère de la Rédemption. Paul ne parle pas en son nom, il parle la parole de Dieu.

démonstration d'esprit et de puissance

Paul a cru à cette parole, il a cru à sa puissance. Il pouvait dire qu'il n'était pas venu « annoncer le témoignage de Dieu avec le prestige de la parole ou de la sagesse », mais qu'il n'avait voulu savoir parmi les fidèles que Jésus Christ et Jésus crucifié.

> Moi-même, je me suis présenté à vous, faible, craintif et tout tremblant, et ma parole et mon message n'avaient rien des discours persuasifs de la sagesse ; c'était une démonstration d'esprit et de puissance, afin que votre foi reposât, non point sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu (1 Cor. 2, 1-5).

Sa foi en la puissance du message brille toujours en Paul au milieu de la conscience qu'il a de sa faiblesse. Serviteur de la Parole, il mesure la distance prodigieuse qui sépare ses efforts de prédicateur des fruits de grâce qu'elle peut produire... Il sait qu'une force est à l'œuvre que sa parole ne commande pas, mais qui transforme les âmes quand il leur présente le Christ et leur demande d'y adhérer.

Paul savait par expérience la puissance de la parole divine. La parole entendue lors de la vision de Damas : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? », n'avait pas été une simple question. Elle n'attendait d'ailleurs pas de réponse, sinon l'adhésion à son action profonde. Elle avait pénétré si violemment dans l'âme de Paul qu'elle en avait rompu l'équilibre. De persécuteur il devenait apôtre. Terrible puissance d'un mot qui fait dans l'âme une incision cruelle et tranche les liens de notre personnalité. La lumière a pénétré par la blessure, à la suite de la parole ; ce n'est que plus tard qu'elle regroupera les puissances de l'âme pour construire l'homme nouveau. Un passage de l'épître aux Hébreux jette une lumière sur cette expérience.

Vivante, en effet, est la parole de Dieu, efficace et plus incisive qu'un glaive à deux tranchants, elle pénètre jusqu'au point de division de l'âme et de l'esprit, des articulations et des moelles, elle peut juger les sentiments et les pensées du cœur (Hebr. 4, 12).

Une parole avait tranché les liens du Saul fidèle à la Loi, une autre parole transmise par Ananie, dans la maison de Damas, restaurera son âme dans la forme du Christ Jésus.

Après ces expériences, Paul reste sous le coup de la puissance divine. Il se sent faible par lui-même, mais fort de la force du Christ qui a explosé dans sa parole. « Je suis tout en celui qui me fortifie » (Phil. 3, 13). Paul a assez parlé de sa propre misère, de ses épreuves, de ses tentations, de la violence en lui de la chair qui luttait contre l'esprit, pour qu'on sache que, pour lui, toute sa force venait de Dieu.

C'est donc de grand cœur, dit-il, que je me vanterai surtout de mes faiblesses, afin que repose sur moi la puissance du Christ. Oui, je me complais dans mes faiblesses, dans les outrages, les détresses, les persécutions, les angoisses endurées pour le Christ ; car lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort (2 Cor. 12, 9-10).

Paul avait prié pour être délivré de ses misères, mais le Seigneur lui avait répondu : « Ma grâce te suffit : car ma puissance se déploie dans la faiblesse » (2 Cor. 12, 9).

pourvu qu'il y ait des messagers...

Paul qui voyait en lui l'action de la grâce savait aussi que cette même grâce, sous forme de lumière, dirigeait tous ses actes. Il tâchait de se faire docile à cette lumière de l'Esprit Saint qui le dirigeait vers les âmes choisies pour entendre la parole divine et trouver la foi au Seigneur.

Saint Paul a fait réflexion sur la manière dont l'action divine se fait sentir dans le monde. Il sait que cette action s'insère dans l'histoire du monde, non pas brutalement, mais doucement, en utilisant la volonté docile des porteurs de la Parole. Apparemment la conversion de tel homme plutôt que de tel autre semble résulter d'un ensemble de conditions historiques presque déterminantes. Mais Paul sait bien que des volontés interviennent, volontés de ceux que Dieu a choisis pour être ses témoins.

C'est pourquoi il se fait docile aux appels intérieurs de l'Esprit pour savoir où il doit porter ses pas. Il sait que de cette première docilité à la Parole dépend la réalisation du plan divin. Nous le voyons en effet, en de multiples occasions, détourné de ses plans et orienté vers de nouveaux centres d'apostolat. Il semble qu'il ait

toujours agi ainsi, dans la docilité à la conduite de l'Esprit Saint, guidé par cette parole même qu'il allait proclamer. Son sens de l'apostolat était aussi concret qu'il pouvait l'être. Il ne faisait pas de théories sur ce qu'il devait faire, mais écoutait la voix de l'Esprit le porter vers des âmes prédisposées à l'entendre.

Il pouvait se sentir essentiel à l'œuvre du Seigneur, et il l'était. Pour que l'âme fût éveillée à la foi, il fallait qu'elle ait entendu le message. Le message, pour être entendu devait être porté. Pour être porté, il fallait des messagers. C'est pourquoi Paul s'écrie : « Qu'ils sont beaux les pieds des messagers de bonnes nouvelles » (Rom. 10, 15). Et il va de ville en ville, de Damas jusqu'à Rome.

Paul prêche, car il sait que c'est le désir du Seigneur. Il sème la Parole, sachant qu'elle n'est jamais proférée en vain. « La foi naît de la prédication » et « de cette prédication, la parole du Christ est l'instrument » (Rom. 10, 17).

Nous voici revenu au point central de la perspective paulinienne de l'apostolat. La force cachée dans la proclamation du message c'est la puissance même du Christ. La Parole, qui en pénétrant jusqu'à la moelle de son esprit l'a totalement changé, peut aussi en changer d'autres. Paul le sait. Dans ces conditions, il peut être optimiste.

Tant qu'il portait la Bonne Nouvelle, il aurait pu se croire indispensable à la propagation de l'Evangile. Mais sa captivité fut pour lui l'occasion de découvrir une autre vérité. Enchaîné, à Rome, et réduit à l'inaction, il prend conscience de la vitalité de la parole divine. « Le Verbe de Dieu n'est pas enchaîné. » Pendant qu'il est immobilisé, la parole de Dieu court de maison en maison dans Rome même et dans l'empire, portée par ses lettres et par ses amis (cf. 2 Tim. 2, 9).

...pour libérer la force cachée dans le message

Le monde de Paul est un monde de forces et non un monde de pensées. Ce qu'il dit de la vie divine, de l'action de la grâce, des forces qui luttent dans l'homme, cela n'est jamais présenté comme un simple exposé doctrinal mais toujours comme des forces en action. Pour cette raison, Paul est difficile à analyser conceptuellement, mais il est facile à saisir vitalement. Si convaincante que puisse être une démonstration apologétique du mystère chrétien, que vaut-elle en dehors de l'action de la grâce qui seule peut toucher l'âme ? C'est pourquoi, tout en voyant parfaitement que le phénomène de la conversion semble être conditionné par des facteurs très humains, politiques, sociaux, familiaux, intellec-

tuels, etc., l'apôtre sait bien que la grâce dit le premier et le dernier mot.

Ce que Paul prêche, ce ne sont pas ses vues personnelles sur les mystères, mais l'Evangile, qui est « une force divine pour le salut de quiconque croit » (Rom. 1, 16). Cette force est source de salut pour les Juifs d'abord et ensuite pour les Gentils. Si Paul se presse d'annoncer l'Evangile, sans prendre de repos, s'il se fait une obligation impérieuse de prêcher, c'est pour mettre en mouvement cette action de la grâce qui découle de l'annonce de la Parole. Car cette parole une fois annoncée, rien ne pourra l'arrêter... c'est un fleuve, c'est un feu. « Je me dois aux Grecs comme aux Barbares, aux savants comme aux ignorants ; de là mon empressement à vous porter l'Evangile à vous habitants de Rome » (Rom. 1, 14). Ce qui donne à la prédication de l'Evangile cette force, ce n'est pas tant la doctrine qu'il contient que la vie nouvelle qu'il offre à ceux qui veulent bien croire au Christ. La présentation de l'Evangile montre l'amour et cet amour de Dieu appelle le nôtre. Là s'achève le circuit de la Parole.

La partie la plus prodigieuse du message, c'est l'annonce de la Croix. C'est dans ce mystère que se révèle le plus la force de Dieu.

> Oui, tandis que les Juifs demandent des signes et que les Grecs sont en quête de sagesse, nous prêchons, nous, un Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les païens, mais pour ceux qui sont appelés, Juifs comme Grecs, c'est le Christ, puissance de Dieu. Car ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes, et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes (1 Cor. 1, 22-25).

Ce n'est pas simplement parce que ce message de la Croix est extraordinaire qu'il bouleverse les âmes, mais parce qu'il porte avec lui une grâce toute spéciale. Paul résume sa pensée sur ce point par cette phrase qui exprime toute la force du mystère de la Croix : « Folie pour ceux qui se perdent, mais pour ceux qui se sauvent... puissance divine » (1 Cor. 1, 18).

C'est dans ces convictions que Paul a vécu depuis le jour où, terrassé par la puissance divine, il a rencontré le Christ.

missionnaires d'aujourd'hui

La parole de Dieu est vivante et agissante, mais elle a besoin d'apôtres. Elle a eu besoin de Paul, elle a besoin de nous. Elle a besoin du zèle des missionnaires et de leur intelligence. Nous savons bien que si l'on n'y prête pas une attention constante, la routine et le formalisme ruinent les chrétientés. Celles-ci peuvent se garder ferventes, mais elles n'ont aucune action sur le milieu

païen qui les entoure. Il semble que la Parole se taise quand la vie chrétienne se referme sur elle-même. C'est normal puisque la Parole est expression et don de soi.

Si le missionnaire vit sa vie chrétienne, il cherchera à donner à la présentation de la Parole une expression capable de toucher les âmes. Il faudrait parler ici des méthodes. La mise au point des méthodes nouvelles répond à ce besoin d'une expression qui puisse toucher les âmes. Certains s'enthousiasment pour une méthode qui leur semble devoir amener les âmes à la vérité. Si l'on s'entiche de cette méthode, on risque fort de s'y attacher aux dépens d'un facteur bien plus important, l'adaptation de la méthode aux désirs profonds des âmes. Les méthodes n'ont de valeur que relative, par rapport à la vérité qu'elles doivent porter aux âmes. Il ne faut pas tellement s'enthousiasmer pour une méthode que pour la Parole qui cherche par la méthode à atteindre les âmes. C'est pourquoi le missionnaire doit toujours en revenir, pour fonder son enthousiasme, à cette parole divine qui cherche une expression en ce monde des hommes.

Ajoutons que l'expression la plus forte et la plus vraie de la parole divine ne peut consister en paroles, en formules si belles soient-elles, elle ne peut être que dans l'apôtre lui-même, parole vivante, écho intelligent du Verbe incarné.

Sur ce point, les temps modernes ne sont pas moins bien partagés que les temps apostoliques. La connaissance intime du Christ est toujours à la portée de ceux qui le cherchent et qui répondent à son appel. Le Verbe de Dieu est toujours vivant et les paroles qu'il a proférées gardent toujours la même puissance pour toucher les âmes. Le grand mouvement d'ouverture à toutes les cultures du monde laisse prévoir un foisonnement de l'expression chrétienne. La parole de Dieu y trouvera le moyen d'atteindre de nouvelles zones de l'humanité. Comme Paul, quittant le monde juif pour se lancer à la conquête du monde gréco-romain, entrevoyait la richesse encore cachée des âmes qui l'attendaient dans le paganisme, de même l'apôtre des temps modernes peut prévoir pour l'Eglise une ère nouvelle, qui ne sera pas sans dangers, mais qui sera certainement une ère d'épanouissement spirituel dans de nouveaux horizons. Le Verbe qui a gardé des millions d'âmes dans la voie de la conscience droite, en dehors du christianisme, saura les épanouir dans l'amour du Christ. Il n'en faut pas davantage pour soutenir la foi et l'enthousiasme de notre vie missionnaire.

Ces perspectives pauliniennes sur la foi au Christ, tout apôtre doit et peut les faire siennes. Mais cela n'est possible que s'il a du Christ une connaissance assez profonde. Or il est remarquable de voir que les grands spirituels sont des optimistes. Ils le sont, tout en ayant une connaissance très intime de la misère humaine. C'est donc qu'ils ont perçu, au-delà et au-dedans de la réalité humaine, une réalité plus profonde dont Dieu seul a la connaissance... Dieu sait ce qui est en l'homme. Il sait ce dont est capable ce qu'il a créé. Sachant pour quoi et pour qui il l'avait créé, il ne s'est pas laissé obnubiler par le péché et a donné un corps humain à son Fils pour sauver l'homme. Dans le Christ, l'homme a été rendu à nouveau capable de vivre de la vie divine.

Après la lente remontée dans la nuit qu'est la longue histoire du Peuple d'Israël, la venue du Christ a redressé l'homme et l'a réorienté vers Dieu. Dans tous les pays du monde, à l'intérieur de toutes les cultures, des âmes attendent le message chrétien. Les missionnaires le savent bien. Sous la variété des coutumes, des manières de sentir et de penser, une grande force chrétienne unique est à l'œuvre. Certains sont tentés de garder le trésor dans des formes figées. D'autres se tournent vers la diversité des appels et risquent de favoriser les forces de désunion. La véritable attitude ne peut être que dans une fidélité centrée sur l'indéfectible vérité, mais ouverte et sur l'avenir et sur la diversité.

Sous ce rapport, le Nouveau Testament nous est un modèle. Dans l'Evangile, par exemple, nous voyons le Christ s'adapter merveilleusement aux gens qu'il rencontre. Les *Actes* nous montrent un foisonnement de vie animé par l'Esprit Saint. Les formalismes craquent sous son action. Il s'oppose à toute sclérose. De là vient l'optimisme des premiers propagateurs de l'Evangile. Ils font des plans, s'organisent, légifèrent et puis soudain l'Esprit Saint intervient qui rompt leurs plans, touche les âmes, se communique aux Gentils et finalement oriente l'Eglise dans une direction voulue par le Christ, mais dans laquelle certains hésitaient à s'engager. Et la jeune Eglise était dans la joie de se voir ainsi dirigée et orientée vers l'avenir.

Pour les apôtres du monde moderne, les miracles de la grâce se poursuivent. La conversion du monde semble aller très lentement, mais nous savons que la grâce de Dieu est toujours active. Le Christ est toujours là pour fonder la foi de l'apôtre, l'homme est toujours capable de Dieu et le Verbe n'est pas enchaîné. N'est-ce pas suffisant pour nous donner une foi enthousiaste et conquérante semblable à celle de saint Paul ?

SAIGON - YVES RAGUIN SJ

LA PUISSANCE DE LA PAROLE SELON LIBERMANN

« Les missionnaires considéreront la prédication comme le ministère principal et le plus important de leur apostolat. Ils tâcheront de s'en acquitter en vrais apôtres » (N.D., II, 300). En rédigeant ces directives au début d'un chapitre de sa Règle tout entier consacré à la prédication, Libermann nous apparaît dès 1840 convaincu de la place centrale qu'occupe celle-ci dans la vie du prêtre et du missionnaire. Pour autant, peut-on parler à son propos d'une véritable théologie de la Parole sans appliquer indûment à cet auteur du XIXe siècle les données d'une problématique moderne ? Pour lui, le prêtre est d'abord l'homme du sacrifice et les allusions au ministère de la Parole sont éparses dans sa correspondance : réponses occasionnelles ou exhortations à la prédication, cette forme particulière du zèle apostolique.

Ces réserves faites, nous pensons que le thème de la Parole chez ce Juif converti est assez important pour qu'on s'y attarde. Sans prétendre à l'élaboration d'une synthèse, nous pourrons d'ores et déjà en souligner quelques aspects, confrontant pour cela quelques unes de ses lettres avec son *Commentaire de saint Jean* *.

Une lettre, datée du 2 avril 1838, retiendra particulièrement notre attention. Libermann est alors maître des novices à Rennes et,

s'il se nourrit beaucoup des écrits du Père Eudes, il n'a pas encore lu à cette date le *Prédicateur apostolique* [1]. A un jeune prêtre qui demande conseil sur la manière de s'y prendre pour prêcher, il répond avec une violence à peine contenue que le prêtre doit « annoncer la parole de Dieu et non la parole des hommes » (L.S., I, 464). D'une façon très profonde et originale, l'accent est mis ici sur la personne même du prédicateur et non sur ce qu'il dit. Pour un prêtre, la foi en la Parole est identiquement la foi en sa propre mission de l'annoncer. De là découle une attitude spirituelle de docilité totale à l'Esprit Saint qui anime les apôtres du Christ.

pour l'apôtre, croire à la parole, c'est croire à sa propre mission

A son correspondant, Libermann commence donc par rappeler avec vigueur toute la grandeur de sa mission :

> Lorsqu'il faut prêcher, il semble que vous soyez un écolier qui paraît devant ses maîtres en un jour d'examen public. Sont-ce là, mon très cher père, le langage et le ton qu'a pris Jésus, le divin modèle du sacerdoce ? Sachez donc la dignité dont vous êtes revêtu. Lorsque vous êtes en chaire, vous êtes le maître du ciel et de la terre, et la parole que vous annoncez donne la vie au monde. Et pourquoi craindriez-vous, ayant **la puissance de Dieu même** en vous ? (L.S., I, 462).

Ces considérations, bien loin d'être isolées, se retrouvent avec insistance dans la règle de 1840, appliquées aux missionnaires qui « doivent parler avec toute la force et la puissance qui leur est donnée par Notre Seigneur » (N.D., II, 302). La puissance au service de la Parole est directement rattachée à la mission reçue du Christ. Elle est puissance sur les âmes pour opérer leur salut et sanctification [2] ; ainsi la Parole annoncée par l'apôtre pénètre avec une force toute particulière au plus intime de ceux qui écoutent. La timidité et la crainte du prédicateur rabaissent et déshonorent Jésus. Sans doute il peut y avoir un risque d'orgueil dans un ministère si élevé, - Libermann le sait bien, - mais il insiste davantage sur ces « défauts qui, dans un prédicateur de

* N.d.l.r. *Sigles des écrits libermaniens* auxquels il est fait référence dans l'article. C.J. : *Commentaire de saint Jean,* 2e éd., s.d. (30, rue Lhomond, Paris, vers 1895). - C.J., n.é. : idem, nouv. éd. (Desclée de Br., 1958) - L.S., I, II, III : *Lettres spirituelles du V. L.,* 3e éd. (Poussièlgue, Paris 1889) - N.D., I à XIII : *Notes et Documents relatifs à la vie et à l'œuvre du vén. F.-M.-P. Libermann* (30, rue Lhomond, Paris, 1929-1941).

1. Dans une lettre du 8 novembre 1839, Libermann nous apprend qu'après de longues recherches, le supérieur des Eudistes a réussi à trouver un exemplaire du *Prédicateur apostolique.* « Ce livre est excellent, ajoute-t-il, je l'ai donné à lire à M. de la Brunière qui est encore avec nous et il a été dans l'admiration » (N.D., I, 450).

2. Sur ce mot, appliqué par Libermann au charisme épiscopal, cf. notre article, *Les Réflexions de Libermann sur l'épiscopat,* dans *Spiritus,* n° 16, p. 326.

la parole divine, dévoileraient de la faiblesse et l'empêcheraient de prendre toute l'autorité et tout l'ascendant d'un véritable apôtre de Jésus Christ » (N.D., II, 303).

L'opposition « parole de Dieu - parole des hommes » ne trouve pas sa solution première au plan des techniques, voire même des sources de la prédication. Toute une théologie est impliquée ici que nous verrons se dégager en recourant au *Commentaire de saint Jean* : théologie, disons-nous, au sens où les Pères de l'Eglise distinguaient ce mot de l'économie de grâce à laquelle appartient en priorité le ministère de la Parole [3]. Utilisant, dans sa Règle de 1840, une expression du *Prédicateur apostolique* [4], Libermann écrit que les missionnaires doivent monter en chaire « comme sortant du sein de Dieu même » (N.D., II, 305) et, dans sa lettre de 1838, il fait découvrir à son correspondant la raison profonde de la Puissance qui est la sienne (L.S., I, 461) :

> Sachez que vous êtes prêtre du Très Haut, successeur et représentant de Notre Seigneur. La parole que vous annoncez est la parole de son Père (...). Pourquoi avoir recours aux hommes ? Pourquoi copier des paroles mortes ? N'avez-vous pas en vous la parole éternelle du Père ? Et vaut-elle pas mieux que le langage le plus éloquent des hommes ? Relevez donc votre âme, mon très cher, et prenez un peu plus de vigueur selon Dieu. L'Esprit de notre divin Maître est en vous, laissez-le maître en tout, mais surtout dans la parole de Dieu que vous annoncez.

dans la docilité à l'esprit, une parole personnelle et vivifiante

Laisser l'Esprit Saint agir en lui, tel doit être le souci constant du prédicateur ou encore, comme nous le disions plus haut, l'attitude spirituelle qui le fait coïncider avec sa mission. Les catégories habituelles de la pensée libermanienne reviennent ici : l'Esprit de Jésus nous inspire et *imprime* en nous sa grâce en sorte que, sans négliger toute autre préparation à la prédication, la meilleure reste l'oraison prolongée pour *attirer* en nous la lumière divine et, dans le temps même du sermon, ne parler que *par le mouvement* de Dieu. Parmi tout ce qui pourrait faire écran entre la grâce intérieure et la dispensation de la Parole dans toute sa pureté, Libermann ne rejette pas seulement les caricatures du message : industries de l'éloquence humaine ou excès de l'imagination ; il condamne également une trop grande activité naturelle de l'esprit. Ses préférences vont à la simple méditation de l'Evangile, mise en ordre et adaptée à l'auditoire. S'il est

3. Tandis que la *Théologie* est la révélation du mystère des personnes divines, l'*Economie,* par contre, recouvre tout le dessein de Dieu pour sauver le monde : sa réalisation n'est autre que l'histoire du salut dont le centre est le Christ.
4. Cf. *Œuvres complètes du vénérable Jean Eudes,* t. IV, Vannes 1907, pp. 14-15.

nécessaire de lire des auteurs spirituels ou des commentaires, c'est une raison de plus pour recourir à la méditation :

Alors, écrit le P. Libermann au même correspondant, les idées que vous avez vues dans ces auteurs vous serviront, et cependant vous ne donnerez que de votre fonds intérieur selon le mouvement qui vous est donné dans le fond de votre âme parce que par la méditation de cette lecture vous vous êtes approprié les idées que vous avez vues dans vos auteurs (...) à la fin vous n'aurez plus besoin d'auteur : la simple méditation du saint Evangile vous suffira (N.D., I, 464).

Etrange paradoxe ! Dans ce renoncement continuel et ce refus des constructions brillantes ou originales, l'apôtre trouve sa vraie manière et affirme sa personnalité de grâce ; ce qu'il prêche, il le tire vraiment de lui-même sous l'inspiration de l'Esprit Saint, semblable au scribe dont parle l'Evangile. En glosant sa Règle, le fondateur du Saint-Cœur-de-Marie n'expliquait-il pas familièrement à ses fils qu'il ne faut pas vouloir imiter la forme propre aux saints et aux grands prédicateurs, « car chacun a la sienne ».

Au fond, tout l'effort de Libermann vise à rappeler que la parole de Dieu est vérité et vie ; or seul l'Esprit Saint donne la vie :

N'allez plus prêcher ce que vous aurez copié, moyennant un travail fatigant et stérile. De quelle utilité peut être un sermon de cette nature ? C'est une parole morte, prononcée d'une manière morte, et qui laisse tout le monde dans sa vie de mort. Il faut que les paroles du prêtre soient comme la parole de Jésus même, qui se fait entendre aux morts, et tous ceux qui l'entendent doivent ressusciter (L.S., I, 463).

la voix du père lui-même

Dans ce texte, on aura reconnu une citation implicite de saint Jean (5, 25) : « L'heure vient et nous y sommes - où les morts entendront la voix du Fils de Dieu et ceux qui l'auront entendue vivront ». Il est tentant de recourir au *Commentaire de saint Jean* pour y trouver les réflexions de Libermann sur ce même verset. Elles nous serviront de fil conducteur pour la suite de notre étude :

Ces morts (...) par là même qu'ils recevront cette voix du Fils de Dieu revêtu de la chair, ils vivront parce que le Fils de Dieu incarné leur donnera la vie ; cette voix deviendra une vie en eux.

Cette voix du Fils de Dieu est la parole du Fils de l'homme, soit extérieure, qu'il prononce par les vérités qui sortent de sa bouche adorable, soit intérieure qu'il insinue dans l'âme par sa grâce divine. Mais l'une et l'autre procédant du Verbe comme de leur source, sont par là même la voix du Verbe, qui est la voix du Père lui-même ; et par conséquent, c'est la voix du Père qui se fait entendre, et celui qui croit, croit au Père (C.J., 194-195).

Qui ne remarquerait dès l'abord cette formule incisive : la voix du Christ devenant comme par identité vie, ou plus exactement *une*

vie, en celui qui croit. Nous reviendrons sur le réalisme de la foi qui répond à la parole du Verbe incarné. Cette parole, Libermann est soucieux d'en montrer le sens et les richesses : d'abord, elle est la voix même du Père ; mais aussi, elle est complexe, à la fois discours prononcé et suggestion intérieure.

L'attention au dialogue du Christ avec les hommes est du reste continuelle dans le *Commentaire de saint Jean* et celui qui fréquente cet ouvrage reste toujours frappé de la place centrale donnée au thème de la Parole [5].

la parole devenue réalité

Par la référence aux relations trinitaires, une théologie intégrale de la Parole se fait jour. Ne nous dit-on pas en effet que le Verbe du Père possède essentiellement la vie et que, pour la donner, il doit se communiquer selon ce qu'il est, c'est-à-dire parler, la parole humaine du Christ devenant ainsi instrument de la vie divine. Cela n'est évidemment possible que par l'Incarnation grâce à quoi Jésus « est cette même parole qui a été dite par son Père sous forme de promesse et qui maintenant dans la plénitude des temps est devenue réalité » (C.J., 213).

Pour le commentateur de saint Jean, l'Incarnation est un don fait d'abord à l'humanité du Christ et par elle à tous les hommes. Le Verbe est en effet la doctrine du Père, son instruction substantielle. Lorsqu'il assume la nature humaine, celle-ci reçoit communication de cette parole par son union personnelle avec le Verbe : « Qu'est-ce que le Père a donné de si grand au Fils de l'homme ? C'est son Verbe et il le lui a tellement donné que cette vénérable humanité ne fait qu'une seule et même personne avec le Verbe (C.J., 538).

L'usage de telles catégories rend parfois l'expression ambiguë, le fils de l'homme se voyant doté d'une sorte d'*ego* : c'est à lui que le Père a donné sa sagesse éternelle, etc. Ce n'est pas le lieu de discuter ici une christologie de tendance scotiste, encore moins ses sources. Du reste, Libermann montre assez par ailleurs que l'Incarnation prolonge en quelque sorte la génération éternelle et que l'humanité du Christ, lieu agissant de notre rencontre avec Dieu, est attirée dans le sein du Père et vit uniquement pour lui. Il nous suffisait de noter ici ce point essentiel pour notre propos :

5. Dès le début de son *Commentaire*, Libermann s'interrogeait sur le sens du mot *Verbum* rencontré dans le prologue et consacrait trois pages difficiles au rôle de la parole dans la communication des intelligences. Voir aussi sur *Jean 8, 25* : C.J., 379 ; n.é., 225.

par l'Incarnation, le Père donne sa Parole à l'humanité sainte conçue virginalement dans le sein de Marie, pour que le fils de l'homme la distribue au monde.

une efficacité quasi-sacramentelle

Dès lors nous comprenons mieux l'efficacité de cette dispensation. « La parole de Dieu, écrit le P. Libermann ,est toujours efficace ; elle renferme en elle les vérités qu'elle exprime » (C.J., 112 ; n.é., 153). Affirmer que la parole de Dieu porte son objet en elle-même, c'est souligner son caractère de plénitude ou encore exprimer qu'elle est une *force active* puisque son efficacité se trouve liée à cette plénitude.

Le miracle raconté par saint Jean au début du chapitre cinq est subtilement utilisé pour illustrer la plénitude du Nouveau Testament par rapport à l'Ancien. Alors que la loi mosaïque manifestait clairement son incapacité à justifier, « Notre Seigneur vient et guérit par sa parole. La guérison de la loi de grâce réside dans la grâce intérieure, et vient directement de Notre Seigneur ; il nous suffit de l'acquiescement de la volonté : *Vis sanus fieri?* (Veux-tu être guéri ?) » (C.J., 173 ; n.é., 175). L'efficacité de la parole du Christ ne signifie pas autre chose que son pouvoir de pénétrer dans les âmes comme une force régénératrice. C'est en ce sens qu'elle transcende la loi de l'Ancien Testament.

Nous l'avons vu, Libermann distingue entre les paroles extérieures du Christ qu'une oreille humaine pouvait percevoir et ce qu'il appelle parole intérieure ou encore parole de grâce. Une enquête soigneuse à travers les sept cents pages du *Commentaire* nous montre que l'auteur y revient constamment. Parole de la foi et parole de grâce ne sont pas deux réalités séparables. Plus encore, l'illumination interne et la sollicitation du cœur vont dans le sens même de ce qui est proféré extérieurement ; elles lui sont analogues, en étant le prolongement et comme l'aboutissement dans l'âme. A propos de la vocation des premiers apôtres, le commentateur écrit ces lignes révélatrices : « En même temps que Notre Seigneur agissait et parlait avec ses deux disciples, en même temps, comme cela arrivait toujours, il agissait aussi par sa grâce dans leur intérieur *dans le même sens de ses paroles et de son action* » (C.J., 48 ; n.é., 108). Et encore ce beau passage sur *Jean 9, 35.* A l'aveugle-né qui vient d'être chassé par les Juifs, Jésus demande : « Crois-tu au Fils de Dieu », et Libermann commente :

En même temps que Notre Seigneur lui fait cette demande lumineuse, il lui communique dans l'intérieur le mouvement de sa grâce, qui lui fait faire plus que Notre Seigneur ne lui demande de bouche, ou bien qui lui fait réduire en pratique, par toutes les puissances de son âme, les sentiments qui devaient être nécessairement renfermés dans une foi vive et ardente ; tant est grande la bonté et la grâce de Notre Seigneur dans les âmes fidèles, et **tant est puissante sa divine parole** (C.J., 466).

Au fond, nous l'avons dit ailleurs [6], c'est l'analogie sacramentelle qui est utilisée ici. Nous n'y reviendrons pas, nous contentant de souligner que ce réalisme de la Parole est essentiel au christianisme et qu'il serait vain d'opposer Parole et sacrements, les deux appartenant à une économie sacramentaire au sens large, dont le centre est le Christ lui-même, *grand sacrement du Père*. C'est le mérite de Libermann de l'avoir vu en montrant le rôle de l'humanité du Christ comme instrument de la vertu divine qui réside en elle, et, par sa parole, *canal unique des grâces qui viennent de la divinité*. Pour autant, il n'attribue pas l'efficacité propre des sacrements à la Parole, puisque celle-ci est suggestion et sollicitation intérieure, toujours liée à la bonne volonté de l'interlocuteur.

c'est l'esprit
qui est la puissance de leurs paroles exprimée par tout leur être

Revenant à la prédication du missionnaire, il peut être intéressant de relire, à la lumière de ce que nous avons découvert, un passage de la Règle de Libermann, écrite quelques semaines avant le commentaire du quatrième évangile ; il illustre très curieusement le réalisme de la Parole dans l'acte même de sa proclamation :

Art. XVI. Pour que leurs prédications soient parfaites et capables de produire sur les âmes tout l'effet qu'ils désirent, ils ne se contenteront pas de rendre leurs pensées et sentiments par leurs paroles, mais ils tâcheront d'exprimer l'impression qu'ils reçoivent de Dieu par leur action, leurs gestes, l'expression de leur figure, par toute la contenance de leur corps. Toutes ces choses sont autant de **paroles puissantes** que **Dieu donne aux prédicateurs apostoliques** pour opérer le salut des peuples.

Art. XVII. L'action qui accompagne ainsi la parole doit toujours partir d'un grand et profond sentiment imprimé dans leurs âmes par la grâce divine, afin que cette action soit toujours en rapport parfait avec leurs paroles et avec les sentiments qu'ils veulent produire dans les autres (N.D., II, 303 ; cf. aussi C.J., 523-524).

L'apôtre qui continue la mission du Christ participe en quelque sorte de la puissance qui était la sienne et qui s'exprimait à travers son humanité. Sans doute, notre Seigneur n'est plus présent

6. Cf. *La vocation dans l'économie de la grâce,* dans *Spiritus* n° 10, p. 81.

parmi nous, mais il nous a envoyé son Esprit et cette mission de l'Esprit Saint assure à l'annonce de la Parole toute son efficacité. Commentant le verset 37 au chapitre quatre de saint Jean : « Autre celui qui sème et autre celui qui moissonne », il explique :

> Celui qui sème est le Fils de Dieu, le Verbe incarné (...). Celui qui récolte, c'est l'Esprit Saint (...). C'est lui qui est la lumière et la force des Apôtres ; **c'est lui qui est la puissance de leurs paroles ;** c'est lui qui touche les âmes, qui les attire ; c'est lui qui est la vie communiquée par les sacrements, qui font entrer dans l'Eglise et y opèrent la sanctification (C.J., 159).

soumettre toutes nos puissances à la parole, dans la foi

Nous conformer à la parole du Christ, telle est la mission de l'Esprit Saint. Si nous savons nous taire, écouter avec docilité et nous soumettre à la parole de Dieu exprimée en Jésus Christ, anoncée par les apôtres et suggérée par l'Esprit, cette parole nous envahira progressivement et nous pénétrera jusqu'à ce que tout soit vie filiale et lumière en nous. Cette attitude de soumission intérieure n'est pas autre chose que la foi dont Libermann a perçu tout le sens prégnant chez saint Jean ; ce qui lui fait dire en une phrase si elliptique et si dense : « Par son Incarnation, Notre Seigneur fait naître à Dieu tous ceux qui croient en son nom » (C.J., 21 ; n.é., 84). Dom Guillerand, cet autre commentateur de saint Jean, qui s'accorde plus d'une fois avec le P. Libermann dans une intelligence profonde du quatrième évangile, écrit ces lignes bien significatives : « Je n'avais pas encore remarqué à quel point la foi fait le fond de l'Evangile. Même pour Jean, le disciple aimé qui parle de l'amour et qui finit par ne plus parler que de l'amour, la foi occupe la place première et essentielle. Mais cette foi en définitive, c'est ce rapport total qui livre la vie, qui débute dans l'intelligence, mais pour se répandre dans toute l'activité et en faire un don de soi complet »[7].

La foi parfaite ou agissante dont parle saint Jean, c'est une attitude d'accueil à la Parole dont la condition première est la pauvreté d'esprit. Libermann en voit la réalisation chez l'aveuglené tout abandonné à son Sauveur ou encore dans l'adhésion contemplative de Marie opposée à la recherche inquiète de Marthe. Il commente admirablement le verset 24 au chapitre cinq de saint Jean : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole et croit à celui qui m'a envoyé a la vie éternelle ».

7. Dom Augustin GUILLERAND, *Au seuil de l'abîme de Dieu. Elévations sur l'Evangile de saint Jean*, Rome 1961, pp. 201-202.

Celui qui écoute le Fils de Dieu avec attention et avec docilité a la vie éternelle (...). Ici Notre Seigneur veut dire qu'il faut écouter intérieurement, ce qui exige l'attention intérieure de l'âme, et avoir la docilité et la simplicité de l'esprit pour recevoir les vérités annoncées ; c'est-à-dire qu'il faut être disposé à recevoir avec action de grâces les divines paroles, et en faire le profit de son âme. Et après cela, il faut y donner entièrement son âme, lorsqu'on les a reçues, **y soumettre toutes** ses **puissances**, et se laisser diriger et guider par elles, comme par la parole de Dieu même, et par là on croit au Père de Notre Seigneur qui l'a envoyé, en prenant ainsi cette parole, en s'y soumettant et s'abandonnant à elle comme venant de lui. Et cette parole divine est tellement substantielle et vitale, qu'elle pénètre dans notre âme, la remplit et devient sa vie, la remplissant de lumières, de grâces et d'amour et établissant en elle la vie du Fils de Dieu même (C.J., 192).

méditer l'écriture en écoutant l'esprit

Que pourrions-nous ajouter à cela ? Retrouver comment le mystique a vécu ces richesses et comment le directeur spirituel les faisait découvrir aux autres ? Selon une belle définition de M. Blanchard, l'histoire d'une âme n'est-elle pas « l'histoire de la parole de Dieu en elle » [8] ? Dans les courtes prières qui sont comme serties tout au long du *Commentaire de saint Jean*, Libermann exprime son désir d'accueillir dans l'Esprit Saint la Sagesse éternelle du Père. A travers ces appels, l'idéal entrevu et ardemment souhaité sera de croire de toutes ses forces, ou encore, en s'adressant au Christ, de se « fondre en amour devant Vous sur toutes les divines paroles qui sortiraient de votre bouche sacrée » (C.J., 90 ; n.é., 134).

Du programme de vie intérieure que le directeur spirituel traçait à ses fils, nous nous contenterons de rappeler deux éléments importants. D'abord, l'attention accordée à l'Ecriture Sainte. Libermann, si peu favorable à la lecture des auteurs spirituels, met comme condition de toute vie intérieure, une grande assiduité à lire et à méditer l'Ecriture Sainte. Peu avant sa mort, il affirme aux novices de sa congrégation que « là où se trouve toute substance, en fait de vie spirituelle et de sainteté, c'est l'Ecriture Sainte que chacun peut arranger selon son goût et exploiter selon son profit en l'étudiant dans l'Esprit Saint » (N.D., XIII, 694). Le problème est là : il faut lire la parole de Dieu « dans l'esprit dans lequel elle a été donnée » ; autrement, « ce serait profaner une chose si sainte et la prostituer » (L.S., II, 347).

Encore plus fréquente, dans les lettres spirituelles, la référence à la parole intérieure, tel ce conseil donné à un séminariste, le

8. P. BLANCHARD, *Le vénérable Libermann*, Desclée de Brouwer 1960, t. I, p. 183.
9. Voir aussi H. DUBREIL, *L'abandon au Maître intérieur, présomption ou illuminisme ?* dans *Spiritus* - Supplément 1963, pp. 47-62.

11 septembre 1840 : « Que votre oreille spirituelle soit attentive à la voix adorable (de Notre Seigneur) parlant dans le fond de votre âme » (L.S., II, 479 ; N.D., II, 209). En cela, faut-il l'accuser d'illuminisme ? Non pas, dans la mesure où Libermann se préoccupe encore de rapprocher parole écrite et parole intérieure [6]. Le principe énoncé au *Commentaire de saint Jean* : « dans le même moment que la divine parole est dite, l'Esprit de Dieu imprime dans l'intérieur une grâce analogue à cette parole divine... » (C.J., 421) trouve une application spirituelle plus large dans la lettre que nous venons de citer : « C'est en Dieu qu'il faut vous instruire, même sur ce que vous disent les hommes et les livres. Ecoutez par vos sens extérieurs, avec paix et docilité, la parole des hommes et des auteurs ; mais, en même temps, écoutez dans votre intérieur et par l'oraison la parole divine » (L.S., II, 480).

A la théologie du don divin comme révélation par la Parole, répond une conception de la vie spirituelle centrée sur l'unité du mouvement de la foi. Qu'il s'agisse d'annoncer cette parole ou de la recevoir, il faut toujours y croire, de cette foi qui nous fait rejoindre les missions du Verbe incarné et de l'Esprit Saint. Si la parole du Christ est efficace, c'est qu'elle est d'abord communication incréée dans la très sainte Trinité avant d'être réalisée dans l'Incarnation et dispensée aux hommes selon un mode quasi-sacramentel. Dans cette vision d'ensemble, même imparfaite, l'expérience mystique et l'influence de l'Ecole française - si attentive aux mystères de Notre Seigneur, sacrements des dispositions intérieures - rejoignent, semble-t-il, le génie sémitique, toujours porté à concevoir la parole comme une force active. Au fond, pour ce spirituel si épris de simplicité, l'unique nécessaire n'est-il pas d'être toujours attentif à la parole de Dieu vivant dans l'Eglise et suggérée intérieurement par l'Esprit Saint ?

« Nous avons l'Evangile qui est notre règle, écrivait-il dès 1836 ; les auteurs les plus saints nous montrent le moyen de l'exécuter ; les saints par leur conduite, nous en donnent l'intelligence, nous avons au-dedans de nous-même, un grand Maître qui nous l'explique en particulier et nous apprend comment il faut faire : écoutons-le, suivons ses avis et nous deviendrons de grands saints » (L.S., I, 154).

ROME - JEAN-LOUIS LUNOT CSSP

AUX QUATRE VENTS DES ONDES

Du temps de ma jeunesse, j'ai gardé un souvenir ému de quelques émissions religieuses à la radio : celles en particulier qu'inaugurait, à Radio-Luxembourg, un père Lhande dont la sensibilité, le ton de confidence, la conviction tenaient en haleine les auditeurs les moins croyants. Celles aussi du père Sanson, ce prestigieux oratorien qui attirait une élite intellectuelle à la chaire de Notre-Dame, lors des conférences de carême, en même temps que la retransmission de ses conférences atteignait les couches populaires. Des ouvriers parisiens s'interpellaient, le lundi matin dans le métro : « Tu as entendu, hier, Sanson ?... »

Les années ont passé. J'ai appris, depuis, à prêcher dans une église paroissiale à l'école d'un maître en prédication, le père Michonneau. A Colombes, j'ai apprécié le privilège d'avoir une assemblée rendue des plus attentives par une longue éducation d'usagers de la parole de Dieu. Des auditeurs qui vous regardent en face, au lieu de baisser les yeux, comme absents. Des chrétiens qui nous ont aidé, nous prêtres, à restituer à la prédication sa dimension de dialogue, au lieu du monologue qu'elle reste trop souvent.

Il est, de plus en plus, des communautés chrétiennes qui redécouvrent la saveur de la parole de Dieu, après une longue crise collective qui atteint encore, dans son ensemble, l'actuelle génération de chrétiens. Quand un garçon de seize ans, par ailleurs en

crise religieuse, avoue à ses camarades : « Si je viens à la messe, c'est pour le sermon », c'est l'indice qu'il est encore possible d'intéresser des jeunes et de leur adresser une parole de Dieu qui les achemine vers une foi plus consciente.

Et pourtant, jusqu'à ces dernières années, je ne soupçonnais pas toutes les dimensions d'une annonce missionnaire de Jésus Christ. C'est le studio de Radio-Luxembourg, plus que la chaire de Colombes, qui m'a amené à réfléchir sur les exigences d'une prédication pour aujourd'hui.

Mon propos est né de la confrontation entre ces deux tâches parallèles. D'une part, le prédicateur aux prises avec une assemblée chrétienne, celle qu'il a sous les yeux, et dont il connaît souvent la vraie physionomie, par-delà les visages. D'autre part, le speaker, face à son seul micro, avec pour unique auditeur visible un technicien surtout attentif au son, derrière une paroi vitrée ; il ne s'agit plus ici d'une homélie mais d'une causerie religieuse en dehors d'une messe, à l'adresse d'inconnus de quatre nationalités, de tous âges, de toute croyance, certains franchement incroyants.

Sous l'apparence d'un monologue des plus déconcertants en studio, il m'est apparu qu'il y avait là, dans cette communication par les ondes, une annonce de Jésus Christ des plus larges par l'auditoire, des plus significatives par son cadre, des plus kérygmatiques par son contenu, de celles qu'eût souhaité l'Apôtre :

Pour toute la terre, leur voix s'est fait entendre : jusqu'aux extrémités du monde (Rom. 10, 18).

Saint Paul eût, de toute évidence, cherché à propager l'Evangile sur les ondes ou à la télévision.

Qu'il suffise ici - comme contribution à un effort missionnaire d'au-delà des frontières - d'apporter le témoignage d'une expérience et la réflexion personnelle d'un pasteur, au bénéfice d'une vue renouvelée sur la prédication chrétienne.

six millions d'auditeurs...

« L'Evangile par-dessus les toits... » Sommes-nous attentifs aux émissions radiophoniques et télévisées en vogue, aux spectacles, aux chansons qui véhiculent les rêves de bonheur, les déceptions et les évasions de ceux qui cherchent à tromper leur faim d'absolu ? La radio est cette chaire qui modèle les mentalités de millions d'auditeurs à longueur de journée, sur tous les

programmes, et par cette puissance d'expression qui rend le verbe magnifique et la musique ensorceleuse [1].

Un sondage effectué il y a quelques années, par Radio-Luxembourg donnait à l'émission religieuse de 8 h 30 le dimanche, une audience de six millions d'auditeurs. Qui l'eût cru ? Ce poste périphérique atteint, avec une bonne partie de la France, le Luxembourg, la Belgique, la Suisse. Cela oblige à tenir compte de la diversité des nationalités et invite à élargir l'horizon international jusqu'aux confins du monde.

Les ondes rendent plus tangible l'évocation de la catholicité du seul fait du don d'ubiquité dont elles jouissent comme d'un privilège. Un même message pénètre à la même heure chez tous ceux qui veulent bien l'entendre.

La prédication radiophonique, au-delà de douze minutes de communication directe avec ces millions d'auditeurs, se prolonge le plus souvent par une correspondance avec ceux d'entre eux qui demandent renseignements et conseils. Rien de plus émouvant que certaines lettres d'inconnus qui font une totale confiance à celui qu'ils ont entendu.

Ces deux dernières années, le seul courrier reçu en juillet-août, pour huit ou neuf causeries, me met en contact avec deux mille correspondants et plus.

Qui sont-ils, ces auditeurs, ceux du moins qui écrivent, le plus souvent pour demander le texte écrit ? Les femmes écrivent davantage et sans doute sont-elles plus fidèles auditrices. Des vieillards, des gens solitaires, peut-être pour briser cette solitude dont ils souffrent - ils le disent souvent - écrivent en plus grand nombre que les foyers. Que de confidences bouleversantes, que d'appels désespérés qu'il est difficile de secourir ! Des témoignages magnifiques de foi et de solidarité, mais aussi des correspondants de religions différentes, des incroyants sincères et attentifs.

Témoignage significatif, le père Depierre, de la Mission de Paris, me disait un jour sa surprise d'entendre ses camarades ouvriers de Montreuil discuter entre eux des sujets abordés. Au point qu'il dut lui-même... se mettre à l'écoute pour ensuite prendre part à l'échange.

1. 90 % des foyers disposent en France d'un récepteur de radio. Dans le monde 400 millions de postes récepteurs en 1962 (315 millions en 1959) dont 50 % aux U.S.A., 1/3 en Europe, 1/6 pour le reste du monde. (Chiffres cités par le Bureau de Presse du Concile.) En Afrique, les émissions en langues vernaculaires augmentent en nombre et en durée. Les postes récepteurs sur batteries, simples et à bon marché, se répandent lentement. Cf. Fr. BEBEY, *La radiodiffusion en Afrique noire*, Ed. Saint-Paul, Paris 1963.

...mais une confidence seul à seul

La causerie religieuse à la radio comporte, dans la gamme des genres de prédication, son style particulier [2]. Elle suppose un exposé alerte, concret qui s'apparente au ton du speaker plus qu'à l'éloquence dite sacrée. Ce n'est pas une homélie ni une conférence doctrinale. Ce ne devrait pas être le lieu de l'érudition, ni l'exposé qui suppose chez l'auditeur une culture particulière.

Encore que la radio s'adresse à une multitude d'inconnus, la causerie religieuse gagne à se présenter comme une confidence seul à seul, en communication avec quelqu'un (« On aurait dit que c'était pour moi seule que vous causiez, ce matin »)...

Sans autre regard qu'un regard intérieur, par-delà les mots, c'est un dialogue de conscience à conscience.

Chaque dimanche matin, je fais irruption chez vous, à une heure matinale, comme un ami de famille qui reprend une conversation interrompue. Et c'est toujours avec le même Message, le même désir de fraterniser avec d'invisibles frères... **(Sur l'homme).**

Vous n'êtes pour moi ni visage ni silhouette. Je ne suis qu'une voix qui s'introduit chez vous comme par effraction, chaque dimanche matin. Moins qu'une ombre. Encore pouvez-vous me faire taire d'un simple geste sur l'interrupteur de votre poste. C'est tellement plus amusant, une chanson matinale qu'on fredonne en se rasant ou en s'étirant dans son lit !... **(Sur le dialogue).**

Il est 8 h 30. Avez-vous déjeuné ? Pas encore ? Vous prenez du chocolat au petit déjeuner ? C'est nourrissant... Au fait, savez-vous qu'une tablette de chocolat représente la ration de deux jours de nourriture pour telle famille de Saïgon ?... **(Sur la faim).**

Cet impromptu n'est pas tant glose littéraire qu'attention à l'auditeur au multiple visage, dans son cadre familier. Ainsi en témoigne une jeune correspondante :

Un dimanche matin, j'ouvre la radio pour écouter quelques chansons qui changent un peu des soucis quotidiens, quand j'entends votre causerie ! Je me suis dit tout de suite (pardonnez-moi !) : Encore un curé qui fait un sermon ! Mais j'ai été aussitôt prise par le vif du sujet et j'aimerais en discuter avec des camarades...

Le divorce entre la parole de Dieu et la paroisse, tient à trop peu d'évangélisation pour trop de prêches sans prise sur la vie. Et c'est d'autant plus flagrant que les baptisés demandent une sacramentalisation sans être évangélisés.

Une prédication pour aujourd'hui doit retrouver le style du Christ, sa simplicité certes, mais aussi son à-propos, son interprétation de l'événement, sa réponse aux questions réelles posées par les apôtres, les disciples, la foule ou les scribes. Le Christ n'a jamais étalé une érudition, mais nourri la foi de ses contemporains.

Aux écoutes du Christ... par l'écoute du monde !

2. Traditionnellement, on distingue l'homélie dans un contexte liturgique, de la prédication extra-liturgique, de la catéchèse et du commentaire biblique.

liturgie de la parole ou parole missionnaire ?

Ce genre propre à la prédication radiophonique, avec son style, son public, comporte aussi des limites qu'il serait dangereux d'ignorer. Ces limites tiennent à la radio elle-même et aux exigences de la parole de Dieu.

L'émission radiophonique est un complexe sonore que construisent, par un jeu subtil de rapports, la parole, la musique et le bruit. Grâce aux moyens dont elle dispose librement, la radio agit sur nous avec une force persuasive pénétrante ; son action est directe et profonde, l'émission va chercher au fond de nous-mêmes toutes les impulsions que, d'ordinaire, la volonté contrôle et elle les amène à la conscience... Elle est dotée d'une force de rupture et d'une puissance de choc qui frayent la voie de son message... (Professeur Roger Clausse).

Mais aussi, sachons le reconnaître, l'émission radiophonique est plus évocatrice que formatrice ; elle rend difficile, sur le champ, la méditation et la réflexion. Elle ne s'adresse qu'au sens de l'ouïe et est reçue passivement. L'auditeur n'est pas climatisé, comme le spectateur au théâtre. Il n'est pas envoûté par l'image, comme à la télévision et au cinéma. Parce que la parole radiophonique surgit comme à l'improviste, elle peut être répudiée par simple inattention, par paresse, par l'absence d'un appétit spirituel qui l'eut rendue désirable. Si elle déplaît, il suffit de tourner le bouton pour la faire taire.

Et puis la parole de Dieu a d'autres exigences que celles d'une écoute attentive. Pour être reçue en Eglise, jusque dans son accomplissement dernier, elle suppose une communauté eucharistique et ses rites. La parole de Dieu n'est pamais tant elle-même que dans un contexte eucharistique.

Le propre de l'homélie c'est de prédisposer à participer activement au mystère de l'Eucharistie, avec conscience d'être une assemblée : à la fois à l'écoute de la parole de Dieu et en communion au Christ eucharistique. La liturgie est tour à tour celle de la Parole et celle de l'Eucharistie, dans un même sacrifice de la messe.

La parole de Dieu gagne ainsi à être, elle aussi, consommée en Eglise, visiblement, rituellement, en vue d'être ensuite vécue dans la vie profane.

Après sept années d'émissions religieuses à la radio, si je reste convaincu de l'irremplaçable liturgie de la messe pour faire entendre, aux chrétiens pratiquants, la parole de Dieu partagée en assemblée de prières, je n'en constate pas moins qu'une liturgie eucharistique n'enferme pas la puissance de la parole de Dieu. Si elle accompagne le baptisé dans l'acte même de sa participation

au sacrifice du Christ, la liturgie ne le rejoint pas là où la Parole est déjà à l'œuvre, dans une vie profane inspirée par la conscience [3].

Dans la situation proprement missionnaire qui est encore et qui sera longtemps la nôtre, donner à la parole de Dieu résonance purement liturgique, c'est ne la faire entendre que du petit nombre qui a atteint une certaine étape d'un itinéraire spirituel. Lui rendre, au contraire, le sens plénier qu'elle a effectivement dans la Bible c'est avoir chance de toucher tout homme en quête de vérité, d'une vérité qu'il ne peut appréhender que dans le langage et dans la vie de tous les jours.

Il appartient à la parole de Dieu d'éclairer l'homme non seulement à partir du seuil de l'église pour l'introduire à la sainte table mais du fond de son incroyance jusqu'à l'Eucharistie. Le missionnaire est celui qui est capable de se situer à n'importe quel niveau qui va de l'incroyance à la foi. Et c'est le propre des temps et des lieux de mission que de nous rendre attentifs à l'itinéraire premier, celui qui découvre Dieu à l'œuvre dans une conscience encore ignorante de Jésus-Christ.

Que la prédication sorte donc des églises, tout en perdant ce caractère ennuyeux et moralisateur qui l'ont fait tant déprécier. Qu'elle prenne figure d'échanges, à quelques-uns, l'Evangile à la main. Qu'elle prenne appui sur l'événement du jour, le journal à la main. Qu'elle s'attarde sur une pré-catéchèse, celle qui répond aux grands « pourquoi » de la vie et de la mort.

priorité aux moins croyants

S'il est une caractéristique essentielle de la causerie radiophonique - caractéristique d'ailleurs significative de la parole de Dieu - c'est qu'elle s'adresse nécessairement à une multitude de non-

3. Nous laissons de côté, dans notre exposé, le débat, plus d'une fois repris sur l'opportunité de la retransmission de la messe par radio et télévision. Le père Roguet souligne, à ce sujet, qu'en tant que signe, la messe est faite pour être vue, enseignée et comprise. Mais en tant que mystère, sa diffusion n'est-elle pas une contre-éducation religieuse ? C'est ce qu'affirmait encore récemment un prêtre de la Mission de France, dans une lettre à son évêque à propos du Concile, en précisant qu'elle n'est pas seulement nuisible du point de vue de la pastorale mais contraire à la nature même du mystère célébré.
« A l'écran, le signe est séparé de la réalité qu'il signifie et de l'Assemblée qui célèbre, un peu comme si un prêtre célébrait sérieusement une messe blanche... Je souhaiterais vivement, demande-t-il à son évêque que la retransmission de la partie centrale de la messe soit interdite. »
Pasteurs de paroisse, nous connaissons les cas où la messe fait avant tout spectacle, quand elle n'est pas objet de plaisanterie. D'autre part, nous pensons aux catéchumènes adultes qui comprennent mal qu'on les écarte d'une participation liturgique qu'ils savent livrée par ailleurs à la pâture d'une salle de café ou d'une devanture de boutique.

croyants, sans compter nos frères de diverses religions, chrétiennes ou non. C'est tout naturellement une des formes du dialogue entre l'Eglise et le monde moderne, entre les catholiques et les autres chrétiens, entre la foi et la vie profane. Ce dialogue suppose une spiritualité missionnaire, un souci de priorité aux plus pauvres, aux moins croyants des auditeurs. Beaucoup de respect religieux et d'amour.

« Quitte ton pays » dit Dieu à Abraham. Celui qui paraît quitter le cercle des croyants pour cheminer aux côtés de ceux qui cherchent leur salut à tâtons, avec les moyens dont ils disposent, celui-là n'en recrée pas moins une communauté eucharistique, en éclairant des itinéraires d'hommes qui sont la reprise de l'expérience d'Abraham. C'est toujours en termes d'alliance que l'humanité poursuit son histoire, et toujours avec, en nous et parmi nous, l'homme païen, l'homme juif, l'homme chrétien.

C'est à cet homme-là - multiple et toujours en exode - que j'ai conscience de m'adresser sur les ondes. Lui annoncer Jésus Christ, c'est faire exister les signes de la résurrection du Christ, ceux qu'à une époque donnée les hommes puissent reconnaître comme véridiques, à travers une Eglise qui prend à cœur ses aspirations les plus profondes. C'est pourquoi j'ai abordé successivement, une année : guerre et paix - faim et travail - amitié et solidarité internationales. Et c'est pourquoi nous attendons avec beaucoup d'attention les dires et les gestes des Pères conciliaires, lors de la IIIe session, consacrée au rendez-vous de l'Eglise et du monde.

d'abord leur apprendre que dieu croit en l'homme

Donner à la prédication chrétienne toute sa dimension missionnaire, c'est surtout redécouvrir les longs cheminements qui mettent les hommes, tous les hommes, en communication avec Jésus Christ, alors même qu'ils l'ignorent. De l'incroyance à l'Eucharistie... nous avions pris une trop courte mesure du long itinéraire qu'empruntent les hommes de notre temps, à la suite d'Abraham.

Le propre du christianisme c'est qu'il est au point d'articulation où le Verbe de Dieu devient parole humaine : « Le Verbe s'est fait Chair et il a habité parmi nous ».

« C'est bien simple, aime à dire La Pira devant les difficultés quotidiennes, c'est bien simple, il y a l'Incarnation. »

Il me semble que nous, chrétiens, nous commençons seulement à mesurer les conséquences du mystère du Fils de Dieu fait homme.

Non pas que l'Eglise ait cessé d'enseigner Jésus Christ à la fois et en plénitude Fils de Dieu et Fils de l'Homme. Mais les chrétiens ont désappris, pendant des siècles, à reconnaître Jésus Christ dans l'humanité de leur temps. Ils ont laissé prêcher une résignation à la misère, et sont restés non engagés devant les réalités collectives qui façonnent une mentalité neuve, à l'heure des socialisations. Ils ont eu, longtemps, une réaction d'auto-défense contre la science, et pratiqué une morale étriquée qui a suspecté l'amour, la sexualité. Un fond de méfiance, chez ces baptisés, contre tout ce qui regarde l'humain reste une atteinte à la vérité vivante de l'Incarnation.

Il s'en suit le plus tragique malentendu : pour beaucoup de nos contemporains, Dieu est une gêne pour l'homme. Comme si la grandeur de Dieu était fonction de l'anéantissement de l'homme ! C'est donner raison à Marx qui disait : « Plus l'homme est religieux, moins il est homme ».

Dans les mêmes temps où le christianisme n'apparaît plus, dans l'engagement des chrétiens, comme l'humanisme de Dieu, l'homme subit de multiples mutilations, du fait d'un univers qui tend à devenir concentrationnaire. Dans un monde de violences, de mensonges, de peur, de famine, de guerres et de meurtres, des hommes jouent avec la dignité et la vie des autres. L'homme est souvent un jouet pour l'homme.

S'il est un dialogue qui s'impose entre l'Eglise et le monde moderne c'est celui de la dignité de l'homme. C'est un carrefour où croyants et non-croyants retrouvent une parenté qui tient à leur être le plus profond. C'est une prédication qui part du dogme et qui répond aux aspirations de nos contemporains : le mystère de Dieu fait homme.

Un homme vaut un homme. Un noir d'Alabama vaut un blanc du Texas. Un travailleur vaut infiniment plus que toutes les machines. Mais aussi, avec Jésus Christ, tout homme est appelé à une destinée de fils de Dieu.

Ce dialogue-là, qu'ils soient ou non croyants, des hommes l'écoutent à leur poste. Il appelle à une action concertée, en même temps qu'il ouvre sur l'essentiel du message évangélique. Depuis sept ans, mes causeries se regroupent, comme autant de facettes d'un même prisme, autour de ce mystère d'une Incarnation rédemptrice qui s'exprime pleinement en termes de vérité pascale [4].

4. Voici quelques titres de ces dernières années : Les idoles sont parmi nous - L'incroyance des croyants - Un athéisme né de la foi - Un bonheur qui construit l'homme - Homme ou surhomme ? - Destin ou Providence ? - Dieu croit en l'homme - Guerre à la Guerre - La faim, c'est beaucoup plus que la faim - Bonjour

Je résumerai volontiers ces thèmes par la réflexion d'un chrétien à un ami, lui avouant son sentiment de ne plus croire en Dieu : - « Ce que je sais, répondit l'autre, c'est que Dieu croit en toi ».

la bonne nouvelle que je porte, la voici

Présente au tout de l'homme, la parole de Dieu est pourtant captive. La tâche du missionnaire, c'est de délivrer la parole de Dieu. La démarche initiale près de l'incroyant est déjà cette Parole ; celle-ci habite le missionnaire d'abord dans sa vie, avant d'être sur ses lèvres.
Toute parole d'homme, en tant qu'expérience vraie, est articulée en Jésus Christ. Encore faut-il être convaincu de la dimension religieuse et sacramentelle de toute existence humaine.
Le missionnaire a le droit de ne pas prononcer le nom de Jésus Christ, pourvu qu'il soit capable de le proférer, comme il est des manières de nommer Jésus Christ qui montrent qu'on l'ignore. Mais, qu'elle soit celle d'un prêtre ou d'un laïc, la foi en Jésus Christ pousse à proférer son Nom par l'Esprit qui l'incarne.

Ami incroyant, au terme de deux mois d'entretien, ai-je assez formulé le respect que je porte à notre communication par les ondes pour avoir le droit, non plus de parler devant vous, mais de m'adresser à vous en homme d'Eglise ! Je respecte vos idées, vous le savez, et plus encore votre personne. Mais je me suis consacré à la Vérité que je professe. Aurais-je le droit de la violer pour vous être soi-disant agréable ?
La Bonne Nouvelle que je porte la voici : La parole de Dieu s'est fait homme, c'est Jésus Christ. C'est Lui mon Message : ce ne sont pas des idées-toutes-faites que je colporte, c'est Quelqu'un en qui j'ai mis toutes mes raisons de vivre et d'espérer... (**Sur le Dialogue.** Conclusion).

Mais il est des conditions de validité à la parole humaine. Tant qu'on n'a pas reçu, en soi d'abord, le langage de la conscience et proféré le « oui » qui donne à la vie ses raisons d'être, la parole humaine est verbiage, quand elle n'est pas masquée d'hypocrisie. Par-delà la parole de Dieu explicitée aux croyants, c'est la vie des croyants qui est d'abord l'évangile aux incroyants.

de la radio à la télévision

Nous n'avons pas parlé de la prédication télévisée. Elle participe à la même audience des masses, dans un contexte dont le carac-

vieillesse - Forçats du travail - L'administratif et ses intouchables - Solitude - L'homme nouveau - L'autre moi-même - Les lois du dialogue - Le langage de l'amitié - Frère universel - L'Eglise en dialogue avec les peuples.
La plupart de ces causeries à la radio ont été réunies en un volume : *Je crois en l'homme.* Dieu au-delà des idoles. L'homme au-delà du mépris. Ed. Fayard, Paris 1962, 176 pages.
5. Cf. Maurice HERR, *La révolution des ondes* dans les *Etudes,* janvier 1963, pp. 38-45.

tère liturgique déroute les moins croyants mais renforce l'attention religieuse de toute la présence en direct que permet le petit écran. Son langage nouveau, qui fait appel à tous les moyens d'expression - verbaux, plastiques, rythmiques, musicaux, cinématiques - rend moins attentifs, plus exigeants et volontiers critiques les paroissiens du dimanche.

En 1948, la télévision fonctionnait en quatre pays ; en 1962 elle était dans 66 pays. En France, 18 % des foyers disposent déjà d'un poste récepteur, soit un poste pour 17 habitants et deux millions et demi de récepteurs. Il y a dix ans, il y en avait 60.000. D'ici cinq ans, en notre pays, la télévision sera dans chaque foyer.

La radio deviendra, de plus en plus, une source marginale d'information - surtout lors de grands événements - et aussi de distractions grâce à la vogue du transistor [5].

Toujours en retard d'une révolution, les fils de lumière se sont à peine, timidement, approchés des micros que déjà les caméras ronronnent dans d'autres studios. Mais en fait, à l'exception du Japon, le public des missionnaires, les deux millions de non-chrétiens, reste encore plus accessible à la radio qu'à la télévision. Ce qui suppose déjà pour lui une révolution, d'autant qu'il a brûlé l'étape de Gutenberg ! Don Salcedo a trouvé le moyen en Colombie de faire le catéchisme à 300.000 personnes. Il a eu des imitateurs au Brésil, au Venezuela, au Guatemala et en Afrique. Mais pas assez.

Il est bien dommage que le décret conciliaire sur les moyens de communication sociale ne soit pas traversé du souffle qui convenait pour affronter un tel enjeu et susciter des vocations de missionnaires des ondes.

Le monde est en révolution. La mentalité de ce monde nouveau sera formée par l'image, la parole et l'écriture qui vous arrivent multipliées, à la vitesse de la lumière. L'homme verbal se mue en homme audio-visuel. Dans ce milieu humain nouveau, le signe tend à suppléer le verbe, la sensation crée une mécanisation des réflexes mentaux et risque d'évincer la réflexion, l'intelligible cède la place au perçu.

Continuerons-nous à prêcher comme nos prédécesseurs ? Saurons-nous avec à-propos, rendre les hommes plus proches dans la foi comme ils le sont par l'image ?

COLOMBES - SEINE - LOUIS RETIF FC

JE CHANTE JÉSUS CHRIST

Après une interruption d'un an et demi due à la maladie, le père Aimé Duval a repris, en novembre 1963, sa vie vagabonde et harassante de chanteur du Bon Dieu. Avant même ce retour, nous avions désiré avoir son témoignage pour le présent cahier. Car son exemple nous a souvent fait rêver quelle évangélisation ce serait, s'il y avait autant de jeunes pour chanter spontanément, dans la ferveur de leur foi, l'amour que Dieu a mis dans sa création, qu'il n'y en a pour crier « yé-yé » ou n'importe quoi.

Certes, on n'impose pas à quelqu'un de chanter sa foi. Si la parole du missionnaire jaillit de la foi, à plus forte raison son chant : « J'ai cru, c'est pourquoi... j'ai chanté ». Cela relève du prophétisme bien plus que de l'institution mais, dans les temps nouveaux inaugurés par l'Evangile où tous ont à se laisser envahir par l'Esprit, il n'est pas interdit aux apôtres, aux envoyés officiels, d'être en même temps des prophètes !

Le Père nous a reçu le 16 janvier, au lendemain de son troisième récital à l'Olympia, le plus important music-hall de Paris. Quelques jours auparavant, il avait chanté pour la Prison centrale de Poissy et la Maison d'arrêt de Saint-Etienne. Dans le temple des « yé-yé », sa simplicité et sa foi avaient su créer, - le journaliste du Monde *en témoigne, - « l'intimité d'une retraite de première communion ». Aux chansons anciennes, toujours redemandées, d'autres étaient venues s'ajouter que l'on sentait mûries au creuset de l'épreuve :* Qui a crié cette nuit ; Que tu es loin ; Monsieur mon frère ; Le ciel n'est pas au bout du monde ; Plus beau que ciel, *etc.*

Le titre donné à cette interview était inscrit, autographe, en tête du livret-programme distribué aux spectateurs de l'Olympia : « Je chante Jésus Christ - qui vous sauve et - qui me sauve ».

Mon Père, comment vous est venue l'idée d'un apostolat si nouveau ? N'était-ce pas une volonté de faire exploser la nouvelle de joie et de salut aux oreilles de ceux qu'aucun prêche n'atteint ?

Non. Cela est venu bien après, comme justification. Ce qu'il y a eu initialement... c'est que toute foi est obscure. On chante toujours un peu Jésus Christ pour s'en convaincre et cela trouve d'abord un écho en soi avant de trouver un écho dans les autres... L'aspiration à être quelqu'un pour quelqu'un, à se survivre... l'aspiration au bonheur en général semble être la première démarche de l'homme et la foi est la réponse à cela. La foi étant la réponse heureuse à cette espérance, on a envie de la communiquer aux autres... comme une recette de cuisine, mais en plus grand.

Mais pourquoi précisément sous cette forme là ?

Toute joie donne la foi. La musique est une forme heureuse de conviction dans la colère ou dans la tendresse et la musique est un élément éminemment social ; or la foi est communautaire, comme le reste.

Si la foi en la Parole anime votre effort, est-ce que celui-ci en retour, sous sa forme neuve et hors série, ne lui apporte pas une nourriture en même temps qu'il l'éprouve ? On est acculé à croire ce qu'on chante du Christ bien plus sans doute qu'on ne l'est à croire ce qu'on dit conventionnellement, dans un milieu conventionnel...

Exprimer à soi-même et aux autres son espérance, la définir, aide évidemment celui qui chante à y croire un peu plus et à en vivre. C'est une façon de passer de l'implicite à l'explicite. C'est une façon d'être un chrétien conscient, de vérifier que le christianisme est vrai. Comme le mouvement se prouve en marchant, la foi se prouve en s'expliquant.

Autre raison du renforcement de la foi. Ce qu'on tâche de dire du plus intime de soi-même trouve un écho fervent chez les auditeurs. On lève donc le doute d'une singularité maladive dans le besoin de croire, dans l'espoir, puisque tous y répondent. La foi d'un homme tout seul n'a aucun sens. Elle part peut-être d'une expérience singulière, mais elle se fortifie et s'appuie sur une expérience commune. C'est ce qui fait que les raisonnements purement intellectuels, partant d'un esprit singulier, coupé des autres, ne vont pas bien loin.

Ne pensez-vous pas qu'au-delà de votre foi, la grâce de votre sacerdoce agit sur ceux qui vous écoutent, c'est-à-dire qu'ils réagissent à vos chansons autrement qu'ils ne le feraient si elles étaient celles d'un laïc chrétien ?... à l'avantage ou au désavantage de cet apostolat ?

A l'avantage ! J'ai un avantage comme prêtre, parce qu'on parle, on chante quand même avec autorité. Ce sont des chansons de prêtre.

Mais ne peut-on concevoir qu'un prêtre, un religieux, une religieuse composent des chansons qu'ils ne chanteraient pas eux-mêmes mais qui seraient chantées par des laïcs convaincus qui en feraient vraiment leur cri, à la façon d'une Edith Piaf chantant les chansons des autres ?

Je pense qu'il y a énormément de jeunes chrétiens qui ont envie de chanter leur foi. Des centaines de milliers. Ce qui les empêche ? Manque de métier... de courage. On n'a pas été habitué aux vertus mâles dans le christianisme.

J'ai des copains qui chantent mes chansons dans les rues, dans les cafés, dans les cours d'immeubles, ici à Paris. Ils sont chaque fois bien reçus. Je ne suis pas certain qu'ils ont raison de faire cela dans les rues et dans les cours. Je ne crois pas. Le souci de tolérance et de discrétion des Français ne le permet pas. Mais il est inadmissible que davantage de jeunes ne fassent pas leur métier de chanter en chrétiens. Que parmi tous ces jeunes qui chantent il n'y en ait pas un pour reprendre dans ses chansons les vrais problèmes spirituels de son milieu. C'est inadmissible. J'ai vu beaucoup de jeunes chrétiens qui se mettaient à la chanson, à la guitare... mais tous retombent dans l'uniformité de la radio. Un Jociste en particulier.

Il y en a quand même un qui fait cela, c'est Jimmy - de Lorient - qui chante des choses vraies du milieu populaire.

Je souhaiterais terriblement susciter de ces vocations, les lancer, leur donner des conseils. Actuellement, c'est impossible, avec toutes ces tournées, tous ces concerts. Je compte faire cela quand je serai plus vieux... Pour l'instant, je ne peux que griffonner un avis sur les textes et la musique qu'on m'envoie. C'est dur d'écrire en cinq lignes, à celui-ci qu'il n'est pas doué, à celui-là qu'il ne fait que copier Brassens, à un autre que les textes sont corrects mais qu'ils ne sortent pas de son expérience. Etre loyal et amical avec tous, ne m'est pas toujours facile.

On parle beaucoup aujourd'hui de pré-évangélisation, de pré-mission. Quand on s'adresse aux incroyants, il faut d'abord clarifier l'atmosphère, aplanir des préjugés, chercher un terrain d'entente sur des bases très simples, très humaines, pour qu'ils puissent ensuite donner un sens à la parole du salut chrétien. Estimez-vous que la plupart de vos chansons apportent ainsi un message pré-missionnaire ?

Le fond, c'est de faire sentir aux chrétiens comme aux païens qu'ils sont des hommes. De faire prendre conscience aux chrétiens que leur christianisme les aide à devenir des hommes ; de faire prendre conscience également aux païens qu'il y a des choses sacrées dans la vie. C'est une évangélisation des chrétiens aussi bien que des païens, mais dans des sens opposés : des chrétiens pour qu'ils deviennent plus hommes et des païens pour qu'ils deviennent plus religieux.

Pensez-vous que ceux-ci ne puissent pas être touchés immédiatement par des chansons où s'expliciteraient davantage les richesses du message chrétien : notre foi à Dieu-Trinité, la Rédemption, etc. ?

On me demande souvent pourquoi je ne chante pas le dogme. Ça, c'est à usage interne. Ce n'est pas mon travail : je suis missionnaire. Commençons doucement.

Je ne puis pas chanter la Rédemption du premier coup, comme cela. Il faut d'abord faire prendre conscience aux hommes de leur misère. C'est très long... Ils se contentent souvent de leurs petites joies et s'habituent à leurs petites misères. Jésus-Sauveur ne les intéresse plus. C'est pour cela que beaucoup de mes dernières chansons sont « noires », très sombres. Et à la fin de chacune, un flash d'Espérance chrétienne. Les chansons douces et pieuses ne peuvent être des chansons missionnaires.

Votre répertoire est en effet un répertoire de chansons sérieuses, attentives à la souffrance des humbles, de tous les délaissés, « les humiliés, les lâchés, les mal-aimés... » Vous partez le plus souvent d'histoires sombres au bout desquelles, invariablement, vous entrouvrez, lumineuse, « la petite porte de l'Espérance ». Mais est-ce qu'on ne pourrait pas aussi créer, exprimer, chanter des chansons qui éclatent d'entrain, de joie de vivre ? Ne croyez-vous pas possible - ou pas souhaitable - un troubadour chrétien de la joie et de l'amour déjà présents ?

A l'échelle individuelle, je pense qu'on peut arriver à une joie quasiment totale malgré ses malheurs. Mais à l'échelle d'une époque... il faut partir de la misère qui crève les yeux... pour en sortir... mais il faut partir de là.

Si on parle de masses, comme un missionnaire doit en parler, la majorité des gens se débat dans la misère, matérielle ou spirituelle. Je pense que des chansons de joie d'hommes spirituels arrivés pourraient faire assez souvent du mal. Ce serait une insolence gratuite. C'est peut-être possible pour certains agressifs de le faire (j'emploie ce mot sans y mettre un sens péjoratif), pas pour moi... surtout depuis que j'ai été malade...

Il faut affirmer violemment qu'il y a une espérance en Jésus Christ, mais l'affirmer à l'intérieur de la misère et non pas en l'air.

Il n'y a pas deux mondes. Ce sont les bigots qui font deux cités. Il n'y a qu'une cité, avec des cœurs plus ou moins évolués, plus ou moins ouverts...

Ces derniers mots vont plus loin qu'ils ne disent et bien des chansons du Père les commentent plus éloquemment que ne le feraient les discours.

Il n'y a pas deux mondes et le missionnaire qui chante ne désespère pas d'arriver à éveiller ceux-là même qui laissent leur cœur s'appesantir « Dans la grand-vill qui dort - Avec la mort ».

Il m'a semblé, mon Dieu,
Qu'il entrouvrait les yeux,
Quand j'ai chanté pour lui,
L'enfant de nuit.

PROPOS DU PERE AIME DUVAL SJ
RECUEILLIS ET PRESENTES PAR ATH. BOUCHARD C S SP

SAINT PAUL ET LA PAROLE DE DIEU

Saint Paul est avant tout prédicateur. « Le Christ, dit-il, ne m'a pas envoyé baptiser, mais annoncer la bonne nouvelle » (1 Cor. 1, 17). Plusieurs études récentes soulignent l'importance que l'Apôtre attribue à la parole de Dieu et l'efficacité qu'il lui reconnaît. Le Père qui a ressuscité Jésus suscite maintenant la vie dans les âmes par l'évangile qui proclame la mort et la résurrection du Christ.

Pour que les réflexions qui suivent ne paraissent pas des constructions en l'air, nous devons nous assimiler quelques textes majeurs de saint Paul :

Ayant reçu par notre intermédiaire le message de Dieu,
vous l'avez accueilli non comme parole humaine,
mais, selon ce qu'il est vraiment, comme parole divine
qui, pour cela même, opère efficacement en vous, les croyants (1 Thess. 2, 13).

Je vous rappelle, frères, l'Evangile que je vous ai annoncé...
dans lequel vous serez sauvés, si vous le gardez tel que je vous l'ai annoncé...
Je vous ai transmis... (suit le rappel de la mort et de la résurrection de Jésus et des apparitions).
Bref, eux ou moi, voilà ce que nous prêchons et voilà votre foi (1 Cor. 15, 1-11).

L'Evangile est une force de Dieu pour le salut de tout croyant (Rom. 1, 16).

Je vous rappelle, frères, que l'Evangile annoncé par moi n'est pas de source humaine, je ne l'ai pas reçu ni appris d'un homme,
mais par révélation de Jésus Christ (Paul pense à l'événement de Damas où le Père lui a montré, révélé son Fils) *(Gal. 1, 11-12 ; cf. 1, 16).*

Tout en empruntant des formules déjà stéréotypées (1 Cor. 15, 3), Paul, comme les Douze, tient l'objet de son message directement de Dieu lui-même. Le message est efficace parce que parole de Dieu, parce que le Père y exerce encore la puissance qu'il a déjà déployée dans la résurrection de son Fils.

Le P. Dewailly, en nous présentant récemment les deux premières épîtres de saint Paul [6] *, parle longuement de la mission de l'apôtre (pp. 21-62). Les trois principaux paragraphes, avec les titres : « Parler » ; « Parler aux païens » ; «... pour qu'ils soient sauvés », sont bien significatifs. Pour nous donner une idée de la richesse de la parole apostolique, Dewailly passe en revue le vocabulaire très varié de ces épîtres...

Parler : « Telle est en effet, la première fonction de l'apôtre, tel est son acte propre » (p. 24). De nombreux textes paraissent dans la synthèse avec toute leur richesse de sens. Celui de la première épître aux Thessaloniciens que nous avons cité résume l'essentiel : « Ce texte d'une grande plénitude décrit comme en un instantané l'effet spécifique de la mission, au moment où celui qui écoute l'apôtre reconnaît dans la parole de l'apôtre la parole de Dieu et ouvre son cœur à la foi ».

Dans son étude sur **la proclamation de la parole de Dieu d'après l'Ecriture** [1], le professeur A. Bertrangs commente d'abord les textes cités plus haut. Il insiste sur le fait que Dieu qui a ressuscité le Christ opère encore, au moyen de la Parole, le mystère de la mort et de la résurrection dans les âmes. Cette efficience divine ne sera naturellement pas à l'œuvre si l'apôtre prêche une sagesse humaine ou se prêche lui-même ; « ce n'est pas nous que nous prêchons, mais le Christ Jésus, le Seigneur » (2 Cor. 4, 5 ; cf. 1 Cor. 2, 1-5).

L'apôtre est le collaborateur de Dieu (2 Cor. 6, 1). Grâce à sa prédication, « le temps favorable », « le jour du salut » est arrivé pour les Corinthiens (6, 2), à condition qu'ils acceptent le message. La gloire du Christ ressuscité devient présente dans Paul, car « nous réfléchissons comme en un miroir la gloire du Seigneur » (2 Cor.3, 18 ; cf. 3, 8 ss). Dans ses courses apostoliques, Paul répand « la bonne odeur du Christ » (2 Cor. 2, 15).

Enfin Paul conçoit son œuvre missionnaire comme une activité cultuelle, un substitut et un accomplissement des sacrifices du Temple. Nous reviendrons sur ce thème.

Répondant à quelques difficultés, Bertrangs rappelle que le prêtre enseigne non seulement en fonction d'une délégation juridique reçue de son évêque, mais qu'il a reçu l'Esprit Saint. Il est ainsi habilité, comme les prophètes, à être le porte-parole de Dieu. Etant donné les textes sur l'efficacité de la parole de Dieu, nous devrions davantage regarder la prédication comme une œuvre sacramentelle.

Dom J. Dupont, bien connu pour ses multiples travaux scientifiques sur saint Paul, nous livre également ses réflexions sur notre sujet [7]. Il espère pouvoir les présenter un jour dans une étude plus développée mais elles sont déjà très riches et nous allons nous y arrêter plus longuement.

Pour désigner le message chrétien qui porte essentiellement sur la mort et la résurrection du Christ, l'Apôtre se sert de différentes expressions : « parole de

* Les chiffres entre crochets renvoient au tableau bibliographique présenté ci-dessous, p. 94.

Dieu », une vingtaine d'emplois ; évangile, c'est-à-dire, bonne nouvelle, une soixantaine de cas ; kérygme, c'est-à-dire message d'un héraut ; témoignage. Cet évangile, ce message, etc., on peut l'étudier comme parole attribuable à Dieu - confiée à l'apôtre - destinée aux hommes.

PROPHÉTISME DU MISSIONNAIRE LA PAROLE QUI SAUVE

l'apôtre, porte-parole de dieu

Paul dit qu'il a été « mis à part », « appelé » (Gal. 1, 15 ss ; Rom. 1, etc.). Comme ces termes sont traditionnellement consacrés pour décrire une mission prophétique, l'Apôtre conçoit donc comme telle sa mission. Il proclame la parole de Dieu ; il est le porte-parole de Dieu comme les prophètes de l'Ancien Testament. Comme « ambassadeur de Dieu », il est encore bien de la lignée des prophètes.

Dieu, dit-il, nous a réconciliés avec lui par le Christ et il nous a remis le ministère de la réconciliation... (Dieu) nous a confié la parole de la réconciliation. Nous sommes en ambassade pour le Christ, et par nous c'est Dieu qui exhorte... (2 Cor. 5, 18 ss.).

La parole de réconciliation, commente le P. Dupont, « est tellement la parole de Dieu que Dieu lui-même, par ses ambassadeurs, invite les hommes à se réconcilier avec lui. L'apôtre est le porte-parole de Dieu. Il l'est comme les anciens prophètes, ayant reçu de Dieu le message qu'il publie ; il l'est à la manière d'un ambassadeur, porteur du message de son souverain » (Dupont, loc. cit., p. 70).

C'est par son contenu, plus encore que par ses formules prises matériellement, que le message est parole de Dieu. Le Père a montré à Paul, le Christ en gloire (Gal. 1, 15 ss), il lui a révélé « le mystère » (Ephésiens et Colossiens), c'est-à-dire tout le plan de salut conçu de toute éternité par Dieu et réalisé par le Christ. L'Apôtre tient ainsi de Dieu tout le fond même de son message. Il prêche ce qu'il a vu : le Christ mort et ressuscité, le mystère qui lui a été montré.

*En tâchant de préciser en quoi l'Evangile est parole de Dieu, nous aboutissons donc à cela : la personne de Jésus Christ, et l'acte par lequel Dieu a ressuscité Jésus pour l'établir dans sa gloire de Seigneur des vivants et des morts. L'apôtre annonce la parole de Dieu non pas en répétant des mots que Dieu aurait prononcés, mais en proclamant l'intervention de Dieu dans le Christ pour le salut de l'humanité. La parole de Dieu est un événement, l'événement de Pâques ; et c'est une personne, le Christ ressuscité (*ibid., *p. 72).*

La parole de Dieu est efficace, opérante. Elle est une parole de salut (Actes 13, 26 ; Eph. 1, 13), qui réalise le salut, sans commune mesure avec une parole humaine. Les textes de Paul sont formels. Nous les avons cités.

La parole de Dieu s'exprime dans des mots, mais elle ne se confond pas avec eux. La parole de Dieu est acte. Elle est... « parole de vie » (Phil. 2, 16)... « parole de réconciliation » (2 Cor. 5, 19), non pas seulement en ce qu'elle fait connaître aux hommes ce que Dieu leur offre, mais en ce qu'elle leur procure tout cela, en ce qu'elle est capable de le réaliser pour eux. Par sa parole, Dieu communique réellement aux hommes les fruits de leur rédemption. La parole de Dieu réalise ce qu'elle dit : c'est précisément en cela qu'elle se montre parole de Dieu... (Dupont, loc. cit., *pp. 72-73).*

Si la parole de Dieu est puissante pour sauver, c'est parce que, quand Dieu parle, sa parole est en même temps action ; elle n'est pas simplement parole. Quand on prêche l'Evangile, Dieu agit ; par sa parole il prolonge l'acte par lequel Dieu a ressuscité Jésus d'entre les morts ; l'intervention de Dieu ressuscitant son Fils devient actuellement efficace en faveur de ceux qui croient (ibidem).

le message porte avec lui la puissance de la résurrection

Le chrétien aurait tout profit à pouvoir spontanément situer les différents points de sa foi à l'intérieur d'un ensemble organique. Au missionnaire de l'aider. Il doit lui-même aborder quantité de sujets dans sa prédication, mais il devrait, chaque fois que l'occasion lui en est offerte, montrer le rapport qui existe entre le point de doctrine qu'il expose et le message apostolique, le mystère pascal.

Les conclusions par lesquelles Mgr L. Cerfaux termine une étude sur l'économie chrétienne peuvent faciliter la tâche du missionnaire :

*La sotériologie paulinienne se caractérise par l'*importance capitale de la mort et de la résurrection du Christ. *En cela, Paul n'est nullement novateur, il représente la foi de tout le christianisme primitif...*

Les faits qui fondent le salut se prolongent en quelque sorte dans le message. *La même œuvre de Dieu, qui acceptait la mort du Christ pour se réconcilier le monde et qui ressuscitait le Christ pour créer une vie nouvelle, se continue par le message et dans la foi.*

Le message apostolique est donc une pièce maîtresse du système théologique de saint Paul. De son rôle capital naît l'importance de la foi. La foi soumet l'homme au message qui porte avec lui la puissance efficiente de la mort et de la résurrection du Christ ; *en d'autres termes, si l'on reçoit le message dans la foi, la puissance salvifique de Dieu, qui s'est manifesté dans la mort et la résurrection de son Fils, agit en nous et nous sauve (Rom. 1, 16). Par conséquent, ce n'est pas le message comme tel qui sauve, ce n'est pas non plus la foi.* Le salut s'obtient par l'efficience de la résurrection du Christ - *précédée de l'efficacité expiatrice et rédemptrice de sa mort voulue par Dieu* - portée par le message apostolique. *Le salut est offert à tous les hommes, mais il n'exerce son efficience réelle que sur les chrétiens, c'est-à-dire ceux qui reçoivent le message dans la foi.*

Ce rôle du message permet de constater l'originalité du christianisme. Les sacrements ne possèdent pas l'importance prépondérante qui serait la leur dans une religion à mystères... [1].

1. L. CERFAUX, *Le chrétien dans la théologie paulinienne* (coll. *Lectio divina,* 33). Ed. du Cerf, Paris 1962, pp. 139 s. Nous soulignons.

On n'insistera jamais trop sur l'importance du mystère central de notre foi, le mystère pascal ; aussi nous ne résistons pas à la tentation de citer encore une synthèse de Mgr L. Cerfaux à propos du rôle du message et de la foi :

La mort et la résurrection exercent donc leur efficience de salut à travers le message et la foi... *Le salut se produit par la puissance de la résurrection du Christ - précédée de l'efficacité expiatrice et rédemptrice de sa mort, voulue par Dieu - en d'autres termes* par la puissance de l'œuvre divine portée par le message apostolique, *touchant par celui-ci tous les hommes, mais actualisant son efficience uniquement sur ceux qui le reçoivent dans la foi*[2].

Dans une autre étude sur le message chrétien [3], Mgr Cerfaux rappelle avec insistance que le message de l'Apôtre ne se réduit pas essentiellement à l'annonce de la croix. « Le langage de la croix » (1 Cor. 1, 18 ; cf. 1, 17 ; 2, 5), avec le mot bien connu : « je n'ai voulu savoir que... Jésus Christ crucifié » (2, 2) est une réponse appropriée aux Corinthiens passablement orgueilleux et en passe de réduire le christianisme à un mouvement intellectuel, à une philosophie. Le chapitre 15 de la première aux Corinthiens comme de nombreux passages des autres épîtres, notamment aux Ephésiens et aux Colossiens, prouvent avec évidence que Paul - malgré 1 Cor. 1, 17 ss - met toujours plus spécialement l'accent sur la résurrection de Jésus.

Luther et les protestants en général ont eu tort de réduire la théologie de l'Apôtre à une « theologia crucis ». Trop de nos manuels ascétiques insistent peut-être également de façon unilatérale sur quelques expressions où Paul n'envisage pourtant qu'un cas spécial, celui des Corinthiens (1 Cor. 2, 1-5).

de la foi aux sacrements

La Parole est destinée aux hommes. Les auditeurs répondent à la parole de Dieu par la foi ou par l'incrédulité. La parole anticipe ainsi déjà le jugement peut-on dire. Ceux qui accueillent la Parole possèdent déjà le principe du salut ; ils doivent pourtant « garder la Parole » (1 Cor. 15, 2), « y tenir fermement » (Phil. 2, 16), etc. Alors la Parole produira en eux les fruits de sainteté ; l'efficacité salutaire de la Parole les conduira à l'obtention définitive du salut (Dupont, loc. cit.).

L'homme qui accueille le message n'est pas, comme le veut Luther, un être totalement corrompu qui a perdu son libre arbitre. L'acceptation du message est acquiescement de notre intelligence et de notre volonté : un acte d'obéissance (Rom. 10, 16), un acte libre. « C'est avec le cœur que l'on croit » (Rom. 10, 10), dit saint Paul. Mais « le cœur... qui est ici la faculté humaine qui exerce la foi, signifie normalement dans la Bible grecque l'intelligence mouvant la volonté... La foi est donc un acte de la partie supérieure, intellectuelle de l'homme... La foi chrétienne consiste à faire confiance à Dieu, à savoir que c'est lui qui nous sauve et que même notre acquiescement, c'est lui qui nous le donne par son don » (Cerfaux [3] pp. 320 ss).

Puisque Paul avait mission de proclamer chez les Gentils la bonne nouvelle de la résurrection de Jésus, on ne s'attendra pas à trouver chez lui une construction

2. *La sotériologie paulinienne,* dans *Recueil L. Cerfaux,* t. III, Gembloux 1962, pp. 329 s.

théologique centrée sur les sacrements. Il n'a pas systématisé son enseignement et nous devons chercher à situer les sacrements par rapport au message et à la foi.

Les sacrements, pense Mgr L. Cerfaux, supposent le message reçu et accepté dans la foi. Ils appartiennent à l'épanouissement de la vie chrétienne... On ne voit pas que Paul se soit posé la question de savoir si, isolée du baptême, la foi nous procurerait les effets de la mort du Seigneur. Le mieux sera sans doute de dire que la foi et le baptême qui accompagne normalement la profession de foi, sont inséparables dans le concret. Mais dans la synthèse théologique paulinienne, le message de la mort et de la résurrection du Christ tient une si grande place que la foi, par laquelle nous nous y soumettons, apparaît comme la charnière indispensable entre la volonté de salut de Dieu et sa réalisation dans les chrétiens. C'est si vrai que le verbe pisteuo *(= croire) à l'aoriste signifiera souvent la démarche totale (baptême compris) par laquelle un païen est introduit dans l'Eglise* [3].

le fidèle intendant des mystères

La parole de Dieu est confiée à l'apôtre. Paul rive son message de près à celui de Jésus. Son message se situe bien dans le prolongement de celui du Christ, c'est-à-dire du messie royal. « Jésus proclamait le Royaume, le Royaume messianique, évidemment ; Paul, lui, proclame le Roi-Messie, Jésus » (Dupont, loc. cit., p. 74). A la bonne nouvelle Paul doit ajouter la catéchèse : des exhortations, encouragements, des réprimandes, etc., en s'adaptant aux situations et aux besoins de chacun. Paul le fait avec une assurance (**parrhésie**, cf. Spiritus n° 7, pp. 174-175) qui lui vient de Dieu (1 Thess. 2, 2 ; Eph. 6, 19, etc.). Sa prédication doit être avant tout authentique et désintéressée. Il ne frelate pas la parole de Dieu (2 Cor. 2, 17 ; 4, 1 ss) ; il sauvegarde « la vérité de l'évangile » (2, 14) ; il « est l'intendant des mystères de Dieu » et « ce qu'on demande à un intendant, c'est d'être fidèle » (1 Cor. 4 ss). Cette fidélité inclut un désintéressement personnel total, car le missionnaire ne doit pas faire écran entre le message et Dieu. Il n'est que de relire les insistances de Paul (1 Thess. 2, 4-6 ; 1 Cor. 9, 15 ss ; Phil. 1, 12 ss).

Dans le 200e numéro de Masses ouvrières [5], le professeur d'exégèse d'Angers P. de Surgy, nous parle de **Paul prophète du monde païen.** Il rappelle, d'abord, naturellement, que le prophète parle au nom du Seigneur. Les traits caractéristiques du comportement de saint Paul dans l'accomplissement de son ministère prophétique sont les suivants : « fidélité à la Parole, docilité à l'Esprit, solidarité ecclésiale, volonté d'être le prochain de tous, souci de porter l'Evangile toujours plus avant dans le monde païen, annonce de la Parole au cœur de la vie et de l'histoire des hommes » (p. 50). Après avoir résumé en ces termes la première partie de son enquête, l'auteur souligne encore quelques traits de son héros : « Zèle, désintéressement, franchise, amitié, joie, esprit communautaire sont autant de qualités qui le rendent tout de suite si attachant » (p. 51). Il restait à signaler quelques compléments : 1. Le prophète comme tel ne s'oppose pas au pouvoir hiérarchique, car « les pouvoirs hiérarchiques s'exercent dans l'Eglise pour assurer sa fidélité à l'Esprit » (p. 52) ; 2. Le prophète associe la communauté chrétienne à son minis-

3. CERFAUX, *Le chrétien..., op. cit.*, pp. 137 s. Le verbe grec à l'aoriste évoque une action momentanée et désigne spécialement le passage d'une situation à une autre.

tère auprès des païens (cf. surtout Phil. 1, 13-14 ; 2, 14-16) leur vie de chrétiens doit être un témoignage en faveur de l'Evangile (Tite 2, 5.10 ; 1 Tim. 6, 1 ; 1 Cor. 10, 27 ss). 3. L'exemple de Paul reste toujours actuel, il est notamment « un maître par son ouverture à l'Esprit Saint, son sens du Peuple de Dieu, sa vie unifiée par l'union au Christ dans l'accomplissement de sa mission... » (p. 56).

SACERDOCE DU MISSIONNAIRE LA PAROLE QUI CONSACRE

Le travail missionnaire est un service cultuel. Saint Paul est notre meilleur et principal témoin de la célébration eucharistique (1 Cor. 11, 17 ss). Mais il parle aussi d'un « culte spirituel » des fidèles qui consiste dans l'exercice même de la vie chrétienne, dans l'offrande de notre personne en hostie vivante, sainte, agréable à Dieu (Rom. 12, 1 ; cf. 6, 13 ; 8, 11 ; 1 Cor. 6, 19). Avec autant d'insistance, l'Apôtre décrit son travail apostolique comme une liturgie nouvelle en esprit. Le P. A.-M. Denis, o. p. nous offre un excellent commentaire de ces textes [4][4].

l'apôtre, « liturge » de jésus christ pour les païens

Je suis, dit Paul, le ministre sacré (en grec, leiturgos = le liturge) du Christ Jésus pour les nations, celui qui accomplit l'acte sacré d'annoncer l'évangile de Dieu de sorte que l'offrande des païens soit agréable à Dieu sanctifiée dans l'Esprit Saint (Rom. 15, 16).

La vie de foi des chrétiens est ici un culte rendu à Dieu ; l'activité de Paul qui a suscité cette vie est elle aussi une fonction sacrée, cultuelle. Notre passage remis dans son contexte peut se résumer ainsi :

La grâce de la foi et l'office de l'Evangile qui doit introduire les Gentils dans l'ère du salut, sont tous deux comparés à une liturgie dont la célébration amène les évangélisés à une parfaite vie cultuelle. Celle-ci est l'obéissance des Gentils à la foi et la manifestation extérieure indiscutable des pouvoirs de saint Paul (p. 408) [5].

l'apôtre, constructeur du temple spirituel

Paul compare d'abord son travail de prédication à une construction (1 Cor. 3, 9b-15). Il enchaîne par une image cultuelle ; la construction est celle du

4. Tous les auteurs que nous avons déjà cités, avec des nuances certes, parlent en passant de cet aspect cultuel du rôle apostolique.
5. A propos de l'interprétation du P. Denis et de celle de la Bible de Jérusalem, Cl. Wiéner (Ἱερουργεῖν, *Rom. 15, 16,* dans *Analecta Biblica* n° 17-18, 1963, pp. 399-404) souligne que « l'assimilation de l'Apôtre aux prêtres de l'Ancien Testament... ne se trouve pas nécessairement contenue dans Rom. 15, 16 » (p. 404). Le terme « leiturgos » n'évoque pas nécessairement un acte cultuel (cf. Rom. 13, 6) et « ierourgein » (accomplir un acte sacré : trad. du P. Denis) « semble bien signifier offrir des sacrifices... sans préciser si l'auteur de l'action est le prêtre ou le fidèle qui s'adresse à lui » (pp. 403-404). Cette nuance de traduction n'exclut pas la référence au culte juif.

temple (3, 16-17). Les fidèles sont le temple ; l'Esprit habite en eux, leur vie chrétienne est un culte parfait rendu à Dieu.

L'action particulière qui a opéré cette œuvre, c'est l'évangélisation (cf. 1, 17)... C'est cela qui est l'origine de la vie cultuelle des chrétiens... (Paul) la possédait lui-même avant eux et mieux qu'eux (3, 1), il la leur a communiquée par son activité apostolique. C'est donc qu'avant eux également il était consacré au culte spirituel et qu'il pouvait les y consacrer, les « bâtir en temple ». Plus tard dans l'épître aux Ephésiens (2, 22) il dira qu'il se les est adjoints dans la construction dont il faisait partie le premier. De cette manière, indirectement, saint Paul laisse entendre que la vie cultuelle des chrétiens a dépendu de la sienne. C'est par lui qu'ils sont devenus des consacrés au culte nouveau dans l'Esprit. Il garde en outre le droit de la défendre en eux contre ceux qui veulent la détruire. Il doit veiller à ce que le temple reste debout et que l'Esprit continue à y habiter, que ce temple reste saint, et que le culte spirituel s'y célèbre toujours (p. 425).

l'activité apostolique, culte d'agréable odeur

Grâces à Dieu, même s'il nous traîne dans son triomphe, car ainsi par nous il manifeste l'odeur de la connaissance du Christ... C'est nous qui sommes le parfum du Christ... pour les sauvés, odeur qui va jusqu'à la vie... (2 Cor. 2, 14-17).

Nous avons ici l'image de Dieu parcourant le monde en triomphateur. Pour plusieurs exégètes (cf. Crampon, éd. 1952 ; Bible de Jérusalem, etc.), Paul partagerait avec Dieu les honneurs du triomphe. Mais le terme grec (thriambeuein), tout comme le contexte, suggère un autre sens. Paul se voit dans le cortège comme une personne enchaînée, un prisonnier, comme un ornement du cortège du triomphal. Il pense à ses souffrances, ses humiliations endurées dans les courses apostoliques et il explicite sa pensée en comparant son travail missionnaire au parfum offert en sacrifice d'après la liturgie juive. A l'appui de cette interprétation on peut citer d'autres textes qui certainement associent les images : parfum et sacrifice. Dans Phil. 4, 18, la générosité des fidèles est « une odeur de parfum, de sacrifice, acceptable et acceptée de Dieu » ; le sacrifice de la croix est aussi « offrande et sacrifice à Dieu en odeur de parfum » (Eph. 5, 2). Ici les expressions pauliniennes rappellent certainement les sacrifices du Temple : l'offrande des parfums y était considérée comme le moment le plus marquant du service quotidien.

Saint Paul aurait pu dire simplement que Dieu répand par lui la connaissance du Christ, mais il introduit une métaphore cultuelle. L'acte que Dieu lui fait faire est comparé au sacrifice d'encens dont le parfum chaque jour remplissait le sanctuaire. Sans doute songe-t-il en même temps à ses tribulations sans fin... Il est lui-même comme offert en sacrifice, il est le parfum brûlé sur l'autel. Ainsi dans le sacrifice même que constituent les malheurs de sa vie apostolique et où Dieu le réduit à merci (θριαμβευόντι *v. 14), il rend présente et agissante, comme l'est une odeur, la parole de l'Evangile* (φανεροῦντι) *qui apporte la foi, « connaissance du Christ ». Paul s'est identifié à sa fonction... Toute l'activité qui constitue l'apôtre en lui-même (nous sommes le parfum), et s'accomplit « en présence de Dieu », a une valeur cultuelle. Remplie de tribulations, elle est dite semblable au sacrifice perpétuel des parfums au temple, sommet du culte journalier, qui précédait le matin et suivait le soir l'holocauste quotidien (pp. 433-434).*

l'apôtre versé en libation

A supposer même que je sois versé en libation sur l'offrande et la liturgie de votre foi, j'en suis heureux et m'en réjouis avec vous (Phil. 2, 17).

L'unique terme, un verbe au présent (σπένδομαι ; Vulgate : immolor) dont Paul se sert ici pour parler de son propre rôle a souvent été interprété comme une allusion à sa mort future : Si mon sang même doit se répandre en libation. Ce sens ne s'impose pourtant pas. Paul peut penser à ses souffrances, notamment à cette inactivité humiliante pour lui, à laquelle il est réduit au moment de la rédaction de la lettre. Son sacrifice et celui de la foi des Philippiens sont un seul sacrifice comme l'offrande quotidienne accompagnée de la libation, au temple juif.

La libation au Temple n'était pas un rite juxtaposé au sacrifice mais elle lui était intimement liée, ne faisant avec lui qu'un seul acte cultuel. Elle en était le rite final dont les chants des lévites et des prêtres comme les diverses prostrations du peuple soulignaient la solennité (cf. Ecclésiastique 50, 14-15).

Le sacrifice liturgique qu'est la foi des chrétiens est le but de toute l'activité apostolique qui doit l'achever comme la libation faisait l'offrande et l'holocauste. L'idée est trop fréquente dans saint Paul pour n'être pas à sa place ici... Tout ce que l'Apôtre a fait et subi, ce qu'il subit en ce moment, trouve là sa raison et son aboutissement, tout cela y a sa place, qui est celle de la libation, parachèvement solennel de l'holocauste perpétuel. L'Apôtre s'offre pour que l'offrande des chrétiens soit complète et valide, « liturgique » (p. 646).

La parole de l'Apôtre a valeur cultuelle. C'est elle qui fonde le temple, elle est l'acte sacré, la « hiérurgie » comme il dit en Rom. 15, 16 qui consacre et sanctifie, qui rend capable de l'offrande et du sacrifice quotidiens, qui achève ce sacrifice par la libation, et, comme après l'offrande des parfums confère la bénédiction sacerdotale donneuse de vie. L'Apôtre est, pour les Gentils, le premier célébrant du culte nouveau dans l'Esprit ; ce culte dans leur cas vient de lui et ne peut se faire sans lui. De même que toute la vie de foi est un culte, ainsi toute la vie apostolique, et spécialement dans les tribulations, prélude de la parousie, qui l'unissent à la croix du Christ (pp. 655-656).

en résumé

H. Schlier, un protestant converti au catholicisme, était mieux que d'autres préparé à nous exposer la **notion paulinienne de la parole de Dieu** [9].

Comme base de ses réflexions il prend surtout 2 Cor. 5, 18 ss sur la réconciliation du monde que Dieu a opérée par le Christ et sur le ministère de la réconciliation. « A côté de ce qui se fait par le Christ, apparaît ce qui se fait par la Parole. Les deux opérations sont des œuvres salvifiques. »

6. La présence médiate s'oppose, pour l'auteur, à la présence immédiate du Christ apparaissant aux apôtres. La présence provisoire prépare la présence définitive qui est inaugurée à la Parousie.
7. L. BOUYER, *Parole, Eglise et Sacrements* dans le protestantisme et le catholicisme. Ed. Desclée de Brouwer 1960, 96 pages.
O. SEMMELROTH, *Parole efficace*. Ed. Saint-Paul, Paris 1963, 248 pages. Voir ci-dessous, p. 101.

Le résumé que nous donne l'auteur lui-même nous permet d'être bref sans être tout à fait incompréhensible grâce aux notions que nous avons déjà enregistrées :

1. Dieu a « établi » sa parole parmi nous. En tant que parole de salut, elle est la parole de la nouvelle création...

2. La parole de Dieu s'établit d'abord par la révélation du Christ Jésus dans l'évangile de l'apôtre, qui la garde dans la puissance de l'Esprit Saint...

3. La parole de Dieu mise dans la bouche de l'Apôtre rend présents l'événement salvifique et les biens du salut. Il s'agit d'une présence médiate et provisoire, qui exige l'obéissance de la foi[6].

4. La parole de Dieu se transmet dans la parole ministérielle de l'Eglise qui garde, déploie et façonne la parole apostolique...

Sur la réalité et l'efficacité de la parole de Dieu, on trouvera aussi des indications fort heureuses dans deux ouvrages catholiques récents, ceux du P. Bouyer et du P. Semmelroth. Mais ici on déborde largement notre sujet paulinien[7].

CHEVILLY - SEINE - FELIX GILS C S SP

bibliographie

1. BERTRANGS A., **De vekondiging van het Woord Gods in de H. Schrift,** dans *Tijdschrift voor Liturgie,* 44 (1960), pp. 62-75.

2. CAMBIER J., **Paul, apôtre du Christ et prédicateur de l'Evangile,** dans la *Nouvelle Revue Théologique,* 81 (1959), pp. 1009-1028.

3. CERFAUX L., **La tradition selon saint Paul,** dans *la Vie spirituelle Supplément,* n° 25 (1953). Article reproduit dans *Recueil L. Cerfaux,* t. III, Gembloux 1962, pp. 253-263. Idem, **Le message chrétien d'après saint Paul,** *ibid.,* pp. 313-322.

4. DENIS A.-M., **La fonction apostolique et la liturgie nouvelle en Esprit,** Etude thématique des métaphores pauliniennes du culte nouveau, dans *Revue des sciences philosophiques et théologiques,* 42 (1958), pp. 401-436 ; 617-656 ; Idem, **Versé en libation** (Phil. 2, 17 = Versé en sang ?), dans *Recherches de science religieuse,* 45 (1957), pp. 567-570.

5. DE SURGY P., **Paul, prophète du monde païen,** dans *Masses ouvrières* n° 200, oct. 1963, pp. 35-56.

6. DEWAILLY L.-M., **La mission de l'apôtre Paul** dans *La jeune Eglise de Thessalonique.* Les deux premières épîtres de saint Paul. Ed. du Cerf (Coll. *Lectio divina,* 37), Paris 1963, pp. 21-61.

7. DUPONT J., **La parole de Dieu suivant saint Paul,** dans *La parole de Dieu en Jésus-Christ.* Ed. Casterman, 1961, pp. 68-84.

8. GIBLET J., **Saint Paul, serviteur de Dieu et apôtre de Jésus-Christ,** dans *la Vie Spirituelle,* 89 (1953), pp. 244-265.

9. SCHLIER H., **La notion paulinienne de la parole de Dieu,** dans *Littérature et théologie pauliniennes.* Ed. Desclée de Br. *(Recherches bibliques,* 5), 1960, pp. 127-141.

LA SYNOPSE DU PÈRE DEISS

« Qui n'a souhaité, en lisant les trois premiers évangiles, saisir d'un seul coup d'œil leurs ressemblances et leurs différences, dégager ainsi la richesse et l'apport de chacun ? » Ces lignes de l'éditeur nous disent bien le but essentiel d'une synopse. Le souhait ainsi exprimé est comblé par la Synopse du P. Deiss dont les qualités dépassent certainement celles de toute autre synopse en langue moderne [1].

Tout d'abord on pourrait dire qu'il s'agit d'une véritable synopse. Dès le premier coup d'œil on se rend compte non seulement que telles paroles du Seigneur et tels récits se retrouvent dans un ou plusieurs évangiles, mais on constate immédiatement les ressemblances et les différences des expressions dans chaque membre de phrase ; ceci grâce à la présentation extrêmement aérée du texte. L'auteur n'a pas hésité à répéter les textes : on peut de la sorte lire dans un ordre suivi les grands ensembles de chacun des évangiles. Dans l'ancienne Synopse française [2], pour lire par exemple les dix miracles des chapitres 8 et 9 de saint Matthieu, il faut réaliser un va-et-vient continuel entre les n°s 47-163. Le P. Deiss nous les fournit en un texte continu, quitte à les répéter en ordre dispersé quand un autre évangile est transcrit d'après son propre plan.

Autre nouveauté : des notes reproduisent au bas des pages les principales variantes - en français toujours - des divers manuscrits. Jusqu'à présent - à notre connaissance du moins - semblable appareil critique ne figurait que dans les synopses reproduisant les textes originaux. Le lecteur ignorant le grec se rend ainsi compte de la grande stabilité du texte évangélique à travers les premiers siècles. En schématisant la situation, on peut dire que les manuscrits rapportent pour l'essentiel un même texte et que les variantes ne sont souvent que des harmonisations. Des copistes ont été tentés de réduire - par des additions ou des suppressions - les divergences entre les évangiles. Le lecteur tant soi peu attentif se rendra vite compte que l'appareil critique, nécessaire pour toute publication scientifique, est indispensable pour une synopse. En dehors de la perspective « synoptique », les variantes ont encore une autre valeur. Elles nous offrent souvent une interprétation très ancienne des textes, antérieure à celles de l'âge d'or de la patristique. Ainsi le verset de Luc 11, 2 : « Vienne ton royaume » est remplacé dans plusieurs témoins par : « Que vienne ton Esprit et nous purifie ». Une exégèse à ne pas dédaigner.

Certains lecteurs estimeront peut-être que le P. Deiss aurait pu réduire le nombre des variantes ; d'autres lecteurs auront des exigences contraires. Pourquoi ne pas signaler par exemple les additions propres à plusieurs manuscrits qui énumèrent dans le Pater de Luc sept demandes comme Matthieu et non seulement cinq

1. DEISS (Lucien), c.s.sp. : *Synopse de Matthieu, Marc et Luc avec les parallèles de Jean.* Ed. Desclée de Brouwer (coll. « Connaître la Bible »), 1963. 21,5 × 26,5 cm, 238 pages.
2. *Synopse des Quatre Evangiles en français,* d'après la Synopse grecque du R. P. M.-J. LAGRANGE, o.p., par le R. P. LAVERGNE, o.p. Ed. Gabalda, Paris, 1re édition, 1927.

comme les meilleurs manuscrits ? Pourquoi omettre en Luc 5, 11, l'harmonisation où Pierre et ses **compagnons** s'entendent dire : « Je vous ferai pêcheurs d'hommes » ?

L'auteur a traduit personnellement les textes grecs. Sauf en cas de réelle impossibilité, il rend toujours les mêmes mots grecs par une même traduction française, pour que soient respectées les ressemblances et différences des textes originaux. Après de longs sondages nous n'avons pris l'auteur qu'une seule fois en défaut, encore s'agit-il d'un texte propre à un seul évangile (Luc 5, 7 et 10) où la traduction comporte deux fois le mot « associé », alors que le texte grec présente deux termes différents.

Le P. Deiss prépare une édition grec-français du Nouveau Testament. Il aura à résoudre quantités de problèmes pour établir son texte à partir des divers manuscrits et d'autres témoins du texte évangélique. Cette édition aurait normalement dû précéder le travail actuel. La Synopse nous aurait fourni la traduction d'un texte personnellement reconstitué. Mais cette édition dont le profane ne mesure pas les difficultés aurait certainement retardé de plusieurs années la synopse actuelle. Et rassurons-nous : la Synopse s'inspire - on peut le deviner - d'une édition grecque, dont l'éloge n'est plus à faire, celle de Huck-Lietzmann.

Comme ces auteurs, le P. Deiss omet par exemple, au premier verset de Marc, les mots « Fils de Dieu » ; dans Matthieu 20, 29, le mot « femme » ; tout le verset de Matthieu 21, 44 ; pour Luc 3, 22, il préfère la citation du psaume 2, 7 à celle d'Isaïe. Si l'un ou l'autre choix peut prêter à discussion, le lecteur n'est jamais induit en erreur, car il trouve en notes les variantes et peut se faire son propre jugement.

Ces remarques aident à soupçonner la somme de travail que représente une telle œuvre. Le P. Deiss avait à trancher mille petites questions qui ne pourront jamais recevoir de solutions unanimes. Nous avons énuméré les nouveautés de sa synopse ; elle comble une grande lacune ; elle offre toutes les garanties et nous l'accueillons avec la plus vive reconnaissance comme un instrument de travail dont pourront bénéficier une foule de lecteurs des évangiles. Le volume d'**Introduction, Notes** et **Vocabulaire** à paraître prochainement nous vaudra certainement une nouvelle heureuse surprise.

CHEVILLY - SEINE - FELIX GILS C S SP

LE DIXIÈME ANNIVERSAIRE DE LA REVUE CHRISTUS

Notre grande sœur, la revue « Christus » a dix ans. Elle se porte si bien que son fondateur, le P. Giuliani, a pu en abandonner la direction pour assumer désormais celle d'une revue mensuelle plus que centenaire, les « Etudes ». En même temps, aux Editions Desclée de Brouwer, la remarquable collection « Christus » - collection absolument indispensable à toute bibliothèque sérieuse de spiritualité - en arrive à son numéro 14. En présentant ce que ce double effort a produit jusqu'ici qui rejoigne plus explicitement nos propres soucis, « Spiritus » entend rendre hommage, selon ses modestes moyens, aux grands services ainsi rendus depuis dix ans à la vitalité chrétienne des élites religieuses. Les premières Tables décennales (1954-1963) - qui viennent d'être publiées dans un fascicule spécial de 84 pages (35, rue de Sèvres, Paris-6e) - nous apprennent déjà qu'une vingtaine de chroniques, signées des PP. A. Rétif, R. Bureau, A. Bonningue, etc., ont traité de spiritualité missionnaire ou des problèmes d'apostolat d'Afrique ou d'Asie. En dehors du dernier cahier du tome X, tout entier consacré au devoir missionnaire et dont nous allons parler, « Christus » a aussi publié dix articles intéressant directement notre propos. Nos lecteurs seront sans doute heureux d'en retrouver ici la liste avec l'indication de leurs auteurs et le rappel du numéro où ils ont paru :

n° 2 Le développement de la spiritualité apostolique de saint Ignace (*Rouquette*) ; *n° 8* Le missionnaire (*Raguin*) ; *n° 9* La mort quotidienne de l'apôtre (*texte de saint François-Xavier*) ; *n° 11* Gloire de Dieu et action apostolique (*Raguin*), *n° 13* Perspectives apostoliques de la spiritualité ignatienne (*Giuliani*) ; *n° 19* Un aspect de la prière apostolique d'après saint Paul (*Lyonnet*) ; *n° 20* L'examen, prière de l'apôtre (*Marty*) ; *n° 23* Le mystère du Fils et notre apostolat (*Agaësse*) ; *n° 26* Vie religieuse et apostolat (*Giuliani*) ; *n° 39* Pénitence et vie apostolique (*Lochet*).

Le devoir missionnaire. N° 40 de la revue « Christus », décembre 1963, 142 pages. Contributions de G. SALET, N. MULDE, P.-J. LABARRIERE, R. BUREAU, Y. RAGUIN, M. DE CERTEAU, etc.

Quand « Christus » aborde la dimension missionnaire de l'esprit chrétien, cela ne peut manquer de produire une livraison dont « Spiritus » serait très fier ! Surtout qu'à l'encontre de ce qui est annoncé au liminaire, le mot « mission » nous semble avoir été pris dans son sens propre et précis et nous nous en réjouissons.

Les trois premiers articles, examinant ce que signifie la mission, pour le Christ, pour les Apôtres et pour l'Eglise d'aujourd'hui, posent les fondements du devoir missionnaire de l'Eglise et donc des vocations missionnaires. Nous avons aimé les formules du P. Labarrière, inspirées du P. de Montcheuil, qui enlèvent bien à ce mot devoir ce qu'il pourrait avoir de résonance trop légaliste ou juridique. Cependant, il faut bien distinguer, nous semble-t-il, entre le souci missionnaire naturel à toute âme chrétienne, souci qui doit être un besoin beaucoup plus qu'un devoir, et la vocation propre aux missionnaires chez qui ce besoin, ce désir, sont allés au-devant d'un appel et d'un mandat exprès

de l'Eglise (voir ci-dessus l'article du P. Nothomb). Mais pourquoi l'Eglise envoie-t-elle ? Le P. Labarrière montre bien que ce n'est pas seulement parce qu'elle en a reçu mandat impératif, mais aussi bien parce qu'elle éprouve, aux dimensions de tout son corps, cette démangeaison de croître, « ce besoin incoercible de crier à toute chair la plénitude du salut dont elle se trouve investie » (p. 464), « besoin de clamer ce que l'on a de meilleur, de faire partager sa joie et de communiquer la vie dont on est possédé » (p. 471). Face à cela, les subtiles discussions minimistes pour savoir si oui ou non - et dans quelle mesure - les païens ont besoin du missionnaire pour faire leur salut, apparaissent bien hors du sujet.

Les trois autres articles traitent plus spécialement d'un aspect du devoir **du** missionnaire : l'ouverture aux autres, l'adaptation, avec la « conversion » que cela implique pour l'apôtre lui-même et l'enrichissement qui fait la beauté de son aventure. Cependant, ce n'est pas **pour** se dépayser et se convertir que le missionnaire part ; un moine peut le faire en son cloître et même s'il n'y avait pas pour lui ce gain spirituel, le missionnaire ne songerait pas à se demander s'il eut tort de partir. Il part avant tout pour témoigner et pour parler : « Malheur à moi, disait saint Paul, si je n'annonce pas l'Evangile ».

Sur le sujet de l'adaptation, les missionnaires goûteront particulièrement l'article nuancé du P. Y. Raguin : **Les cultures et la transmission du message chrétien** (pp. 494-513). Baptiser les rites païens, c'est bien, mais le syncrétisme est toujours menaçant. « Où est la solution ? Elle n'existe pas... Il n'y a pas de méthode infaillible pour convertir le monde » et nos successeurs seront aussi sévères pour les nôtres que nous ne le sommes pour celles de nos prédécesseurs. L'unique nécessaire de l'apôtre, c'est de « savoir faire écouter le message du Christ... Sans communication le message chrétien ne peut passer. Il ne pose même pas de problème ». Mais on ne se fait pas comprendre sans avoir fait d'abord soi-même un effort pour comprendre. L'humilité supplée à beaucoup de connaissances, car « seuls les esprits détendus et les âmes très humbles peuvent comprendre les autres ». Un article très riche qui traduit bien l'expérience des missionnaires d'aujourd'hui.

Un thème se retrouve à travers tous les articles du cahier : le missionnaire - et c'est là pour lui une parenté de plus avec l'Esprit de la Pentecôte - est comme un trait d'union entre Dieu et Dieu ; Dieu présent dans son Eglise et Dieu travaillant déjà de façon mystérieuse et cachée dans l'humanité non chrétienne. Un trait d'union, c'est modeste et ça doit s'adapter sous peine de manquer sa mission de liaison. Chez un être conscient, cela ne va pas sans souffrance ni conversion mais, en retour, comme c'est en lui que se nouent la rencontre et l'échange, le cœur du missionnaire est en quelque sorte le théâtre de l'éblouissement des mondes dans leur progressive et mutuelle découverte du visage de Dieu.

ATH. BOUCHARD CSSP

Jésuites de la Nouvelle-France. Textes choisis et présentés par François Roustang, s.j. Ed. Desclée de Brouwer (Coll. « Christus ») 1961. 13 × 20 cm, 350 pages.

Le P. Roustang, rédacteur en chef de la revue « Christus », a choisi et intelligemment présenté d'admirables textes des jésuites missionnaires au Canada entre 1608 et 1661. L'introduction se recommande par sa précision, sa densité, sa clarté. Mais elle veut nous conduire aux écrits de ces héros de l'apostolat qui ont pour noms Le Jeune, Massé, de Brébeuf, Chastelain, Jogues, Garnier, Chabanel, Chaumonot. Si nous retrouvons des textes classiques, comme l'« Avertissement d'importance pour ceux qu'il plairait à Dieu d'appeler en la Nouvelle-France » (Brébeuf), beaucoup d'autres sont inédits ou fort peu connus. Tous ont été sélectionnés en vue de leur richesse spirituelle, si bien que nous avons ici un manuel de choix pour la spiritualité missionnaire.

Ne croyons pas pourtant que nous nous trouvons dans le genre de l'hagiographie mièvre et facile. L'auteur ne cache ni les faiblesses ni les lacunes de ces hommes dans l'ensemble exceptionnellement vigoureux et fermes dans l'adversité. Il n'hésite pas à faire connaître des écrits intimes où ils se révèlent sans apprêt. L'œuvre de la grâce n'en apparaît que plus puissante et triomphante. Une lecture virile, une lecture de foi et de vaillance. Un appel au don total. Un tonique en notre temps d'affadissement.

Avec les moyens de leurs temps, ces humanistes se firent ethnographes, instituteurs, coureurs des bois et catéchistes. L'intelligence, la force d'âme et la sainteté font bon ménage. Tout cela dans la grisaille froide de ce Canada commençant, Dieu sait au travers de quelles difficultés. En vérité des pages qui prennent rang parmi les plus belles de la littérature missionnaire de tous les temps.

Menacés d'extermination dans leur résidence, les missionnaires des Hurons écrivent à leur supérieur : « C'est une faveur singulière que sa bonté nous fait, de nous faire endurer quelque chose pour son amour. C'est maintenant que nous estimons vraiment être de sa compagnie. Qu'il soit béni à jamais de nous avoir, entre plusieurs autres meilleurs que nous, destinés en ce pays, pour lui aider à porter sa croix. En tout, sa sainte volonté soit faite ; s'il veut que dès cette heure nous mourions, ô la bonne heure pour nous ! S'il veut nous réserver à d'autres travaux, qu'il soit béni ; si vous entendez que Dieu ait couronné nos petits travaux, ou plutôt nos désirs, bénissez-le ; car c'est pour lui que nous désirons vivre et mourir, et c'est lui qui nous en donne la grâce ».

ANDRE RETIF

ANNONCER L'ÉVANGILE...

HENRY (A.-M.), o.p. et l'équipe de « Parole et Mission » : **L'Annonce de L'Evangile aujourd'hui.** Ed. du Cerf (coll. « Parole et Mission »), Paris 1962, 13,5 × 20,5 cm, 368 pages.

Puisqu'il s'agit de la présentation écrite d'un « Colloque », il ne faut pas demander à cet ouvrage d'être « un livre », un traité exhausif de la question, mais plutôt un riche ensemble d'aperçus divers, se regroupant parfois, s'opposant à l'occasion, et laissant au lecteur le soin de franchir les inévitables cloisonnements pour arriver enfin à une synthèse qui restera toujours en filigranes.

Ce quatrième colloque de « Parole et Mission » s'est tenu à Paris en mars 1961 et, destiné à des spécialistes, pouvait se permettre un titre plus ésotérique : « Le Kérygme aujourd'hui ». L'équipe de « Parole et Mission » s'interroge. Comment présenter le message évangélique aux incroyants d'aujourd'hui... ? Depuis toujours, « Parole et Mission » est persuadée que la mission est une dans l'Eglise, et qu'il n'y a pas de frontières géographiques signalant : « là cesse la zone de la chrétienté et commence la zone du paganisme ». Cependant, ici, cet « aujourd'hui » est pris dans un sens restrictif : on ne réfléchit pas sur n'importe quel païen, mais sur l'incroyant moderne, issu intellectuellement du rationalisme occidental et sociologiquement de la technique contemporaine. Mais naturellement, remarque le P. Henry, « l'Occident ne se trouve plus seulement aujourd'hui en Occident », et « si tout homme n'est pas occidental, l'homme occidental devient un aspect de tout homme ». Notre colloque roule justement sur le rapport entre le kérygme et « cette nouvelle part intérieure de l'homme ».

Pour ne pas être surpris, le lecteur ferait bien de commencer par méditer les conclusions du P. Liégé : il ne s'agit pas de rechercher dans de tels colloques des conclusions practico-pratiques immédiatement applicables pour l'annonce de l'Evangile aux hommes d'aujourd'hui ; ce n'est pas un rendez-vous de recettes et de formules, mais une réflexion collective sur la double réalité du kérygme chrétien et de l'homme contemporain auquel il s'adresse. Le livre reproduit en ses trois parties les trois journées du Colloque : le kérygme, puis le monde moderne, enfin l'esquisse d'un itinéraire de l'homme moderne vers la foi.

Pour un chrétien ou un prêtre qui n'a pas toujours la grâce d'être doublé d'un spécialiste, la première journée possède l'immense avantage de le familiariser avec des termes, inventés ou retrouvés,

des « maîtres-mots » dit le P. Henry, qu'on ne peut ignorer de nos jours. Or, la simple honnêteté oblige à confesser que bien des prêtres osent à peine employer ces « maîtres-mots », pour la bonne raison qu'ils en méconnaissent le sens exact. Ils n'ont pas à avoir honte ni rougeur extrême cependant, car souvent les spécialistes eux-mêmes ne mettent pas exactement la même chose sous la même étiquette. Vaine querelle de mots ? Creuses précisions d'intellectuels plus agiles à baptiser des expressions qu'à descendre dans l'arène ? Pas obligatoirement. Une réflexion intelligente sur les mots peut aider à saisir la réalité qu'ils véhiculent.

Si l'on admet ce plaidoyer, c'est avec joie qu'on écoutera le P. Daniélou rappeler brièvement la graduation de l'évangélisation. Déjà le **kérygme,** simple « captatio benevolentiae » suivie d'une première annonce de l'événement chrétien ; suit la **catéchèse,** enseignement complet, mais élémentaire ; succède **l'homélie,** qui est l'enseignement ordinaire à l'intérieur de la communauté ; puis la **théologie,** ou recherche de l'intelligence plus complète du dogme chrétien ; enfin la **mystique,** enseignant les voies de la perfection spirituelle. Mais comme un théologien n'est pas nécessairement un naïf, après ce bel exposé, il s'empresse de corriger son dire : « En réalité, nous sommes bien souvent obligés de faire du kérygme quand nous parlons à la communauté, lorsque nous sommes en présence d'une communauté dont la foi n'est peut-être pas, après tout, tellement assurée ; de même que la catéchèse pourra très bien, dans certains cas, remplacer l'homélie, dans la mesure où nous nous rendons compte qu'il y a des enseignements élémentaires dont une communauté a parfaitement besoin. Il y a là une distinction des objets formels qui me paraît importante pour éviter les confusions, mais le pasteur, d'instinct, sentira pratiquement à quel niveau il doit se situer, et ce sera le niveau de sa communauté. Le grand problème est aussi que, souvent, une communauté est constituée d'éléments divers, et cela ne facilite pas la tâche ».

La seconde journée nous transporte des premières communautés chrétiennes nées du kérygme apostolique au monde moderne que les apôtres de l'heure ont mission d'évangéliser. Les interventions de ce jour viennent faire nombre dans la foule des travaux parus depuis une vingtaine d'années sur l'attitude de l'homme moderne vis-à-vis de la Bonne Nouvelle. Sociologues, philosophes et théologiens sont bien obligés de constater un état de déchristianisation et même de désacralisation qui s'étend avec la technique et la socialisation modernes. Il semble y avoir corrélation entre civilisation technique et oubli de Dieu. Extérieurement, Auguste Comte triomphe, car le recours scientifique paraît détrôner le recours religieux.

La troisième journée se voulait une synthèse. Mais nul ne doit s'attendre à y trouver des recettes magiques ! Le long exposé du P. Dunas pourrait aussi bien s'intituler « Jalons », avec tout le solide et le non-définitif que cela évoque à nos esprits. Ce sont, ainsi d'ailleurs que les conclusions et le post-colloque, davantage des ouvertures que des solutions. En cette fin de colloque, l'on essaie d'interroger l'expérience. Et l'on se rend compte une fois de plus combien les chemins de Dieu sont lents et secrets. L'homme est toujours avide d'efficacité, de résultats rapidement visibles. Or une conversion, même si elle fait brusquement irruption, est rarement improvisation. Le pasteur, ici, enseigne l'humilité au théologien ; il admet que les préparations peuvent être immenses. On retrouve donc ce qu'évoquait le P. Henry, théologien et pasteur d'âmes : le **pré-kérygme,** cette étape préalable qui a pour but de lever les équivoques, de clarifier l'atmosphère, de rendre possible un jour le retentissement du kérygme proprement dit ; ce sont souvent des messages très simples, très naturels, très humains, long travail de climatisation chrétienne qui permettra la saisie de la Parole, qui rendra perceptibles et audibles les signes et les témoignages qui accompagnent normalement et nécessairement cette parole.

La richesse de cet ouvrage, c'est qu'il aide à une réflexion personnelle, que l'on fait en compagnie de gens fort avertis. Il est à déconseiller à l'esprit simplement curieux, qui s'en trouverait déçu. Mais pour l'apôtre d'aujourd'hui, il est « substantifique moelle », moins limpide, moins unifié peut-être que le petit livre des frères Rétif « Pour une Eglise en état de Mission » (cf. Spiritus n° 8, p. 332), cependant largement aussi nourrissant et issu de la même angoisse : comment aujourd'hui crier le Message dans le désert ?

MICHEL LEGRAIN CSSP

SEMMELROTH (Otto), s.j. : **Parole efficace.** Ed. Saint-Paul (coll. « In domo Domini »), Paris 1963, 12 × 18,5 cm, 248 pages.

Il faut être reconnaissant à M. Fraigneau-Julien d'avoir traduit cet ouvrage du P. Semmelroth, jésuite allemand. Il s'agit là d'un essai théologique dont l'importance ne peut échapper à ceux qui essaient de réfléchir à l'annonce de la parole de Dieu dans l'Eglise. Nul doute que les théologiens catholiques avaient un peu perdu de vue cette fonction vitale dans l'Eglise. A la limite, l'Eglise catholique serait l'église des sacrements, face au protestantisme défini comme église de la Parole. Opposition factice contre laquelle prend position le théologien allemand.

Deux traits me paraissent importants à souligner dans cet ouvrage qui intéressera tous les prédicateurs soucieux de penser plus profondément leur ministère dans l'Eglise, même si la lecture n'en est pas toujours aisée. D'abord, l'auteur construit une véritable théologie de la Parole dont il est facile de donner un aperçu : une première partie est consacrée à la réalité de la parole de Dieu en elle-même (le Verbe), dans le monde (parole créatrice), et finalement dans l'Eglise. Dans ces chapitres, s'exprime l'unité du plan de Dieu. Le P. Semmelroth écrit avec raison qu'en Dieu « la parole intérieure n'est pas seulement la racine de la parole exprimée : sa procession à partir du Père est aussi le modèle de la mission du Fils dans l'Incarnation » (p. 22). L'Eglise continue la mission du Christ ; elle est elle-même parole de Dieu adressée aux hommes.

Dans une deuxième partie, l'auteur étudie le caractère dynamique de la parole de Dieu, déjà fortement souligné dans les premiers chapitres. Après une section préliminaire sur l'efficacité de la parole en Dieu et dans l'Eglise, le théologien allemand traite de la prédication sous le double aspect du contenu et de l'événement. En effet, la parole de Dieu « possède une efficacité orientée vers le salut de l'homme », parce qu'elle est « l'agent objectif et effectif de la communication que Dieu fait de lui-même par la grâce, ce qui conduit à établir une relation entre elle et l'efficacité des sacrements » (p. 131).

Ceci nous amène au deuxième trait à souligner dans ce livre et qui en fait surtout l'originalité, à savoir, l'effort déployé pour situer Parole et sacrements dans l'Eglise. Ils sont en relation de dialogue : la Parole se rattache à la mission par laquelle le Père envoie son Fils en notre monde ; quant aux sacrements, ils représentent la réponse du Christ, son œuvre salvifique, chacun sous un aspect particulier. Mais Incarnation et Rédemption ont partie liée. « Cette expression, en forme de dialogue, du dialogue même de l'Incarnation et du sacrifice, l'Eglise l'illustre par la célébration de l'eucharistie sous la forme à la fois d'un service de la parole et d'un service du sacrifice de Dieu. Le service de la Parole est une impressionnante « memoria » de la parole venant du Père dans l'Incarnation, tandis que le service eucharistique du sacrifice est la « memoria » du sacrifice du Christ sur la croix » (p. 119).

Il y a dans ces vues si intéressantes, l'expression théologique de cette plénitude catholique que le P. Bouyer opposait justement au choix et à l'exclusive de la Réforme. Il est vrai que la théologie de la contre-réforme et le juridisme ambiant avaient fini par oublier la fonction de la Parole dans l'Eglise et ce n'est pas le moindre mérite du P. Semmelroth, à la suite de Karl Rahner, de montrer que prédication de la Parole et dispensation des sacrements s'intègrent dans l'unité d'une économie de grâce à la fois grâce de l'Incarnation comme parole et grâce du sacrifice comme réponse à Dieu de l'humanité dans le Christ.

JEAN-LOUIS LUNOT CSSP

... A LA SUITE DE PAUL

AMIOT (François), p.s.s. : **Lire saint Paul.** Ed. La Cordelle (coll. « Le Verbe fait Chair », 1), Paris 1963. 11,5 × 18 cm, 124 pages.

Premier volume d'une collection qui se propose « d'aider le chrétien à faire pénétrer dans sa vie le mystère de l'Incarnation ». Fr. Amiot, qui a déjà publié plusieurs livres sur saint Paul, était bien préparé à nous donner une synthèse toute simple pour retrouver l'authentique message de Paul à travers ses formules parfois assez compliquées. Le lecteur qui resterait un peu sur sa faim dans les pages concernant les formes générales des épîtres et leurs caractéristiques littéraires, goûtera certainement les deux derniers chapitres : thèmes doctrinaux et orientations spirituelles (pp. 63-117), notamment les exposés sur le caractère pascal de la vie chrétienne, la spiritualité trinitaire et la spiritualité d'amour. Plusieurs formules concernant le corps du Christ sont spécialement heureuses ; dans notre union au Christ, « il ne s'agit pas, contrairement à ce qu'on pourrait croire à première vue, d'une simple union morale, semblable à celle qui unit les membres d'une société bien structurée, mais d'une union au corps individuel du Christ ressuscité : nous sommes corps du Christ » (p. 106).

FELIX GILS CSSP

AUGRAIN (Charles), p.s.s. : **Paul, maître de vie spirituelle.** 2 volumes. Ed. Fleurus (coll. « Sous la main de Dieu »), Paris 1963, 12 × 18,5 cm, 208 et 224 pages.

Dans chacune de ses lettres, Paul nous livre en même temps qu'un enseignement théologique, un témoignage sur sa vocation apostolique » (tome II, p. 133). Parce qu'on ne peut comprendre les lettres sans se reporter continuellement à cette vocation première qui unifie, dans la vie de Paul, action et contemplation, théologie et mission, M. Augrain nous fait redécouvrir, tout au long de ces deux volumes, la physionomie spirituelle de l'Apôtre, passionné du Christ et de son évangile. Dans cette parfaite suite de Notre Seigneur, dans cette saisie totale, par lui, Paul est vraiment maître de vie spirituelle.

A la suite d'une brève introduction historique et critique pour chacune des lettres, l'auteur commente dans l'ordre chronologique tout le corpus paulinien, à l'exception toutefois de l'épître aux Hébreux. Le titre des chapitres caractérise très heureusement chacune des lettres, ainsi **Méditation sur le dessein de Dieu** pour l'épître aux Romains ou **Le Christ, source d'unité** pour la lettre aux Philippiens, que M. Augrain continue à dater de 61-62 après Jésus Christ. Sachons-lui gré de mettre à la disposition de tous cette excellente introduction à l'enseignement de saint Paul, qui sait éviter les questions superflues pour une initiation de ce genre tout en insistant - parfois trop rapidement, il est vrai - sur la continuité des deux Testaments et le témoignage spirituel du premier missionnaire des païens.

JEAN-LOUIS LUNOT CSSP

RIGAUX (Béda), o.f.m. : **Saint Paul et ses lettres.** Etat de la question. Ed. Desclée de Brouwer (coll. « Studia neotestamentica », Subsidia 2), 1963. 14 × 22 cm, 229 pages.

Dans l'introduction, l'auteur précise qu'il entend nous présenter « la situation actuelle des problèmes historiques et littéraires » posés par les lettres de saint Paul. Le champ d'investigation ainsi délimité reste énorme puisque l'index des auteurs ne comporte pas moins de six cents noms.

Le premier chapitre nous offre un exposé critique des diverses synthèses élaborées depuis plus d'un siècle. De longs exposés étant exclus, on parvient certes à distinguer les grandes lignes distinctives des diverses écoles, mais pour des auteurs récents importants comme Schoeps et Munck, les recensions des revues bibliques offrent parfois des vues plus nettes sur plusieurs aspects des recherches actuelles. Les longs exposés sur la chronologie (pages 99-138), sur l'authenticité, l'unité ou le caractère composite des lettres (pages

139-161), dispenseront les lecteurs de Paul de recherches extrêmement longues et difficiles. Mais la majorité de nos lecteurs tireront peut-être un plus grand avantage des jugements portés sur les biographies et les théologies de saint Paul. Parmi les biographies, celle du P. Prat « reste à lire » (p. 55). L'ouvrage de E. Baumann est « bien supérieur » à celui de Daniel-Rops. Holzner, « satisfait le lecteur ordinaire », mais « il pèche cependant par simplification dans ses explications du judaïsme et de l'hellénisme » (pp. 55-56) ; il est dépassé par Mgr Ricciotti qui présente pourtant aussi « de notables lacunes » (p. 56). J. Perez de Urbel est « agréable » mais d'une « science superficielle » (p. 56). Trois minces volumes, ceux de E.-B. Allo, Brillet et Brunot, restent à recommander, mais « on rejettera sans crainte » la thèse de E.-B. Allo selon laquelle « toutes les propositions essentielles de l'enseignement paulinien existaient en acte dans l'esprit de Paul dès le jour où il fut converti » (p. 91).

Quant aux théologies, celle du P. Prat (encore récemment rééditée) et celle de Meinertz, « ne représentent plus l'idéal d'une présentation du paulinisme. Leurs cadres, trop systématiques, imposés du dehors soit par la structure générale de nos traités de théologie, soit par une logique que n'a pas connue la synthèse paulinienne, ne répondent plus aux exigences de l'heure » (pp. 48-49). On lira plutôt les travaux de Mgr L. Cerfaux, des PP. Benoit, Lyonnet, Spicq, Dupont. Ils nous conduisent « par une méthode plus rigoureuse, à une théologie plus proche de la réalité révélée » (p. 49).

Des événements récents nous ont rendus plus attentifs au judaïsme. Saint Paul a été étudié par deux de ses frères selon la chair, H.-J. Schoeps et J. Klausner, deux professeurs de grand renom. Le premier, « ne peut garder toute sa sérénité devant le Paul, pharisien et apprenti-rabbin, qui, ayant fait de la Loi une source de péché, donne du judaïsme une image fausse » (p. 38). J. Klausner n'échappe pas complètement au même reproche, pourtant, « le savant professeur se montre très prudent devant les outrances de la critique et trace de Paul un portrait au demeurant très sympathique » (pp. 61-62).

D'après sa préface, le P. Rigaux n'entendait pas exposer la théologie de Paul. Ce chapitre important figure dans un autre volume de la même collection : **La théologie du Nouveau Testament** où l'on en trouve un aperçu très riche mais limité à 15 pages, alors que Rigaux consacre 40 pages à la chronologie. Heureusement notre auteur remédie partiellement à cette disproportion, car, sans traiter ex professo de la théologie de Paul, plusieurs de ses chapitres offrent néanmoins des indications très fécondes. Bref nous avons là un état de la question indispensable désormais pour toute recherche un peu approfondie dans la littérature paulinienne.

F E L I X G I L S C S SP

DEWAILLY (L.-M.), o.p. : **La jeune Eglise de Thessalonique.** Les deux premières épîtres de saint Paul. Éd. du Cerf (coll. « Lectio divina », 37), Paris 1963. 14 × 22,5 cm, 158 pages.

Les exégètes disposent depuis 1956 d'un monumental commentaire de près de 800 pages pour les deux premières lettres de Paul qui ne dépassent pas six pages dans la Bible de Jérusalem (cf. B. Rigaux dans la coll. « Etudes bibliques »). Auprès des non-spécialistes il restait une lacune à combler ; le Père Dewailly s'en est chargé à la grande satisfaction des lecteurs de la collection « Lectio divina ».

L'auteur rappelle les conditions dans lesquelles saint Paul s'est trouvé d'abord à Thessalonique, puis à Corinthe, au moment de la rédaction de ses lettres. Semblable introduction reste naturellement nécessaire pour toute lecture fructueuse d'une épître de Paul. Le P. Dewailly nous décrit alors plus longuement la fonction essentielle de l'Apôtre : Paul est l'homme de la Parole. On sait l'importance de la parole de Dieu dans la théologie actuelle. Ces pages (pages 21-61) méritent donc une attention spéciale et nous en avons parlé dans notre chronique (cf. ci-dessus p. 88).

Le troisième chapitre nous met en contact avec la vie chrétienne des Thessaloniciens ou mieux avec l'Eglise, milieu de la vie nouvelle des païens convertis. Il s'agit d'une vie « dans le Seigneur », dans une sainteté progressive. Si tout mal n'est pas exclu du cœur des chrétiens, la foi, l'espérance, la charité (1 Thess. 1, 3) en triompheront pourtant avec l'aide de Dieu. L'âme chrétienne tressaillit de joie à cette mention des trois vertus théologales au début du

premier écrit inspiré du Nouveau Testament. Paul en aura certainement parlé de vive voix aux Thessaloniciens. « Maintenant il les voit en exercice dans la vie de l'Eglise, comme les dons premiers et fondamentaux qui démontrent la présence du Christ chez les siens. Il les en félicite avec chaleur, et d'autant plus qu'il souligne en chacune des trois vertus une certaine attitude dénotant sa fécondité dans une situation difficile : dans la foi, son activité ; dans l'amour, son labeur ; dans l'espérance, sa constance » (p. 88).

Dans le dernier chapitre, l'auteur nous donne une idée de ce qu'est devenue la pensée de l'Apôtre dans les épîtres ultérieures. De la sorte l'enseignement des premières lettres se trouve lui-même encore éclairé. Chemin faisant, l'auteur se distance du P. Allo pour lequel, « toutes les propositions essentielles de l'enseignement paulinien existaient en acte dans l'esprit de Paul dès le jour où il fut converti ». Non, on peut distinguer des « étapes » dans la pensée de Paul. « Laissons-lui donc de bout en bout l'identité substantielle de sa théologie comme de sa foi, mais accordons-lui aussi l'autorisation de percevoir avec plus de vivacité ou de netteté un point ou l'autre de sa synthèse. Ne renonçons pas à scruter les textes pour y relever les traces d'un progrès qui est la marque de la vie, soit que sur un point donné une formule dépasse visiblement une formule antérieure, soit qu'un tel progrès, limité en lui-même, modifie nécessairement le mouvement général de la pensée, soit même encore que par une convergence d'indices de cette sorte nous acquérions l'impression d'un changement plus ample » (p. 121).

Une synthèse à recommander. On lira, ensuite avec d'autres yeux les premières lettres de Paul et même ses écrits plus tardifs.

FELIX GILS CSSP

DEROO (André) : **Saint Charles Borromée, cardinal réformateur, docteur de la Pastorale.** Ed. Saint-Paul (coll. « Grandes Biographies »), 14 × 22,5 cm, 514 pages.

Au moment où Vatican II débat du rôle des évêques dans l'Eglise, cette biographie vient à point nommé. Saint Charles (1538-1584) ne fut-il pas par excellence l'évêque tel que le définissait le Concile de Trente ? En dix-neuf chapitres d'un ouvrage solidement documenté, l'auteur sait faire resplendir à nos yeux les multiples manifestations d'une sainteté à la fécondité prodigieuse. A travers l'éducation familiale, la formation intellectuelle et surtout l'ascension éblouissante - quand l'oncle, le cardinal De Medici, devint le pape Pie IV - nous voyons se former puis éclore la sainteté propre à Charles Borromée. L'évolution intérieure jusqu'au moment de la « conversion » est bien décrite. A partir du chapitre VII l'auteur s'attache moins au cheminement spirituel du saint qu'à son action rénovatrice et pastorale, qui, à travers conciles provinciaux et synodes diocésains, poursuit inlassablement la réalisation de la réforme tridentine. Législateur minutieux, visiteur apostolique infatigable, pasteur dévoré par la charité, mystique tout adonné à la prière et à la mortification, Charles accomplit une œuvre dont l'influence, dans l'Eglise entière, devait se faire sentir jusqu'à nos jours en de multiples initiatives et fondations dont M. Deroo dresse l'impressionnant bilan à la fin de son livre.

On peut regretter que l'auteur, vu l'abondance de la matière, ait dû se contenter, très souvent, de n'en donner qu'un aperçu rapide. Bien des pages, en effet, ressemblent à une énumération de têtes de chapitres. On eût aimé en particulier avoir plus de détails sur le ministère de la Parole et la pastorale sacramentaire tels que les comprenait et les exerçait le grand évêque, qui y attacha une grande importance. Mais l'auteur lui-même avoue que « pour exposer et raconter comme il convient tout ce qui a constitué la vie de saint Charles, il aurait... fallu écrire un livre d'une tout autre envergure que celui-ci » (p. 30). De toute façon il faut louer la probité historique du biographe qui évite avec soin d'arracher des fleurs à la couronne des autres pour en orner celle de son héros ou d'abaisser les collaborateurs pour mieux exalter le chef.

Unique biographie récente de saint Charles en langue française, ce livre remarquable, traversé du souffle - discret - de l'admiration, propose aux pasteurs de l'après-concile un modèle dont l'imitation serait le meilleur gage du renouvellement de l'Eglise.

CHARLES STIERER CSSP

COURRIER DE LA REVUE

encouragements

24 ■ *Je suis depuis longtemps avec un vif intérêt votre remarquable revue. L'allure courageuse, sérieuse et moderne de Spiritus mérite l'adhésion enthousiaste de tous les missionnaires... Je considère que Spiritus comble avec bonheur une lacune dans le domaine de la formation des hérauts de l'Evangile qui éprouvent profondément le besoin d'accéder aux sources de l'Esprit pour ne pas se laisser dessécher par leurs absorbantes activités apostoliques (R. P. Mario Bianchi, i.m.c., directeur des Editions « Missioni Consolata », Turin, 24-6-63).*

25 ■ *De nouvelles sympathies, il n'est pas difficile de vous en susciter ; on apprécie beaucoup vos cahiers... mais des abonnements ! c'est autre chose... Les numéros reçus sont toujours en circulation : on se les passe et un même abonnement suffit pour plusieurs couvents ! Les personnes du monde aiment mieux des publications plus à leur portée... Gardons cependant confiance pour un avenir qui fera oublier les difficultés d'un début laborieux... Nous semons de vos cahiers ; tels que ceux sur les frères coadjuteurs, pour vous faire un peu connaître. Mais le français (ici) n'est pas possédé assez pour le goûter... (Sœur M.D.L., Suisse, 13-5 et 24-11-63).*

26 ■ *... Je profite de cette occasion pour vous dire que j'apprécie beaucoup la revue que vous publiez et je tiens à vous féliciter de sa tenue et de son contenu (T. R.P. Ouellet, sup. général de la Société des Missions étrangères du Québec, 6-8-63).*

le numéro 12 :
vocation missionnaire aujourd'hui

27 ■ *J'ai trouvé admirable de justesse l'article sur l'actualité des missions étrangères. Une fois de plus il fallait rectifier les idées de ces gens à tournure d'esprit exclusiviste qui ne peuvent admettre deux choses à la fois et pour qui l'« implantation » de l'Eglise, par exemple, exclurait l'expansion au-dehors... Je n'ai pas encore lu « l'aventure missionnaire à la fin du* XXe *siècle ». Mais je ne saurais vous dire avec quelle émotion j'ai lu ce qui concerne J.-M. Godefroid, les témoignages que vous avez rassemblés sur ce martyr ! Il y a longtemps que, expliquant dans des retraites en divers milieux le discours apostolique de S. Matthieu j'en souhaitais un commentaire proprement missionnaire. Vous nous le donnez. « Martyre et vocation missionnaire » est une mise au point parfaite et je suis heureux de trouver une fois de plus mis en lumière - et sur un point aussi important - le merveilleux équilibre spirituel du père Libermann. « Jeunes et mission au Canada », que je n'ai pas lu encore sauf le début relatif à l'âge d'éveil de la vocation missionnaire, apporte dès ce début même un argument d'expérience des plus précieux en ce qui concerne la pastorale des vocations en général. Je lirai les chroniques des livres, j'achèverai... (R. P. Benoît Lavaud, o.p., Toulouse, 19-9-62.)*

28 ■ *Ai beaucoup aimé « L'aventure missionnaire à la fin du* XXe *siècle ». De ce numéro se dégage bien le profil de la spiritualité du missionnaire. Il y a à méditer, à prier. Mais on sent du vide, des articles qui manquent. On l'aurait aimé plus fourni. En tout cas, ça nous aide et ça nous nourrit (Sœur M. R., Cameroun).*

- Un numéro de revue, même centré sur un thème, n'a jamais à être complet comme un livre. Nous voulions surtout rappeler l'actualité et la spécificité de la vocation aux missions lointaines, rappeler aussi qu'au-delà des peintures exotiques de la vie missionnaire, celle-ci restera toujours, au plus beau sens du mot, une grande aventure. C'est un sujet d'ailleurs sur lequel nous ne manquerons pas de revenir.

les numéros 13 et 14 :
frères missionnaires

29 ■ *... Excellent... Félicitations pour ces beaux numéros... Merci... Cette lecture m'a passionné... Du tonnerre !...*

- Voilà d'abord en vrac quelques réactions représentatives de l'impression générale produite par ces deux cahiers. Elles émanent de missiologues, de res-

ponsables de la formation des Frères, de Frères du Tanganyika, d'Iran... et la dernière, d'un curé de France. Notre pauvreté nous avait incités à limiter le tirage du n° 13 qui fut trop vite épuisé.

30 ■ *Je veux vous dire ma joie. Ce numéro (13) me paraît excellent. Holstein, Sauvage et Larose sont vraiment très bons chacun dans sa ligne. Oui :* très *bons. Très bons également ce qui concerne Grignion et Libermann. Cela fait un excellent ensemble, original et qui ne fait nullement double emploi avec le numéro spécial de la rue de Varenne. Votre bibliographie est bonne, bien que vous m'y fassiez une trop grande place. Mon article du Dictionnaire de Droit Canon date un peu trop, même si, de fait, il a commandé un certain nombre d'autres choses chez des hommes qui m'ont répété sans assez de précaution !... (R.P. J. Bonduelle, o.p., 17-1-63).*

- Les Actes du Congrès international de Rome de décembre 1961 ayant enfin été publiés, on y lira avec intérêt la conférence du P. Bonduelle sur les vocations de frères. Cf. Spiritus n° 16, p. 334 : « Vocations religieuses et Monde moderne ».

31 ■ *Je tiens à vous dire ma joie de ce que « La Croix » ait publié un article relatif au dernier « Spiritus » (n° 14). Je vous félicite de ce numéro. Vous avez bien servi la « cause » des religieux non prêtres... (R.P. M.-D. Epagneul, fondateur des Frères missionnaires des campagnes, 9-4-63).*

32 ■ *Avant de le lire moi-même (n° 14), je viens de le passer à un Frère qui va en faire ses délices. Je regrette - sans en faire le reproche à qui que ce soit - que le questionnaire n'ait pu être remis à certains de nos Frères (des Pères Blancs) qui travaillent au Rwanda et Burundi. Parmi eux, il y a des hommes qui réfléchissent et qui ont des idées intéressantes. Enfin, c'est trop tard, et vous avez des témoignages de valeur dans ce numéro qui sera, je l'espère, largement répandu parmi les Frères et chez les laïcs (R.P. D. Nothomb, Rwanda, 10-5-63).*

33 ■ *J'ai lu et relu votre dernier numéro (14). C'est cependant un peu touffu... Il reste que tout est à lire : ce n'est pas du remplissage... Je tiens à vous remercier pour la défense d'une vocation si nécessaire pour nos missions et pour l'Eglise : ces « bons frères »... bonnes à tout faire, boys à l'occasion, sans plus penser qu'ils ont, qu'ils pourraient avoir un véritable rôle apostolique, par leur métier, leur travail, leur présence, dans nos missions... Dans nos missions du Sud-Cameroun, on pleure de plus en plus l'absence de ces coadjuteurs de plus en plus nécessaires... Il n'y a qu'un seul frère dans toute notre région, et vous en connaissez l'étendue. Que votre revue engendre des vocations nouvelles et des bonnes... (R.P. J.-M. Degruson, Cameroun, 28-4-63).*

34 ■ *Je me permets de vous remercier de cette action entreprise, de vous féliciter surtout qu'elle soit en faveur des Frères... Vous avez eu le courage, la volonté de mettre le train sur les rails. J'espère que le cardinal Suenens - comme pour la promotion des religieuses - saura lui donner un aiguillage* ad hoc. *Je voudrais remercier aussi vos supérieurs qui ont aussi la volonté de bien faire si on en juge par le nombre de réponses reçues de la part des Spiritains... Mais si la question est posée au Concile, j'espère que pour l'Eglise tout entière, comme pour les Frères, il en sortira un bien malgré les réticences de certains. J'insiste sur le terme de « coadjuteur » qui veut dire ce qu'il veut dire et ne doit pas être un terme trompeur. Avec cette vraie fonction et l'application de l'Evangile à sa source, non déformée par le Moyen Age, je suis certain que tout le reste nous sera donné par surcroît. Ne sommes-nous pas les disciples du Christ par notre consécration mais aussi des apôtres et l'Eglise n'est-elle pas l'Assemblée* de tous les fidèles... *Que ma souffrance et mes prières peut-être par vous servent la cause de mes jeunes frères coadjuteurs missionnaires ou laïcs... Je vous demanderai un souvenir au saint autel pour ma santé et pour avoir la force et le courage de tenir jusqu'au bout en servant le Christ ; qu'il reste celui de mes 20 ans... (Fr. X, 60 ans, Suisse, 6-1 et 25-4-63).*

35 ■ *(Félicitations très cordiales) pour ce beau numéro de « Spiritus » (cardinal Suenens, 6-4-63).*

36 ■ *C'est du beau et bon travail qui fera document... J'admire la sagesse de jugement de celui qui a si bien classé les réponses on ne peut mieux... (Fr. Félix Goy, c.s.sp., Paris, 10-4-63).*

37 ■ *Dois-je vous dire mon étonnement à la lecture de votre annonce dans « La Croix » de cette semaine (5-4-63 : « Pour la première fois une enquête révèle les aspirations des Frères missionnaires ») ? En effet, autant je ne saurais trop vous remercier de votre effort pour faire connaître la vocation de religieux non-prêtre - j'ai acquis votre n° 13 dès que je l'ai connu - autant l'insistance unilatérale sur le Frère coadjuteur me gêne. Autant je trouve normal qu'on mette en lumière les différentes dimensions de la vocation du Frère coadjuteur, autant j'accepte difficilement qu'on présente la vocation de religieux hors cléricature comme s'identifiant pratiquement à celle de Frère coadjuteur. Une autre question est délicate : celle du désir ressenti chez plusieurs Frères d'accéder à une forme renouvelée du diaconat... Quoiqu'il en soit de ces réserves - bien compréhensibles chez le frère enseignant que je suis - je tiens à vous redire toute ma sympathie et tous mes encouragements... (Fr. F. B., f.e.c., 7-4-63).*

38 ■ *... L'article du P. Larose (n° 13) présente trop la vocation de Frère comme une vocation d'appoint, toujours en référence à autre chose. Ainsi, p. 381, il est parlé du rôle de suppléance du prêtre que peut revêtir la vocation de Frère et de telle manière qu'on a envie de dire : mais qu'il (ce frère) se fasse donc prêtre ! Je ne pense pas qu'ainsi soit respecté et la personne et la vocation religieuse du Frère ; en effet, on ne voit pas comment ce dernier pourrait avoir un domaine bien à lui, où il jouerait un rôle autonome en quelque sorte. Tout l'article semble dire que si le Frère ne se fait pas prêtre, c'est non pas parce qu'il n'en a pas la vocation mais bien parce qu'il en est incapable. En outre, il ne suffit pas de dire que le Frère est à la jonction entre le simple laïcat et le sacerdoce. En le disant, n'affirme-t-on pas le sacerdoce comme une fin en soi... ? En le montrant ainsi, ne montre-t-on pas le Frère comme déchiré ? Alors qu'il aurait plutôt fallu insister sur le fait que dans sa situation propre, sa vie n'en est pas déséquilibrée. En somme, cet article a une trop grande tonalité cléricale. Il y aurait fallu, pour le composer, un vrai frère, membre à part entière d'une congrégation cléricale... C'est l'intérêt que je porte à votre revue que je lis assez régulièrement qui m'a amené à vous écrire à l'occasion d'un numéro où je me suis plu à lire... (Fr. Prévost, directeur de la Maison des étudiants ingénieurs E.C.A.M., Lyon, 19-1-63).*

- Je crois d'abord qu'il faut pardonner aux prêtres, membres de congrégations comptant à la fois des Pères et des Frères, s'ils s'estiment un peu spécialement responsables de la vocation et de la situation des Frères coadjuteurs. Ils se sentent beaucoup moins le droit de parler de la vocation de Frère telle qu'elle se vit en dehors des Instituts cléricaux et, d'ailleurs, il y a assez de bonnes plumes, chez les frères enseignants en particulier, pour veiller à ce que leur vocation ne soit pas méconnue dans l'Eglise. Ce n'était pas du tout notre intention ni d'opposer, ni de faire oublier qu'il y a d'autres Frères missionnaires que les Frères coadjuteurs. La grandeur propre de ceux-ci est précisément de s'être voulus « coadjuteurs », donc pas totalement autonomes. Rien donc d'étonnant à ce qu'un membre d'un institut uniquement composé de Frères ne puisse entièrement se reconnaître dans l'idéal qui se dégage de nos deux cahiers. Mais laissons la parole à l'auteur de l'article discuté.

J'avoue que je ne m'attendais pas à ce jugement. Mais il est très intéressant, car il montre combien la position du Frère dans un institut clérical est difficile à saisir : position d'intermédiaire, de médiateur - et donc toujours inconfortable - déchiré entre la droite et la gauche... Ici on me reproche de faire un Frère trop clérical. Sans doute d'autres me reprocheront de le faire trop laïcal... (R. P. J.-M. Larose, 24-1-63).

L'article du P. Callewier, c.i.c.m., « Le Frère missionnaire dans l'Eglise d'aujourd'hui » (dans « Orientations Pastorales », Léopoldville, n° de janv.-février 1963, pp. 16-27), rejoint, sans préméditation aucune, les conclusions de l'article du P. Larose sur « Les possibilités apostoliques du Frère ». Sur la spiritualité du travail, voir Spiritus n° 17, p. 445. Ajoutez encore à la documentation de nos deux cahiers les ouvrages recensés ci-dessous, p. 110. La revue « Terres lointaines » (12, Bd Flandrin, Paris (16e), dans son numéro de *février 1964*, présente aux enfants la vocation de Frère missionnaire que l'Apostolat de la prière recommandait ce même mois aux prières de ses adhérents.

LA DIRECTION

LIVRES REÇUS A LA RÉDACTION

Tous parus en 1963. Plusieurs de ces ouvrages seront analysés dans nos prochains numéros.

PAROLE DE DIEU

CHARPENTIER (Etienne) : **Jeunesse du Vieux Testament.** Ed. Fayard (Coll. *Jalons. Je sais, Je crois*). Paris, 144 pages.

● Une introduction à la lecture chrétienne de la Bible, rédigée à l'intention des jeunes qui terminent leurs études secondaires. Des formules qui accrochent mais pas de concession à la facilité. De là, malgré l'effort d'adaptation, un texte qui reste très dense et par endroits difficile. C'est un guide sérieux et bien informé qui satisfera les plus exigeants.

Paroles du Christ. Ed. Foyer Notre-Dame. Bruxelles, 132 pages.

● Des évangiles, on n'a gardé ici que les paroles de Jésus dégagées de leur contexte et regroupées selon des thèmes simples (*Parlez-nous du Père... Parlez-nous de Vous... Parlez-nous de nous... nos misères... notre grandeur*).

VANHOYE (Albert), s.j. : **La structure littéraire de l'épître aux Hébreux.** Ed. Desclée de Brouwer (Coll. *Studia Neotestamentica-Studia 1*), 286 pages.

● Comme l'indique le titre, l'ouvrage est essentiellement une recherche concernant le plan de l'épître. Avec le plan qu'il nous propose, l'auteur esquisse déjà nécessairement une interprétation du texte. On est impatient de voir paraître ce commentaire intégral, tant le présent travail est remarquable. Ces deux ouvrages ne s'adressent évidemment pas à des débutants en Ecriture Sainte. A ceux qui devraient y renoncer nous recommandons vivement un petit fascicule du même auteur :
Traduction structurée de l'épître aux Hébreux (Pont. Ist. Bibl., Rome 1963, 40 pages).

HUGUET (Jean) : **L'unité de la vie spirituelle et de la vie apostolique d'après saint Paul.** Préface de Mgr Ancel. Ed. Ouvrières (Coll. *Sacerdoce et Laïcat*), Paris, 108 pages.

ROMANIUK (Casimir) : **Les chemins de l'exégèse du Nouveau Testament.** Guide pratique pour les travaux personnels des étudiants. Ed. X. Mappus, Le Puy-Paris, 70 pages.

● L'A B C de l'aspirant exégète. Depuis l'indication des instruments de travail indispensables, la description des divers genres de travaux possibles, jusqu'à la façon de rédiger, de citer, d'écrire les abréviations, de présenter le manuscrit à l'éditeur et de corriger les épreuves, des tas de conseils qu'un rédacteur de revue aimerait voir suivis par tous ses collaborateurs !

LA FOI... ET LES MŒURS

DUROUX (P.), o.p. : **La psychologie de la Foi chez S. Thomas d'Aquin.** Ed. Desclée (Coll. *Savoir pour servir*). Tournai-Paris, 256 pages.

● Le sujet de cet ouvrage est une thèse de doctorat présentée à l'*Angelicum* en 1952. Le P. Duroux expose les principaux passages de saint Thomas sur la question de la foi, les replace dans leur contexte et en dégage une « psychologie ». Par ce terme l'auteur n'entend pas exprimer les réactions subjectives de l'homme religieux affronté au problème de Dieu, mais il veut déterminer la nature de la connaissance de foi. Signalons l'effort de l'auteur pour clarifier le difficile problème de « l'illumination » qui a donné lieu à des interprétations souvent divergentes. Ce livre n'est pas destiné au grand public ; les théologiens seront heureux d'y trouver une étude solide de la pensée de saint Thomas sur la foi sans référence directe à des polémiques modernes.

BARS Henry) : **Introduction à la Foi.** Ed. Beauchesne, Paris, 198 pages.

● Ce qu'est notre foi et ce que nous croyons. Entre bien des voies possibles pour introduire à la foi, l'auteur a choisi la plus simple, la plus positive et la plus directe : « laisser la foi se montrer telle qu'elle est, elle se défendra bien toute seule ». Elle est tout ensemble regard et lumière, mais encore gage d'amour et rencontre vivante. Et comme « ce que la foi dévisage » est ce qui l'éclaire le mieux sur son acte, on passe de la réflexion sur l'acte personnel à la méditation de la foi commune de l'Eglise, en suivant simplement l'ordre de notre *Credo*. Mais comme aussi « chaque âme dévisage cette vérité invariable dans un style qui lui est propre », l'auteur a eu l'heureuse idée de traiter son sujet par mode d'entretiens entre cinq personnes amies aux tempéraments différents. Maîtrise parfaite du dialogue, élégant dépouillement de toute argutie et même de tout excès de théologie, souverain équilibre d'un « chrétien naïf et de vieille race » qui écarte avec sûreté les déviations opposées du modernisme et de l'intégrisme, du dogmatisme et du libéralisme, du pharisaïsme et de l'indifférentisme, etc. Bref, dans ce bréviaire de la foi, toutes les qualités d'un vrai classique.

Pour éclairer la venue à la foi ou pour faire voir son épanouissement organique dans la sainteté, n'eut-il pas été souhaitable de développer un peu plus deux axiomes justement mentionnés : il existe « une sorte de foi avant la foi » et « la foi est beaucoup plus que la foi » ? Dommage que la clôture ait empêché une vraie contemplative de prendre part au dialogue !

DELHAYE (Ph.) : **Le Décalogue et sa place dans la morale chrétienne.** Ed. de la Pensée catholique (Coll. *Etudes religieuses*), Bruxelles, 142 pages.

● Comme M. l'abbé Bars pour la foi, M. l'abbé Delhaye s'efforce de tenir « une position de juste milieu » entre ceux qui, à droite ou à gauche, prétendent mettre le décalogue au-dessus de la charité ou vice-versa. Opposition vaine et scandaleuse, au sens originel du mot. Grâce à une étude sérieuse de l'Ecriture et de la Tradition, ce précieux petit livre - qui reprend en les augmentant des articles déjà parus dans l'Ami du Clergé - permet de rendre au décalogue sa juste place dans l'annonce missionnaire de l'Evangile, dans la catéchèse et dans la pastorale du sacrement de pénitence.

HARING (Bernard), c.ss.r. : **Le chrétien et l'autorité.** Traduit de l'allemand. Ed. Saint-Paul (Coll. *In domo Domini*), Paris, 94 pages.

● La traduction, trop littérale, laisse beaucoup à désirer. Aussi, malgré le renom de l'auteur, ces notations sur l'exercice de l'autorité et la pratique de l'obéissance accrochent difficilement le lecteur français.

MISSION

GUENNOU (Jean) : **Les missions étrangères.** Ed. Saint-Paul, Paris, 288 pages.

SCHEBESTA (Paul) : **Le sens religieux des primitifs.** Traduit de l'allemand. Ed. Mame, 400 pages.

TCHIDIMBO (Raymond-Marie), c. s. sp., archevêque de Conakry : **L'homme noir face au christianisme.** Ed. Présence Africaine (Coll. *Culture et Religions*), Paris, 128 pages.

ZANANIRI (Gaston) : **Figures missionnaires modernes.** Ed. Casterman, 304 pages.

TEILHARD DE CHARDIN (Pierre) : **Lettres d'Egypte, 1905-1908.** Avant-propos du R. P. Henri de Lubac. Ed. Aubier, Paris, 288 pages.

● Ceux qui ont aimé ses *Lettres de Guerre* et ses *Lettres de Voyages* seront heureux de découvrir les 68 lettres que le jeune Teilhard (23-25 ans) adressa à ses parents durant son stage de « régence » au collège jésuite de la Sainte-Famille au Caire. Certes, par rapport aux lettres que le public connait déjà, celles-ci ont quelque chose de plus retenu, mais déjà s'annoncent les dons d'écrivain de leur auteur : curiosité toujours en éveil, traits fermes, notations précises, descriptions scientifiques éclosant en poésie.

XXX. : **Chronique des prêtres ouvriers, 1942-1959.** Préface d'André Lateille, doyen honoraire de la faculté des Lettres de Lyon. Ed. Universitaires (Coll. *Chrétienté nouvelle*), Paris, 176 pages.

GUERRY (Mgr) : **Le laïcat ouvrier. Sa mission apostolique.** Conférence donnée à Fribourg (Suisse) à la session d'avril 1963 du Centre International de Pastorale. Ed. du Centurion, Paris, 128 pages.

● Analyse lucide et rigoureuse des raisons, des fondements doctrinaux et des conditions de l'action missionnaire du laïcat chrétien ouvrier, ce petit livre nourrira la réflexion de tous ceux qu'étreint l'angoisse de la détresse spirituelle des masses populaires.

DUTHILLEUL (P.) : **L'évangélisation des Slaves. Cyrille et Méthode.** Ed. Desclée (Coll. *Bibliothèque de théologie*, 460), 208 pages.

RÉTIF (André) : **La Mission. Eléments de théologie et de spiritualité missionnaire.** Ed. Mame (Coll. *Esprit et Mission*), 296 pages.

SPIRITUALITÉS

TSCHUDY (Dom Raymond), o.s.b., abbé d'Einsiedeln : **Les Bénédictins.** Ed. Saint-Paul (Coll. *Terre et Louange*), Paris, 272 pages.

● Cet ouvrage inaugure une nouvelle collection qui se propose de porter à la connaissance d'un large public l'histoire et la spiritualité des grandes familles religieuses à l'intérieur de l'Eglise catholique. Tous ceux qui n'ont ni le goût ni le temps de consulter des ouvrages nombreux et plus scientifiques trouveront réunis en ce livre, traduit de l'allemand, l'essentiel de ce qu'ils désirent savoir sur les Bénédictins : origine et développement du monachisme, vie de saint Benoît, la Règle et son esprit, histoire sommaire de l'ordre. La part la plus importante - la moitié du volume - revient à la description de la Règle et de son esprit. La prière du moine, son travail - œuvre apostolique et civilisatrice - les principes de sa vie ascétique, le cadre et le déroulement de sa vie monastique sont décrits avec précision et sobriété. Tenant compte des résultats de la critique moderne, l'auteur donne une vue d'ensemble sans porter de jugement sur la valeur relative des différentes orientations de la vie bénédictine. Une ample bibliographie, en fin de volume, orientera très utilement tous ceux que la lecture de ces pages aura mis en appétit.

VALLERY-RADOT (I.), moine cistercien de Bricquebec : **Bernard de Fontaines, abbé de Clairvaux.** Tome I, les Noces de la Grâce et de la Nature. Les années de formation 1090-1130. Ed. Desclée, Tournai, 402 pages.

STEINMANN (Anne-Elisabeth), o.c.d. : **Carmel Vivant.** Préface du T. R. P. Jean-Pierre de la Trinité, o.c.d. Ed. Saint-Paul (Coll. *Terre et Louange*), Paris, 384 pages.

● L'ouvrage, écrit par une carmélite, débute par l'histoire de l'Ordre, depuis ses origines spirituelles et historiques, à travers

grandeurs et déchéances, destruction et renouveau, jusqu'à nos jours. Le chapitre 14, consacré à l'activité missionnaire, nous révèle des faits souvent inconnus. Sont ensuite évoqués : sainte Thérèse d'Avila, saint Jean de la Croix et sainte Thérèse de Lisieux. On lira avec intérêt la troisième partie qui fait connaître quelques figures moins familières au grand public : la bienheureuse Marie de l'Incarnation (Madame Acarie), Jean de Saint-Samson, les bienheureuses Carmélites de Compiègne, Sœur Elisabeth de la Trinité. Mais les grands témoins du *Carmel Vivant* ne sont pas que d'hier. Au milieu du monde contemporain, un Carme hollandais, le P. Titus Brandsma, mort à Dachau et qui alla jusqu'à chercher le contact humain avec ses tortionnaires, une Carmélite juive allemande, l'extraordinaire Edith Stein, un Déchaux français, le P. Jacques de Jésus, mort victime de sa charité, perpétuent la grande tradition de la vieille famille. Une dernière partie, par la description de sa Règle, de son esprit et de sa vie, nous fait pénétrer dans l'intimité même de la vie carmélitaine. Comme les autres ouvrages de cette collection, celui-ci se signale par le sérieux de sa documentation et de ses indications bibliographiques.

PASCAL (Blaise) : **Pages sur le Christ.** Introduction, choix et présentation d'Ivan Gobry. Ed. La Cordelle (Coll. *Le Verbe fait Chair*, 4), Paris, 128 pages.

THONE (Chanoine Paul) : **Dans le Rayonnement de l'Hostie. Saint Pierre-Julien Eymard, fondateur des Prêtres et des Religieuses du Très Saint-Sacrement.** Ed. Marie-Médiatrice, Genval (Belgique), 110 pages.

DELFORGE (Thomas), moine de Maredsous : **Columba Marmion, serviteur de Dieu.** Ed. Maredsous (Belgique) et Brepols, Paris, 82 pages.

● Personnalité et message. Bibliographie de ses œuvres et des principaux ouvrages qu'ont suscités sa vie et sa doctrine.

HUVELIN (abbé) : **Je n'aimerai jamais assez.** Textes inédits de l'abbé Huvelin réunis par M.-Th. Louis-Lefebvre. Ed. Fleurus (Coll. *Feuillets de vie spirituelle*, 50), Paris, 80 pages.

HOPPENOT (Marguerite Ph.) : **Midi sur le monde.** Précédé d'une lettre de S. Em. le cardinal Marella et d'une lettre de M. le Pasteur Marc Bœgner. Ed. Aubier, Paris, 238 pages.

● Livre fait de courts écrits « jaillis au fil des jours » et d'abord dispersés dans des carnets divers. Face au désarroi du monde actuel, l'auteur médite sur la vocation essentielle du chrétien et sur le secret de renouvellement total que porte l'Eglise une et sainte. Midi n'éclatera pas sur le monde à moins que les chrétiens - sans oublier les clercs - ne prennent enfin leur foi au sérieux pour la vivre ensemble avec un peu plus d'audace. Etre, aimer et s'unir dans le Christ, « croire follement au paradoxe chrétien », c'est plus urgent que les savantes recherches théologiques ou les techniques d'apostolat.

Un rappel sans banalité à l'unique nécessaire. Une flagellation des caricatures et des compromissions qui défigurent notre christianisme. Une interrogation, vibrante de souffle missionnaire, décochée dans la nef où dorment les croyants.

RÉGAMEY (P.-R.), o.p. : **Portrait spirituel du chrétien.** Ed. du Cerf (Coll. *Cogitatio Fidei*), Paris, 532 pages.

● Recueil de 28 études déjà publiées en divers lieux, mais surtout dans *la Vie Spirituelle* depuis 1949. Avec index analytique. Rappelons : « Les cinq moments de toute vie apostolique » (*La Vie Spir.*, juil. 1959) ; « La rencontre des Béatitudes et des Dons du Saint-Esprit » (pp. 28-45 ; ou *La Vie Spir.*, oct. 1956).

AUTOUR DU CONCILE

La liturgie. Ed. du Centurion, 17, rue de Babylone, Paris, 128 pages.

● En présentation livre de poche, le texte intégral (traduction du C.P.L.) de la Constitution conciliaire sur la liturgie avec index analytique. Introduction-commentaire de Mgr Jenny (25 pages). Franco : 2,45 F.

RYNNE (Xavier) : **La Révolution de Jean XXIII** (*Letters from Vatican city*). Traduit de l'américain par R. Foufounis. Ed. Grasset, Paris, 252 pages.

VEILLET (Raymond) : **Pour une attitude œcuménique.** Ed. Fleurus (Coll. *Feuillets de vie spirituelle* n° 51), Paris, 76 pages.

● Petit catéchisme à la portée de tous les chrétiens, qui montre ce qu'est l'attitude œcuménique dans laquelle nous engage le concile, et comment elle tend à affermir notre foi, notre espérance, notre charité.

FRÈRES COADJUTEURS

Les Frères. Membres laïcs des Instituts religieux de clercs. Documents pontificaux présentés par le P. Dominique FREMIN, o.p. Introduction par le P. Benoît LAVAUD, o.p. Ed. du Centurion (Coll. *Qu'en pense l'Eglise* n° 8), Paris, 150 pages.

● On retrouve d'abord ici l'irritante question de vocabulaire : Les religieuses et les religieux non-prêtres sont-ils ou non des laïcs ? Qu'est-ce qu'un laïc ? Questions que les Pères conciliaires se sont bien gardés de clarifier.

En dehors du décret *Sacrosancta Dei Ecclesia* de 1911, ici reproduit intégralement, il y a peu de documents pontificaux consacrés exclusivement aux Frères. L'auteur les a soigneusement collectés jusqu'en 1675 et même 1091 ! Mais il en est peut-être qui,

justement, sont trop marqués par leur temps pour pouvoir être encore invoqués aujourd'hui (cf. p. 116). Concernant les aptitudes requises, la formation, on a également cité des textes qui traitent de la vie religieuse en général et sont applicables aux Frères.

« D'autre part, restant des laïcs, les documents pontificaux relatifs à l'engagement et à l'apostolat des laïcs contiennent des principes qui, toutes proportions gardées, doivent s'appliquer à eux aussi » (p. 22). Mais la règle ainsi énoncée n'a été que très peu mise en œuvre dans ce volume (cf. p. 114).

Prenant en exemple saint Dominique et le P. Libermann (pp. 118-121 ; la pensée du P. Libermann est résumée d'après l'article du P. Guellec, paru dans *Spiritus* n° 13), le P. Frémin montre avec raison que, « pour entrer dans le mouvement de renouvellement de l'institution des Frères », les congrégations anciennes n'ont souvent qu'à retrouver tout simplement les intuitions de leurs fondateurs.

Une liste des Frères béatifiés ou canonisés par les derniers papes, une liste des ordres et instituts religieux recevant des Frères complètent ce recueil indispensable à tous les noviciats de Frères et précieux à la vie spirituelle de tous les Frères.

BONNET (Serge) : **Le Frère aux vaches.** Ed. Robert Morel, Le Jas (par Forcalquier, B.A.), 158 pages.

● Un livre ? Non, on dirait le Frère lui-même, avec son tablier bleu à grande poche ventrale lacé à la taille. Et l'intérieur ne dément pas cette première impression que donne la reliure originale du volume. Le Frère Martin Arpin (1882-1963) passa ses 60 ans de vie religieuse - sauf quelques brefs exils... pénitentiaires - à la ferme du couvent d'études dominicain du Saulchoir, en Belgique d'abord puis en France. Il savait à peine écrire mais il savait traire, il savait prier et il savait vivre. Savoyard magnanime et fier, il réussit à garder jusqu'au bout de son office de frère convers, son « caractère indomptable », son humour et sa foi de roc. La spiritualité de l'Angélus l'aidait à vivre « le ciel à ras de terre ». Merci au Père dominicain, son confrère, - qui mangeait à sa table aux alentours de 1955, - d'avoir eu assez de douceur et de patience pour mériter de découvrir les richesses de cette vie cachée et nous en faire bénéficier. Emouvante idée aussi que d'avoir transcrit sans corrections, à la fin du livre, les dernières confidences jetées par le Frère sur un cahier confectionné avec du papier d'emballage. Un digne émule de saint Martin de Porrès, son patron, « le serviteur prodigieux des Frères prêcheurs ».

FEMME ET MISSION

LAPLACE (Jean), s.j. : **La femme et la vie consacrée.** Ed. du Chalet (Coll. *Chemins de la foi*), Lyon-Paris, 320 pages.

VORREUX (P. Damien) : **Sainte Marie-Madeleine. Quelle est donc cette femme ?** Ed. Franciscaines, Paris, 96 pages.

● Sous un petit volume, une somme de ce que l'on peut tirer de sérieux de la tradition, sur la personne, la vie, les reliques de la sainte pénitente. Un florilège aussi des plus beaux textes sur sainte Madeleine depuis saint Augustin et la légende dorée jusqu'à Claudel. Quel dommage que l'auteur ait ignoré les pages brûlantes que Libermann consacre à Marie de Béthanie - qu'il appelle aussi Magdeleine - dans son Commentaire mystique de saint Jean.

GEORGES-THOMAS (Marcelle) : **Sainte Chantal et la spiritualité salésiennes.** Avant-propos de Jean Gautier, p.s.s. Ed. Saint-Paul (Coll. *Eglise et spiritualités*), Paris, 192 pages.

● Invitation à pénétrer le message de la plus fidèle disciple de saint François de Sales, ce livre comporte deux parties de longueurs inégales : une succincte biographie (pp. 19-72) de la sainte (1572-1641) et un choix de textes (pp. 75-179) classés selon les thèmes les plus caractéristiques. Chaque citation est précédée d'un numéro d'ordre renvoyant à la table de références (en fin de volume) qui en signale l'origine et éventuellement les destinataires et la date de composition. La table analytique qui clôt l'ouvrage permet de suivre, à travers les différentes rubriques, tel ou tel point de doctrine.

THONE (Chanoine Paul) : **La Vénérable Catherine.** Jeune vierge iroquoise. Protectrice du Canada. Ed. Marie-Médiatrice, Genval, Belgique, 100 pages.

● Kateri Tekakwitha, jeune fille peau-rouge de vingt-quatre ans dont la béatification semble très prochaine, sera la première sainte américaine vraiment indigène. Ce petit livre raconte sa courte existence (1656-1680).

HOESL (Paula) : **A Pleines Voiles.** Ed. du Chalet (Coll. *l'Esprit et l'Eglise*, 8), Lyon-Paris, 144 pages.

● Biographie de sainte Emilie de Vialar (1797-1856), fondatrice des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, ces gardes-malades devenues, à l'appel de l'Eglise, une des plus vaillantes congrégations missionnaires œuvrant en Algérie, Proche-Orient, Birmanie, Siam, Australie...

Annuaire-Agenda catholique 1964. Livre d'annonces paroissiales. Ed. Lethielleux, Paris. Franco, 10,75 F.

● Outre les adresses des services administratifs des diocèses de France, nous relevons dans cet annuaire, la liste des organismes s'occupant des Africains en France (p. 44), la liste des foyers d'accueil, maisons de soins ou de repos pour le clergé, la notice des communautés religieuses et instituts séculiers *féminins* (de A à E), etc.

Qui portera l'Evangile aux païens ?
DOMINIQUE NOTHOMB. 3

La proclamation missionnaire de la Parole
JEAN-MARIE FENASSE 18

Paul, témoin du Christ
JULES CAMBIER. 33

Aux sources de l'optimisme missionnaire
YVES RAGUIN. 44

La puissance de la Parole selon Libermann
JEAN-LOUIS LUNOT. 61

Aux quatre vents des ondes
LOUIS RÉTIF. 71

Je chante Jésus-Christ
AIMÉ DUVAL. 81

LIVRES ET CHRONIQUES

par A. BOUCHARD, F. GILS, M. LEGRAIN, J.-L. LUNOT, A. RÉTIF, Ch. STIERER

Saint Paul et la parole de Dieu 85
La Synopse du P. Deiss 95
Le dixième anniversaire de la revue *Christus* 97
Annoncer l'Evangile. 99
A la suite de Paul 102
Frères missionnaires 105

PRINCIPAUX AUTEURS RECENSÉS

AMIOT (102) – AUGRAIN (102) – BARS (108) – BERTRANGS (86) – BONNET (111) – CERFAUX (88) – CHARPENTIER (108) – DEISS (95) – DELHAYE (109) DENIS (91-93) – DEROO (104) – DE SURGY (90) – DEWAILLY (103) DUPONT (86-90) – DUROUX (108) – FREMIN (110) – HENRY (99) HOPPENOT (110) – RIGAUX (102) – RAGUIN (98) – ROUSTANG (98) SCHLIER (93) – SEMMELROTH (101) – STEINMANN (109) – TSCHUDY (109) VANHOYE (108).

BIBLIOGRAPHIE (31) COURRIER (105) LIVRES REÇUS (108)

PROCHAINEMENT (Pentecôte) : *Pentecôte et Mission chez les Pères*

cum permissu superiorum - *tous droits réservés* - *le directeur-gérant :* Athanase Bouchard

Couverture créée par Jacques Devillers. Mise en pages de Marcel Souchier. Atelier Jade - Paris
Imprimerie Saint-Paul, Bar-le-Duc (Meuse) Dépôt légal, 1er trim. 1964 N° d'imp. II-64-513